

LES VEILLÉES
A
DU CHÂTEAU,
OU
COURS DE MORALE,

LES VEILLÉES
DU CHÂTEAU,
OU
COURS DE MORALE
A L'USAGE DE ENFANS,
PAR L'AUTEUR D'ADELE ET THEODORE.

" Comme raccende il guallo il mutare esca,
" Così mi par che la mia storia quanto
" Or quà, or là piú variata sia,
" Meno a chi l'udirà noiosa sia.

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTERALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût,
ainsi il me semble que plus mes récits seront variés, moins
ils paraîtront ennuyeux à ceux qui les entendront.

TOME III.

A DUBLIN:

CHEZ WOGAN, 23 OLD-BRIDGE, ST
JONES, 86 DAME-STREET.

M,DCC,XCV.



L. F. de P. P. P.

SUITE DES VEILLÉES

DU CHÂTEAU.

CONTES MORAUX

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES.

MADAME DE CLÉMIRE, à une des Veillées du Château, dit un soir à ses Enfans, qu'elle avoit fait des *Contes Moraux*, pour l'instruction de leur jeunesse. En effet, lorsque la plus jeune de ses Filles eut atteint sa seizième année, Madame de Clémire leur donna les trois Contes que contient ce Volume, en leur disant : vous pourrez lire, dans la suite, beaucoup de *Contes* infiniment plus agréables que les miens ; mais du moins vous trouverez dans ceux-ci, de la *morale* & de la *vérité* ; & s'ils vous plaisent, j'en ai encore trois autres, que je vous donnerai un jour.

LES DEUX RÉPUTATIONS,

CONTE MORAL.

LUZINCOUR, satisfait d'une modique fortune & d'une existence obscure, mais heureuse & paisible, vivoit en sage au fond de la Champagne, dans une petite maison à deux lieues de Rheims; il étoit veuf depuis plusieurs années, & il trouvoit dans l'étude des sciences & dans sa tendresse pour un fils unique, des amusemens & un bonheur qui suffisoient à ses desirs. Quand le jeune Luzincour eut atteint sa dix neuvième année, son père lui déclara le dessein qu'il avoit de l'envoyer à Strasbourg. Mon fils, lui dit il, vous n'êtes point Gentil-homme, & vous n'avez point de fortune: je vous ai donné une éducation qui vous procurera les moyens de vous distinguer, si vous avez de l'activité & une noble ambition. Quoique vous annonciez de la raison & de l'esprit, je ne vous demanderai point encore quel est l'état que vous voulez choisir, & je ne ferai pas ce choix pour vous. Mes parens, sans consulter mon goût, me firent entrer dans la Robe. La probité m'a préservé du malheur affreux d'avoir été un mauvais Magistrat; mais je n'aimois point mon état, & mon inclination pour les sciences me l'a fait quitter à quarante ans. J'ai rempli pendant vingt années des devoirs qui me paroissent pénibles; & quand je me suis livré au genre d'étude qui me convenoit, je n'étois plus assez jeune pour pouvoir me distinguer dans une nouvelle carrière. D'après cette expérience & mes réflexions, je me garderai bien de vous presser de choisir une profession, tant que vous serez dans l'âge où les talens & les goûts ne peuvent être développés; mais je veux

vous envoyer à Strasbourg, je desiré que vous y passiez deux ans & que, durant ce temps, vous suiviez avec exactitude les Ecoles où l'on enseigne le Droit ; parce qu'il n'est point d'état dans lequel la connoissance des Loix ne soit utile & même nécessaire à un bon Citoyen.

Le jeune Luzincour assura son père de son obéissance, & trois jours après cet entretien, il partit pour Strasbourg. Arrivé en Alsace, il se livra à l'étude avec ardeur ; il écrivoit régulièrement à son père, & dans le compte qu'il lui rendoit de ses occupations & de ses amusemens, il lui parloit sans cesse du charme inexprimable qu'il trouvoit dans la lecture des Auteurs Dramatiques & des Ouvrages de Morale.

Luzincour entretenoit encore une autre correspondance ; il avoit un ami de son âge, qui demouroit à Rheims : ce jeune homme, nommé Damoville, étoit fils de l'ami intime du père de Luzincour, & ce dernier, élevé avec Damoville, avoit pris pour lui la plus tendre amitié. Cependant, jamais la convenance & l'habitude ne formèrent une liaison moins faite pour être durable. Luzincour, naturellement timide & réfléchi, parloit peu, il se désoit de lui-même, & joignant à beaucoup de modestie un extrême desir de s'instruire, il se taisoit sans peine & il écoutoit avec avidité ; il devoit à cette réserve & à l'attention qu'il donnoit aux discours des autres une pénétration au-dessus de son âge ; il possédoit déjà l'art utile de lire sur les visages, & d'y reconnoître aisément l'expression la plus légère du dédain & de l'humeur : il avoit reçu de la nature un esprit juste, un goût délicat, une imagination vive, & l'âme la plus noble & la plus sensible. Damoville, au contraire, rempli de confiance & d'orgueil, parloit avec assurance, écoutoit avec distraction ; il avoit la tête vive & le cœur froid. Ses idées, souvent brillantes, manquoient presque toujours de justesse & de solidité ; n'ayant

nulle sensibilité, aucune élévation dans l'ame, également incapable de réfléchir & de méditer, il ne regardoit l'héroïsme, en tout genre, que comme l'effet d'un calcul intéressé, ou comme le fruit d'une folie plus faite pour exciter la pitié d'un *Philosophe*, que pour mériter son admiration. Quoiqu'il eût un amour-propre excessif, sa société n'étoit pas depourvue d'agremens ; il avoit une souplesse extrême, & savoit prendre sans peine mille formes différentes. Sans principes & sans caractère, il changeoit facilement d'opinion, son excessive légèreté le préservoit de l'entêtement qu'inspire ordinairement l'orgueil. Inconséquent autant qu'indiscret, ces défauts donnoient souvent à ses discours & à sa conduite une apparence piquante de franchise & d'originalité. Enfin, on pouvoit prendre en lui, pour de la gaieté, une certaine malignité naturelle qui ne se manifestoit jamais que sous les traits de la plaisanterie.

Luzincour, malgré sa pénétration, ne connoissoit point encore Damoville ; accoutumé dès sa plus tendre enfance à le regarder comme un frère, il n'avoit pu le juger sans prévention, & il s'aveugloit également sur son caractère & sur les sentimens qu'il lui supposoit. Il lui écrivoit avec autant de plaisir que d'exactitude, il lui faisoit le détail de ses occupations ; & Damoville, de son côté, lui mandoit qu'il avoit aussi un goût passionné pour la lecture, & de plus il lui confioit qu'il s'exerçoit déjà à composer. Luzincour, dans ses réponses, l'exhortoit à ne pas se presser ; mais, malgré ces sages conseils, Damoville entraîné, disoit-il, par le feu bouillant de son imagination, écrivoit, composoit toujours, & chaque mois enrichissoit *le Mercure* de quelque production nouvelle.

Enfin, au bout du temps prescrit par son père, Luzincour, âgé de vingt ans, quitta l'Alsace & retourne en Champagne. Sa joie fut extrême en se retrouvant dans les bras de son père, & en revoyant Damoville. Mon Ami, lui dit ce dernier, mon sort

est décidé ; je consacre ma vie entière aux Muses : mon père y consent. Le succès de ma dernière Ode & de mon petit *Conte Philosophique*, le détermine à m'envoyer à Paris. . . — A Paris ! quoi, seul ? — Assurément ; mais, j'y suis connu des Gens de-Lettres les plus distingués ; j'ai eu l'attention de les louer adroitement dans mon Ode, & mon *Conte Philosophique* est plein de traits faits pour leur plaire. . . D'ailleurs, ils sont confondus qu'un jeune homme de mon âge ait fait deux morceaux de cette force. — J'ai reçu de trois d'entre-eux des lettres que je te montrerai. Ils m'exhortent à quitter la Province ; ils m'attendent, ils me desirant, & je pars dans deux mois. Le soir même, Damoville montra à son Ami les Lettres dont il lui avoit parlé. Ces lettres contenoient en effet l'éloge le plus flatteur des talens de Damoville, & surtout de son *Conte Philosophique*. Luzincour eut peine à cacher sa surprise ; il avoit parcouru ce *Conte* si vanté ; il se rappeloit bien qu'on y louoit avec emphase certains ouvrages & certains Académiciens : mais il se rappeloit aussi que jamais nulle lecture ne lui avoit causé un ennui plus profond & plus soutenu. Comme il étoit modeste & sans expérience, il crut avoit tort. Au fond de l'âme il avoit jugé que Damoville manquoit absolument de talent & de génie : Je me trompois, dit-il, j'en suis bien aise ; Damoville se distinguera dans la noble & brillante carrière qu'il va parcourir, je jouirai de ses succès ; il est permis, il est doux de s'enorgueillir de la gloire de son Ami !

Cependant Luzincour, interrogé par son père, lui avoua sans détour qu'il avoit, ainsi que Damoville, un goût dominant pour les Lettres ; mais, ajouta-t-il, je n'ignore pas que l'inclination ne peut tenir lieu de talens. Je n'ai point l'orgueilleuse espérance d'égalier un jour ces Auteurs sublimes que j'admire ; le titre d'Écrivain estimable doit suffire à mon ambition & peut satisfaire mon cœur.

Parlez, mon père, daignez me guider ; c'est à vous à m'écarter. Si vous blâmez le choix que j'ose faire, j'y renoncerai sans effort.

A ces mots Luzincour fut tendrement embrassé par son père. Non, mon fils, dit ce dernier, je ne combattrai point une résolution que j'approuve ; partez avec Damoville, allez vous instruire & vous former au sein des Arts & des talens ; conservez-y votre caractère, vos principes & vos mœurs. Avant d'écrire, observez & réfléchissez, & si vous voulez instruire, consultez toujours votre cœur & la nature ; surtout soyez conséquent, ne déclamez point contre l'intolérance, en détestant, en persécutant ceux qui n'adopteront pas vos opinions ; ne vantez point le charme consolateur de la Philosophie, si la contradiction vous irrite, si la critique vous révolte, vous désespère, & si la vérité vous blesse : enfin n'y prétendez point à ce titre sublime de Philosophe, si vous ne donnez pas le noble exemple de la justice, de la modération, du courage, si vous ne savez ni pardonner, ni dédaigner la cabale & l'intrigue : mais je suis sans inquiétude ; je connois vos sentimens, ils feront, mon fils, votre réputation & votre gloire. Sans génie, peut-être, avec un esprit ordinaire, vous saurez dignement parler de la vertu : un cœur pur & généreux est fait pour en tracer l'image. Vous la peindrez sous ses véritables traits ; pour la montrer invariable & solide, vous lui donnerez la Religion pour base ; alors vous l'offrirez si bienfaisante, si parfaite, si naturelle, que l'Athée même fera forcé de l'admirer, & rougira de l'avoir méconnue.

Le jeune Luzincour promit à son père de suivre ses conseils et de justifier ses espérances ; il passa encore un mois avec lui. Au bout de ce temps il partit avec Damoville ; il fut loger à Paris chez un Avocat célèbre, parent de son père, et Damoville loua un petit appartement dans la même rue. Des le lendemain de son arrivée, Damoville cou-

rut avec empressement chercher tous les Gens de-Lettres dont il avoit reçu des réponses si flatteuses ; il en fut accueilli avec bienveillance, et bientôt on lui proposa de travailler à un Journal. On lui fit connoître *les principes* qu'il devoit adopter. On démêla facilement qu'il avoit toute l'étendue d'esprit qu'on pouvoit lui désirer, et on lui prédit qu'il feroit son chemin et qu'il iroit loin.

Tandis que Damoville, dévoué à ses nouveaux protecteurs, s'abandonnoit aux plus brillantes espérances, Luzincour menoit un genre de vie bien différent. Darnay, cet Avocat, parent de son père, chez lequel il logeoit, avoit épousé la sœur d'un Peintre célèbre & voyoit beaucoup d'Artistes. Cette société convenoit parfaitement à Luzincour, qui naturellement aimoit les Arts, et qui sentoit combien il est nécessaire que dans un Homme de lettres ce goût si noble soit éclairé et fondé sur des connoissances réelles. Luzincour avoit appris à dessiner, il savoit la musique, il écoutoit, avec autant d'intérêt que d'attention, la conversation des Artistes qui se rassembloient tous les jours chez Darnay ; il se lia particulièrement avec plusieurs d'entre-eux ; il alloit les voir travailler, il les suivoit dans les cabinets de tableaux, dans les salles du Louvre. Tel étoit l'emploi de ses matinées ; il passoit une partie de l'après-midi au Spectacle, & le soir, avant de se coucher, il ne manquoit jamais d'écrire sur un journal (qu'il continua toute sa vie) le détail de ce qu'il avoit entendu ou vu de plus intéressant dans le cours de la journée.

Au milieu de ces amusemens il s'affligeoit vivement de ne plus voir Damoville, entièrement perdu pour lui depuis trois mois ; il avoit voulu vainement l'attirer chez Darnay. Damoville aimoit à parler, à disserter, il desiroit briller & non s'instruire, la société de Darnay l'ennuya ; il y parut un moment & n'y revint plus ; cependant la vanité le rendit à Luzincour : il s'étoit formé, des senti-

mens de ce dernier à son égard, l'opinion la plus fautive ; il lui supposoit une haute idée de ses talens & de son mérite : l'orgueilleux n'est pas fait pour sentir ou pour reconnoître la fidelle amitié. Les égards, les ménagemens délicats, les soins qui viennent du cœur ne font à ses yeux que des hommages & l'aveu de la supériorité ; & dans le plus tendre Ami, jamais il ne verra que son admirateur. Enfin, Damoville éprouva le besoin d'entretenir Luzincour de ses nouveaux succès. Il va le trouver un matin pour se justifier de l'avoir négligé si longtemps ; il lui détaille avec emphase les occupations qui *l'accablent les travaux* dont il est chargé ; il lui renouvelle l'assurance d'une amitié à toute épreuve.

Luzincour s'attendrit, & Damoville venant au fait : ma confiance en toi, lui dit-il, est sans bornes, & je vais te le prouver en t'instruisant avec exactitude de tout ce qui me touche. Mon ami, je t'apporte une Epître en vers qui n'est point en ore imprimée, & qui est adressée au *Philosophe de Ferney* ; je la lui envoyai il y a trois semaines, & j'ai reçu de lui, ce matin, une réponse en vers que je te lirai tout-à-l'heure. Ecoute d'abord mon Epître. A ces mots, Damoville tire son manuscrit de sa poche, & lit à haute voix une ennuyeuse & longue Epître dictée d'un bout à l'autre par la flatterie la moins délicate. Cependant le *Philosophe de Ferney*, dans sa réponse, comparoit les talens de Damoville à ceux de *la Fare* & de *Chaulieu*. Damoville avoit, disoit-il, leur grace & leur facilité, sans qu'on pût lui reprocher leur négligence & leurs défauts.

Luzincour, surpris & confondu, gardoit le silence. Damoville parloit toujours : tu juges bien, disoit-il, qu'en faisant imprimer mon Epître, j'y joindrai la réponse.—Mais je ne te le conseillerois pas—Pourquoi donc ?—Il me semble qu'il n'est pas convenable de faire imprimer soi-même son éloge.—Rassure-toi ; c'est un usage très-établi. Non ic-

ulement un Auteur fait imprimer sans scrupule des vers & de la prose à sa louange ; mais il peut encore citer, dans une Préface, les choses flatteuses qu'il a recueillies dans la société ; & même, s'il a du génie, il est le maître de *créer* et d'inventer un mot heureux qu'on attribue communément alors au protégé qui s'en charge, ou bien à l'ami qui n'est plus. Si ces petites licences n'étoient pas permises, verroit-on naître en si peu d'années tant de réputations brillantes ?—Je t'avoue que j'ai peine à comprendre qu'un Auteur puisse montrer cet excès d'amour-propre sans révolter le public ?—Eh bien, le grand mal !—Le public est révolté, il blâme l'Auteur qui se vante ; mais en le blâmant, il le croit sur sa parole : il prend également au mot l'Auteur modeste & celui qui ne l'est pas. Soyez humble, il pensera que vous vous rendez justice. Osez vous louer vous-même avec audace, il aura la même opinion ; il dira que vous êtes orgueilleux, mais il admirera vos talens.—Avec une semblable opinion du public, quel prix peut-on attacher à son suffrage ?—Mais, dis-moi, pourquoi travaille-t-on ? est-ce pour *éclairer les hommes* ? est-ce pour *mériter leur estime & leur reconnaissance* ?—Voilà les motifs qu'on affiche dans une Préface. Aurois-tu la simplicité d'y croire encore ?—On écrit pour se faire un nom, parce que la réputation & la célébrité peuvent mener à la fortune, & qu'il est doux d'ailleurs d'obtenir les hommages de la foule même qu'on méprise—Mais revenons à mon Epître. Comment la trouves-tu ?—Il me semble que vous y prodiguez trop les louanges—Quoi ! peut-on trop louer l'Auteur d'*Alzire* de *Mahomet*, & de tant d'autres Chef-d'œuvres dramatiques ?—Non, sans doute ; il n'est point d'éloges, à cet égard, que ses talens ne justifient ; mais vous lui donnez les titres de *Philosophe*, de *Sage* ; il ne les mérita jamais. Est-il au-dessus des faiblesses produites par l'envie, la haine & le ressentiment ?—Est-il même

heureux & paisible ?—Il est bienfaisant —Il fait un noble usage de sa fortune ; mais il a noirci, calomnié ses ennemis—*Ses Ecrits sont remplis de philosophie ; ils ont fait révolution*—Oui, ils ont détruit la religion & corrompu les droits de l'humanité — Vous oubliez que *Fénelon* écrivait avant lui. Vous ne croyez pas possible qu'un Auteur soit inspiré par le seul desir d'être utile ? Ah, pour vous désabuser, relisez *Télémaque*, cet Ouvrage immortel fait pour instruire les Rois & pour éclairer tous les hommes ; & si vous préférez à ce cours sublime de morale les déclamations & les Epigrammes de Voltaire, je vous plaindrai beaucoup —Quoi qu'on puisse dire, on n'ôtera point à Voltaire la gloire d'avoir été le premier Poëte qui ait parlé le langage de la raison & de la philosophie—Je suis fâché que vous ne trouviez pas dans les Ouvrages de Boileau, & de beaucoup d'autres Auteurs, le *langage de la raison* —Mais pensez-vous que *Pope* ne soit pas un *Poëte philosophe* ? Et quelle Piece philosophique de Voltaire pourrez-vous comparer à *l'Essai sur l'Homme* ?—Enfin, vous ne nierez pas du moins que Voltaire n'ait un génie d'une étonnante étendue, & qu'il ne soit bien véritablement *un Homme universel*.—C'est un homme supérieur dans tous les genres. Je veux bien (tête-à-tête avec vous) convenir que Voltaire n'est pas, comme on l'a dit peut-être un peu légèrement, *vainqueur des deux Rivaux qui règnent sur la scène*. Mais quel Auteur tragique de ce siècle placerez-vous à côté que lui ?—Aucun ; pas même l'Auteur de *Rhadamiste* & d'*Electre*. Crébillon sans doute eut du génie ; cependant il n'a donné que deux Pièces dignes de rester au Théâtre. Quoique Piron ait fait la *Métromanie*, on ne le compare point à Molière. Il me semble qu'on ne feroit pas mieux fondé à vouloir égaler Crébillon à Voltaire —Et l'Histoire ! —L'Histoire de Charles XII. est un Roman agréable. Le Siècle de Louis XIV. est un Ouvrage bril-

lant : mais y trouve-t-on le style qui convient à l'Histoire ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'un Ecrivain toujours partial, toujours passionné, dominé par l'esprit de parti, sacrifiant sans cesse la raison, la morale, & la vérité à des vues particulières, à des intérêts personnels, & au vain desir de briller ?—Et ses *Pièces fugitives* ?—Vous les trouvez détestables, sans doute ?—Non, il en a fait de charmantes : mais Gresset l'a surpassé dans ce genre. Les vers de Gresset, aussi brillans que ceux de Voltaire, ont mille fois plus d'harmonie & de douceur ; & vous ne me citerez pas une seule *Pièce fugitive* de Voltaire qu'on puisse justement préférer à la *Chartreuse* ou à l'*Esprit sur la Convalescence*.—Et la gaieté de Voltaire, vous la comptez pour rien ?—Quelle gaieté !—Otez à Voltaire le desir de nuire, de se venger, de jeter du ridicule sur ses ennemis ; donnez lui de la raison, de la décence, du respect pour la Religion, & vous lui ravirez toute cette gaieté prétendue, qui n'est inspirée que par l'impiété, la méchanceté, le mépris des mœurs. Il n'a jamais su rire innocemment ; il a si peu de gaiété naturelle, que malgré la supériorité de son esprit, s'il veut être plaisant sans offenser la Religion & la pudeur, il ne produit que des platitudes ; il fait la *Gardeuse de Cassette*.—Il présente sur la Scène un *Fier en Fat*, une *Madame de Croupillac*.—Oh, je vous abandonne ses Comédies.—Et ses Opéras ?—Il n'a pas réussi dans le genre Lyrique, j'en conviens ; mais que direz-vous de la *Henriade* ?—Qu'on y trouve de beaux détails ; & que je l'admirerois volontiers s'il m'étoit possible de la lire de suite sans ennui.—Si cet Ouvrage n'est pas supérieur, du moins vous ne contesterez pas à Voltaire le mérite d'avoir fait le seul Poème épique que nous ayons dans notre langue ?—Savez vous pourquoi nous n'en avons point d'autres ? C'est que les Poètes, qui ont de grands talens, aimeront toujours mieux faire des Tragédies que des Poèmes. Il faut beau-

coup de tems pour faire un Poëme épique ; c'est une espèce d'ouvrage qui exige une longue & profonde meditation, & dont le succès ne pourroit procurer qu'une gloire plus solide qu'eclatante, tandis que les applaudissemens obtenus au Théâtre sont à la fois plus flatteurs & plus utiles à la fortune. Je crois bien qu'un Poëme sublime, tel par exemple que le *Paradis perdu*, est de tous les Ouvrages celui qui demande le plus de génie ; mais je crois aussi qu'un Auteur qui aura le talent de faire une excellente Tragédie, auroit encore celui de composer un Poëme aussi bon que celui de la *Henriade*.—Revenons à Voltaire. Comment n'admirez-vous pas en lui cette étonnante réunion de talens & de connoissances—Fontenelle fut un Homme-de-Lettres infiniment plus instruit & plus savant que Voltaire (a). Ce dernier ne fera jamais placé au rang des grands Géomètres. Les Savans le regardent comme un très mauvais Physicien. On fait qu'il ignore les premiers élémens de la Chimie. Tout ce qu'il a dit sur l'Histoire Naturelle, est également dépourvu de raison & de vérité, & montre évidemment sa profonde ignorance à cet égard. Enfin, il a parlé des Arts, mais sans les aimer, sans les connoître (b). Interrogez les Artistes, ils vous diront qu'il n'a sur cet objet, ni goût, ni discernement, ni lumières. Ainsi, il est bien vrai que Voltaire a eu la prétention puérile, autant qu'ambitieuse, de paroître *universel* ; mais il n'est supérieur que dans un seul genre ; & il me semble même que sa manière d'écrire en prose prouve qu'il eut moins que personne le talent de

(a) Aussi M. de Fontenelle étoit-il de l'Académie des Sciences, & jamais il n'a été question d'y admettre M. de Voltaire.

(b) Il a dit lui-même qu'il n'avoit pas le *sensiment des beautés de la Peinture & de la Musique*.

changer de ton, & de varier son style suivant les sujets. Il écrit du même ton l'Histoire, un Roman, une Lettre. Ses Partisans appellent cette surprenante uniformité le *Cachet de Voltaire*. Ils pensent le louer en disant, que même dans un billet, on le retrouve, & l'on ne peut le méconnoître. Ils ne songent pas qu'on ne le connoît si sûrement, que parce qu'il n'a en effet qu'une seule manière d'écrire ; & que depuis soixante ans, il répète constamment les mêmes plaisanteries & les mêmes déclamations. Montesquieu n'a fait que trois Ouvrages, & trois fois il a su, avec cette heureuse facilité que donnent le goût & le génie, changer de ton, & prendre le style qui convenoit aux sujets différens qu'il a traités. On ne dira point qu'on reconnoît dans le *Temple de Gnide*, le *Cachet de l'Auteur de l'Esprit des Loix*. Mais il est certain qu'on ne peut méconnoître dans *Zadig*, la main qui traça l'*Histoire Universelle*. Pour prétendre à la gloire de posséder tous les genres, faut-il de donner à chaque volume que l'on compose un titre différent ? Non sans doute ; on peut, dans une multitude de volumes, ne montrer que des prétentions mal fondées : on peut aussi dans un seul ouvrage déployer une foule de talens différens. L'illustre Auteur de l'*Histoire Naturelle* a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connoissances une imagination brillante, une sensibilité vive & profonde, & l'art enchanteur de peindre & de décrire avec une égale supériorité les objets touchans, les scènes imposantes & majestueuses, les tableaux sombres & terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaits de tous les différens genres de style & d'éloquence ; tour-à-tour, Poète, Peintre, Métaphysicien profond, Philosophe sublime, l'Auteur fait prendre tous les tons ; aussi simple qu'élevé, son génie embrasse tout, se plie à tout ; avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, & conçoit l'ensem-

ble du plan le plus vaste : aucun Ecrivain François n'a mieux connu la langue, aucun ne joignit tant d'exactitude, à tant d'élégance, & ne fût à la fois aussi correct et aussi brillant. Nous sommes d'accord sur ce point, interrompit Damoville ; j'avouerai même que j'ai toujours pensé qu'un Auteur supérieur dans un genre peut encore facilement s'enrichir avec succès dans beaucoup d'autres : rien n'est plus vrai, reprit Luzincour ; par exemple : si Racine eût vécu aussi long tems que Voltaire, s'il eût eu le droit de passer pour un *homme universel*, peut-on douter que l'Auteur d'*Athalie*, de *Britannicus*, n'eût écrit l'histoire de la manière la plus brillante : ce même homme qui connoissoit si bien le cœur humain, qui peignoit avec tant de force & de vérité la passion et la jalousie de *Phèdre*, de *Roxane*, la tendresse maternelle de *Liternestre*, l'amour touchant de *Bérénice*, les emportemens d'*Hermione*, n'auroit-il pas eu le talent de faire un *Roman intéressant*, & d'aussi bons drames que *Nanine*, *l'Ecossoise* & *Charlot* ? Pensez-vous que le tendre, l'élégant Racine, s'il eût composé des Opéras, eût été inférieur à *Quinault* ? Il possédoit encore l'art difficile de critiquer avec goût, de se moquer avec finesse ; il nous a laissé quelques lettres où l'on retrouve tout le sel & cette ironie spirituelle & piquante qui ont fait à si juste titre la réputation des *Lettres Provinciales* : pour la gaîté, la véritable & franche gaîté, on ne la disputera pas à l'Auteur des *Plumiers*. Que dirons nous donc du grand Corneille ? Premier souverain & vrai Législateur du Théâtre ; il a créé les deux genres dignes d'illustrer la scène & d'y régner, la Tragédie & la Comédie (a). Il ravit à Molière la

(a) Et même la *Comédie héroïque* — *Don Sanche d'Aragon*, est la première pièce qu'on a faite dans ce genre. Il

gloire d'offrir à sa nation la première bonne pièce de caractère, & quand Racine parut, la France possédait tous les chefs-d'œuvres de Corneille (a). Au fond, je suis à-peu-près de ton avis, répliqua Damoville, il n'est sans doute pas possible de comparer de bonne foi Voltaire à Corneille & à Racine ; mais Voltaire a su se faire un parti qui domine aujourd'hui ; d'ailleurs, par la licence & la frivolité de ses écrits, il a séduit presque tous les gens du monde ; ainsi il faut bien céder au torrent. — Crois-tu, sérieusement, qu'une réputation acquise par l'intrigue, par la cabale, puisse être solide ? — Du moins elle s'établit rapidement, voilà l'essentiel. La vie est courte, sa durée incertaine ; il est extravagant d'attendre patiemment un bien qu'on desire quand on peut, avec de l'adresse & de

est à remarquer encore que Corneille a parfaitement réussi dans le genre Lyrique.

(a) M. de Fontenelle a dit : *Corneille n'a eu devant les yeux aucun Auteur qui ait pu le guider ; Racine a eu Corneille*. Si cette différence établit une distance immense entre Corneille & Racine, que dira-t-on de M. de Voltaire, qui a eu pour modèles & Corneille & Racine ? Aussi M. de Voltaire a-t-il profité de cet avantage autant qu'il était possible ; on retrouve dans ses Ouvrages une foule de Vers pris de Corneille & de Racine, des caractères, des situations, & même des sujets entiers. Par exemple ; c'est à *Polyeucte* que nous devons l'*Orphelin de la Chine*. Dans *Polyeucte*, *Racine* raconte qu'autrefois elle aimait *Sévère*, que ce dernier manquant alors de fortune, fut rejeté de ses parens, qui la forcèrent d'épouser *Polyeucte*, que depuis elle a pris pour son mari un véritable attachement, & qu'elle est accablée d'inquiétudes, en songeant que *Sévère* devenu tout puissant est prêt à paraître, & qu'il pourra disposer du sort de *Polyeucte*, &c. Dans l'*Orphelin de la Chine*, *Idamé* dit exactement les mêmes choses. *Gongiskan*, jadis *Poëteur Ténangin*, fut rejeté par ses parens ; cependant il arrive armé du pouvoir, *Idamé* craint tout pour son époux, &c. On pourroit citer bien d'autres exemples de ce genre, aussi frappans que celui-ci, pour satisfaire la curiosité des jeunes Personnes à cet égard, on reviendra un jour sur cette matière & on la traitera avec détail.

l'activité, l'obéir promptement.—Mais quel est-il, ce bien que tu desires ?—De la considération personnelle, des honneurs, de la fortune—Qu'appelles-tu de la *considération personnelle* ?—Je veux être au nombre *des chefs* du parti dominant, je veux avoir *des amis, des partisans, des prôneurs, des protégés, des ennemis*—Des ennemis !—Oui ; il est nécessaire de pouvoir dire dans la société & dans une préface, *mes ennemis* ; d'ailleurs ils sont utiles à l'homme de Lettres, ils lui fournissent l'occasion de prendre, lorsqu'il le veut, le ton intéressant d'un homme persécuté, & en même temps de faire entendre avec finesse qu'il n'est haï que parce qu'il est envié ; pensée un peu usée, j'en conviens, mais si heureuse qu'elle n'a rien perdu de sa force, & qu'on la répète tous les jours avec le même succès ; en un mot, il est mille circonstances où les ennemis sont véritablement précieux : on leur attribue les petits revers qu'on peut éprouver, chûtes, disgrâces, tout est sur leur compte, & l'*ouvrage de la cabale*.—Tu ne veux donc qu'éblouir un moment ?—Je m'embarrasse fort peu de la réputation qui s'étend au-delà des bornes de la vie : une conduite opposée m'obtiendrait peut-être plus sûrement les éloges de la postérité ; mais je n'attache aucun prix à son approbation, je veux jouir tandis que j'existe, & je suis du nombre de ceux qui, par un calcul un peu personnel, mais *très-philosophique*, ne veulent être riches que durant leur vie, & n'hésitent point à placer tous leurs biens à *fond perdu*. Je n'aime ni estime assez les hommes pour former le projet romanesque de leur être utile, ils traitent infiniment mieux celui qui les amuse, & même qui les trompe, que celui qui cherche à les instruire.—L'Ecrivain qui les ennuit a toujours tort ; on doit leur offrir la vérité sous des traits agréables, le sentiment embellit tout, il peut adoucir l'austérité de la morale & donner du charme aux leçons mêmes de la *sagesse*.—Oui, & alors le

Public ne fera nul cas du *Moraliste*; il le placera dans la classe des *Romanciers*.—Si c'est à côté de *Richardson*, l'Auteur pourra se consoler.—Pour paroître *profond* aux yeux des gens du monde, il faut être ennuyeux.—Mais, on n'est pas lu—Mais, on est admiré : on ne fait qu'un ouvrage de ce genre, seulement pour établir sa réputation.—Tu plaisantes, sans doute.—Je n'ai jamais parlé plus sérieusement ; je vais t'en donner une preuve sans réplique.—Nous sommes seuls, je puis compter sur ta discrétion ?—Où tend ce préambule ?—Si tu dévoilois ce que vas je te confier, je perdrais sans retour mes Protecteurs, mes amis & toutes mes espérances.—Tu n'as pas besoin, je me flatte, d'être rassuré.—Eh bien, il existe un petit ouvrage singulièrement froid, si mortellement ennuyeux, qu'il est impossible d'avoir le courage de le lire de suite & de l'achever en un jour, quoiqu'il n'ait qu'environ soixante pages : on y trouve cependant de la raison, quelques idées ingénieuses ; mais le style en est lourd, diffus, incorrect ; il manque également de pureté, de chaleur & d'élégance ; cet ouvrage enfin n'offre pas un seul morceau digne d'être cité, & cependant il jouit de la plus grande réputation : pourquoi ? c'est que l'Auteur a beaucoup d'amis, que ces amis ont vanté, exalté cette production. Après tous ces éloges, les gens du monde se sont bien gardé d'oser faire l'aveu de l'ennui profond qu'elle leur avoit causé ; ils ont répété par air que c'est un chef d'œuvre. Ceux même qui n'en ont lu que la première page ou qui n'en connoissent que le titre, ne manquent pas de confirmer ce Jugement ; et c'est ainsi que d'échos en échos, en gagnant seulement quelques voix, on obtient tous les suffrages : voilà pourquoi j'attache un si grand prix aux éloges du *Philosophe de Ferney*. —Comment peuvent-ils te flatter ces éloges ? Ne les a-t-il pas prodigués toute sa vie à la médiocrité ?—A-t-il jamais pu se resou-

dre à louer dignement les grands talens & le génie ? Rappelle-toi ses *notes sur Corneille*, que nous lisions à *Rheims* avec tant d'indignation ! Souviens-toi de ses Jugemens sur *Crébillon*, *Jean Baptiste Rousseau*, *Boileau*, *Lafontaine* (a). Ignores-tu toutes les tentatives réitérées qu'il a faites en prose & en vers pour tâcher de diminuer la gloire de l'Auteur de *Télémaque* ?—Ne fais-tu pas combien il haïssait *Montesquieu*, & combien de fois il a tenté d'attaquer ses ouvrages ? Enfin, oserois-tu dire en sa présence que J. J. Rousseau a du génie ? N'as-tu pas lu cet affreux Libelle, honteux monument de la plus noire & de la plus basse envie ?—Calme-toi, mon cher Luzincour, je fais tout cela parfaitement ; mais que m'importe ? Je ne suis point connu, j'ai besoin d'appui dans la carrière où je viens d'entrer : sa protection n'est pas seulement utile ; elle est absolument nécessaire ; il faut bien tâcher de l'obtenir. D'ailleurs tu ne penses pas sans doute qu'il soit impossible de trouver, parmi ses partisans les plus zélés, des gens d'un mérite supérieur ?—Non, assurément : on en peut citer, je le fais—Eh bien, je mériterai d'être placé dans cette petite classe—Mais, songes-tu que ce parti, dont l'ancienne autorité s'en impose, a déjà beau coup perdu de sa considération, & qu'il n'a plus qu'un moment à subsister : il ne survivra point à son chef ; & Voltaire a quatre-vingt ans. Comme Luzincour achevoit ces mots, d'Arnay entra dans sa chambre, ce qui termina un entretien qui fit faire à Luzincour de tristes réflexions sur le caractère de son ami.

Quelques jours après, Damoville vint retrouver Luzincour pour lui proposer de le présenter dans une maison où se rassembloit tous les

(a) Voyez les notes sur le siècle de Louis XIV. La Fontaine, dit M. de Voltaire, n'a qu'un seul charme ; celui du naturel.

soirs, disoit il, la meilleure compagnie de Paris. La maîtresse de la maison, ajouta-t-il, est une vieille femme, veuve d'un Financier. On dit qu'elle fut célèbre dans sa jeunesse par une douzaine d'aventures plus éclatantes que romanesques ; mais aujourd'hui, rendue à la raison, à la société, elle vit *philosophiquement* dans le calme heureux des passions : le souvenir qu'elle conserve de ses anciennes erreurs, lui inspire, pour les égaremens de la jeunesse, une *indulgence* qu'il est impossible de pousser plus loin : on n'a jamais été plus *tolérante*. Aussi, par un juste retour, lui passe-t-on sans peine son goût démesuré pour le pharaon, & quelques *parolis de campagne* qu'elle se permet assez fréquemment.—Et cette femme, dis-tu, voit la meilleure compagnie de Paris ? Assurément ; elle a une bonne maison, un excellent souper, en faut-il d'avantage ? — Je savois bien qu'il y a eu des femmes presque aussi méprisables qui n'ont point été bannies de la société ; mais toutes celles dont on m'a parlé étoient d'une naissance distinguée, & je concevois, qu'en faveur d'une famille illustre & considérée, il étoit possible que le monde ne fit pas justice d'une semblable personne, si elle joignoit à une grande fortune, de l'esprit et des agrémens— Va, mon cher Luzincour, reprit Damienville, le monde n'est pas si délicat : Madame de Surval a cinquante-cinq ans, elle est bavarde, ennuyeuse, elle n'a pas le sens commun, et tu verras chez elle *toute la France*. Veux-tu que je t'y mène ce soir ? — Je ne demande pas mieux ; je desirerois vivement voir le monde et le connoître ; mais j'y porterais bien de la gaucherie et de la timidité, j'en ignore le ton et les usages — Lis, avec attention, les *Romans* de Crébillon ; ils sont, j'en conviens, très-méprisables ; mais ils ont un mérite précieux, celui d'offrir un tableau fidèle du grand monde — Je ne puis le croire. Je ne connois point le monde ; mais le seul bon sens suffit pour m'apprendre qu'il est impossible que le vice ose jamais impunément se

montrer avec effronterie. On ne peut le tolérer que lorsqu'il se voile ou se déguise. Un homme ne féduit point toutes les femmes, en laissant voir à découvert une âme perverse & la fatuité la plus grossière. Enfin je ne crois pas qu'un ton suffisant & familier soit le ton fait pour réussir dans le grand monde.—Mais, comment ne reviens-tu pas de tes préventions à cet égard, en voyant que presque tous les Auteurs qui ont peint le monde s'accordent sur ce point ? *Crébillon*, par exemple ? Tu fais grand cas des *Contes Moraux* ?—Oui, assurément : cependant ils ne me paroissent pas tous *moraux* à beaucoup près. L'Auteur convient lui-même (a) que *Lausus & Lydie*, *la Bergère des Alpes*, *Annette & Lubin*, & *les Mariages Samnites*, ne sont point des *Contes Moraux* ; je ne crois pas qu'*Heureusement* soit plus moral ; je ne saisis pas mieux le but moral des *Contes* intitulés *le Scrupule*, *le Mari Sylphe*, *Soliman II. & l'Amitié à l'Epreuve* ; il me semble qu'il n'y a rien de moins moral qu'*Alcibiade*, *Laurette*, & *les quatre Flacons*.—Il est vrai qu'on trouve dans ces *Contes* des peintures un peu vives, & beaucoup plus d'esprit que de décence : mais il ne s'agit pas d'examiner si le titre convient à l'ouvrage : il est question de savoir si l'Auteur s'est accordé ou non avec *Crébillon* dans le tableau qu'il a tracé du monde ?—Qui pourroit ne pas convenir que les conversations générales, les scènes du grand monde, le ton des hommes & des femmes dans les *Egaremens du cœur & de l'esprit*, ont le rapport le plus frappant & le plus exact avec toutes les peintures de ce genre qui se trouvent dans les *Contes Moraux*—Eh bien, tu ne nieras pas qu'il ne soit universellement reconnu que les *Contes Moraux* présentent le tableau le plus vrai des mœurs &—

(a) Dans la Préface.

Universellement reconnu ! Je l'ignore : je fais bien qu'en Province personne n'en doute ; mais il faudroit entendre là dessus les gens du monde.—L'Auteur est fait pour vivre dans la meilleure compagnie—Oui, assurément ; mais on fait que *Crebillon* n'y fut jamais admis : comment feroit-il possible qu'il en eût deviné le ton ? Ainsi, quand l'Auteur des Contes s'accorde avec lui sur ce point, n'est-il pas naturel de penser qu'au lieu de peindre d'après nature, il s'est (à cet égard) contenté de copier—Enfin tu vas quitter ta société bourgeoise, tu vas voir le monde, & tu changeras bientôt d'opinion—Si le monde est tel que le représentent les ouvrages dont nous parlons, je n'y resterais pas longtemps. Il ne vaut guères alors la peine d'être étudié ; d'ailleurs s'il offre des personnages aussi grossièrement ridicules & vicieux, l'Observateur n'a besoin ni de sagacité ni de finesse pour le connoître promptement.

Le soir même de cet entretien, Damoville conduisit Luzincour chez Madame de Surval. Il y avoit beaucoup de monde. On jouoit. La visite fut courte. Luzincour ne fit aucune remarque intéressante. La curiosité le ramena bientôt dans la même maison. En faveur de Damoville, Madame de Surval le prioit souvent à souper, & il eut tout le temps d'observer avec détail un tableau si nouveau pour lui. Sa surprise étoit extrême en voyant que les Auteurs qu'il avoit accusé de ne pas connoître le monde, peignoient cependant fidèlement, quoiqu'avec des traits un peu forcés, toutes les scènes qui se passoient sous ses yeux.

Parmi les femmes qui venoient chez Madame de Surval, il y en avoit trois ou quatre, dont les noms étoient assez beaux pour que tout le monde pût les connoître, & elles paroissoient intimement liées avec les autres. A l'égard des hommes, Luzincour y voyoit souvent les gens les plus distin-

gués par leur naissance, leurs titres & leurs emplois ; ainsi il ne pouvoit douter que le cercle dans lequel il se trouvoit ne fût, en effet, formé de ce qu'on appelle *bonne compagnie*. Damoville avoit les plus grands succès dans cette société, & surtout auprès des femmes : il faisoit des vers, des couplets, des impromptus : il parloit avec confiance, & il éclipsoit entièrement Luzincour, qui commençoit à perdre sa timidité, mais qui conservoit toute sa réserve.

Cependant, au milieu de cette nombreuse société, Luzincour distingua un homme qui lui parut avoir une supériorité marquée sur tous les autres, & cet homme de son côté sut apprécier Luzincour. Il s'appelloit le Vicomte de Valrive. Il avoit trente-quatre ou trente-cinq ans, une figure intéressante & spirituelle, des manières nobles, une politesse froide & une conversation pleine d'agrément & de solidité. Luzincour s'aperçut facilement qu'un intérêt particulier l'attiroit chez Madame de Surval. Le Vicomte étoit amoureux d'une femme nommée Madame d'Herblay. Luzincour trouvoit dans toute sa conduite une bizarrerie qui lui sembloit inexplicable. Le Vicomte changeoit continuellement de ton & de manières. Avec Luzincour & deux ou trois autres hommes qui venoient rarement chez Madame de Surval, il étoit aimable & communicatif : il montrait alors autant de raison que d'esprit. Avec une infinité d'autres personnes, il étoit froid & silencieux, & lorsqu'il parloit aux femmes, son ton devenoit léger, familier, ironique : surtout quand il s'adressoit à celle dont il parloient le plus occupé.

Malgré cette apparente bizarrerie, Luzincour sentoit fortifier chaque jour au fond de son cœur le penchant qui l'entraînoit vers le Vicomte. Ce sentiment étoit partagé, mais Luzincour n'avoit pu encore entretenir le Vicomte à son aise, c'est-à-dire, sans témoins. Le hasard lui offrit enfin

l'occasion qu'il desiroit. Un soir, le Vicomte ne voulut point se mettre à table, & pendant tout le temps du souper, Luzincour se trouva seul avec lui dans le salon. Je suis charmé, dit le Vicomte, de pouvoir passer une heure tête-à-tête avec vous : permettez-vous à l'intérêt extrême que vous m'inspirez de vous faire quelques questions. Je ne vous demanderai point à quel état vous vous destinez : vous aimez les lettres, vous les cultivez avec succès, voilà ce qu'on peut facilement pénétrer ; mais, que faites-vous dans cette maison ? — Je voulois connoître le monde, l'étudier—Cette étude ne peut être intéressante que dans la *bonne compagnie*—Eh bien ?—Eh bien ? Assurément, vous n'y êtes pas ici—Mais je vous y trouve —Les hommes de mon âge peuvent, sans conséquence & sans danger, se permettre quelquefois ces petits écarts : il n'y a que la curiosité, la passion du jeu, un moment de désœuvrement, ou une fantaisie passagère qui puissent attirer ici ; voilà pourquoi vous y voyez quelques hommes que vous retrouverez dans le monde—Et les femmes ? — Les femmes ! Il n'y en a pas une seule qui fût admise dans la bonne compagnie—Mais, cependant, j'en vois trois ou quatre, qui par leur naissance, sont bien faites pour y être—Aussi elles y ont été reçues dans leur première jeunesse, mais elles en ont été bannies. Un mari justement irrité a deux moyens de punir une femme coupable. Il la fait enfermer, ou il se sépare avec éclat en divulguant son deshonneur : dans ce dernier cas, il la livre à la justice de la société qui ne marque jamais de la rejeter, surtout si cette femme ne trouve pas, dans une famille illustre & considérée, les Protecteurs les plus zélés et les plus ardens. Dans cette situation, si l'infortunée a pu conserver un reste de pudeur, elle fuira, elle ira dans une Province éloignée cacher sa honte & ses regrets ; mais si les passions en l'égarant ont avili son âme, elle ne quittera point Paris, elle saura

braver avec audace le mépris public, elle achèvera de se rendre odieuse en excitant l'indignation & la haine qu'inspireront toujours l'effronterie & la perversité. Cependant il lui faut une société, elle la desire nombreuse. Il ne lui est plus permis d'être difficile sur le choix, elle s'unit avec toutes les femmes qui ont été comme elle exclues de la bonne compagnie ; elle en voit beaucoup d'autres qui n'y furent jamais admises ; enfin elle passe sa vie dans trois ou quatre maisons semblables à celle-ci, elle y prend le ton qu'elle y trouve établi, et elle ne s'y distingue que par une méchanceté égale au dérèglement de ses mœurs : car pour se venger du monde qui la profécit, les calomnies ne lui coûtent rien ; elle voudroit pouvoir persuader que les femmes qui refusent de la voir sont aussi méprisables qu'elle, et elle les déchire toutes sans distinction comme sans ménagement.

Enfin, s'écria Luzincour, d'un ton plein de satisfaction, je suis ici dans la plus mauvaise compagnie !—Assurément, reprit le Vicomte en riant ; cette découverte ne vous attriste pas !—Elle m'enchanté !—Ainsi donc, tous ces ouvrages, où nous autres Provinciaux croyons trouver le tableau des mœurs, ne peignent que ce qu'on voit ici ?—Voilà tout ce qu'ils représentent—Mais j'apperçois sur la cheminée un volume des *Contes Moraux*, lisons deux ou trois peintures de ce genre. Je suis sûr que vous les trouverez exagérés même d'après ce que vous avez observé dans cette maison.

En disant ces mots, le Vicomte prend le livre, il l'ouvre au hasard ; bon, dit-il, voici *la Bonne Mère*. Ce Conte est un de ceux où l'on trouve le plus de portraits & de scènes du monde ; vous en rappelez-vous le sujet ?—Bien confusément—C'est une mère tendre et vertueuse qui se consacre à l'éducation de sa fille. Deux hommes prétendent à la main de la jeune *Emilie*. L'un est spirituel et

sage, l'autre est un fat, qui ne laisse pas échapper une occasion de montrer sans aucun déguisement des sentimens bas et dénaturés, & le mépris des mœurs et de la décence. L'Auteur appelle cet odieux et ridicule personnage le *dangereux Verglan* : en effet, sans prendre la peine de teindre une passion qu'il n'éprouve pas, il se fait aimer de la modeste & sensible Emilie. La mère pénètre facilement le secret de sa fille ; mais sûre qu'Emilie finira par se détacher de Verglan, elle reçoit toujours ce dernier chez elle : à présent, lisons. “ L'arrangement du Marquis d'Auberive avec sa femme faisoit
“ alors la nouvelle des soupers : on disoit qu'après
“ une querelle assez vive & des plaintes amères
“ de part et d'autre sur leur mutuelle infidélité, ils
“ étoient convenus qu'ils ne se devoient rien ;
“ qu'ils avoient fini par rire de la sottise qu'ils avoi-
“ ent eue d'être jaloux sans être amoureux ; que
“ d'Auberive consentoit à voir le Chevalier de
“ Clange, amant de sa femme, & qu'elle avoit
“ promis de son côté de recevoir le mieux du mon-
“ de la Marquise de Talbe, à qui d'Auberive fai-
“ soit la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans
“ un souper, et que jamais deux couples d'amans
“ n'avoient été de meilleure intelligence. A
“ ce récit, Verglan s'écria que rien n'étoit plus
“ sage.—”

Il est bon de remarquer, dit le Vicomte, s'interrompant, qu'Emilie est présente, & qu'elle ne perd pas un mot de ce récit et de cette conversation ; il faut que vous sachiez que dans la *bonne compagnie* il n'arrivera jamais qu'une jeune personne qui n'est point mariée puisse entendre rien de semblable. Il n'existe point de mère qui souffrît devant sa fille un entretien aussi scandaleux ; et l'homme le plus inconsidéré, le plus dépravé, ne fera même pas tenté de manquer aux égards qui sont dus à la jeunesse et à l'innocence ; ainsi voilà un fait absolument contre nos mœurs. L'histoire de d'Auberive ne

les peint pas mieux. On verra dans le monde des *maris insouciens*, qui savent tout et ne se fâchent de rien : mais on n'y citera pas un seul exemple de ce que l'Auteur des Contes appelle l'*Arrangement* du Marquis d'Auberive : le mari et la femme se confiant leur *mutuelle infidélité*, *finissant par en rire*—cette *paix ratifiée* par une partie carée, dans laquelle *les deux couples d'amans sont de si bonne intelligence*—tous ces détails ne présentent que des tableaux aussi chimériques que révoltans. Le monde peut quelquefois pardonner à celui qui s'égare, il n'excuse jamais celui qui s'avilit. Une indécence faite de sang froid, l'oubli des bienfaisances, font à ses yeux des torts flétrissans que rien ne répare—Je dois vous dire encore qu'on ne trouve point le *ton du monde* dans le morceau que nous venons de lire. La Marquise de Talbe, à qui d'Auberive *faisoit la Cour*, est une phrase de si mauvais ton qu'on ne l'emploieroit même pas dans la société de Madame de Surval (a)—

Mais, poursuivons notre lecture. Verglan, dans une longue conversation, soutient toujours que d'Auberive a pris un *parti excellent* : il dit qu'autrefois un mari *devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que faisoit Madame* ; il approuve les mœurs actuelles, il fait l'éloge du mariage, de l'adultère, il ajoute que *cela donne envie de se marier* : son rival, Belzers, combat ses opinions avec autant de sentiment que d'esprit ; *la bourse*

(a) Pourquoi cette phrase est-elle de mauvais ton ? Je n'en fais rien. Il y en a une infinité d'autres que l'usage proferoit avec aussi peu de raison. Ainsi il est impossible que l'esprit le plus juste & le plus délicat, puisse deviner ces petites conventions, puisqu'elles sont communément aussi pueriles que déraisonnables, mais lorsqu'on veut peindre le monde, il faut les connaître, & ce n'est que dans le monde que cette connoissance peut s'acquiescir.

mère mêle à cet entretien quelques réflexions : Emilie écoute, enfin on annonce le Marquis d'Auberive : ici reprenons notre lecture — “ Ah Marquis, “ tu viens fort à propos, lui dit Verglan, dis-nous, “ je te prie, si ton histoire est vraie ? On prétend “ que ta femme te passe la rhubarbe, et que tu lui “ passes le feré ? Bon, quelle folie ! dit d'Auberive “ avec indolence. J'ai soutenu que rien n'étoit “ plus raisonnable ; mais voilà Belzors qui te con- “ damne sans appel. — Pourquoi donc ? est-ce qu'il “ n'eût pas fait autant ? Ma femme est jeune et “ jolie ; elle est coquette ; cela est tout simple : “ au fond pourtant je la crois fort honnête ; mais “ quand elle le seroit un peu moins, il faut bien “ que justice se fasse. — Je n'ai jusqu'ici reçu que “ des éloges : rien n'est plus naturel que mon pro- “ cédé, & tout le monde m'en félicite comme de “ quelque chose de merveilleux : il semble qu'on “ ne me croyoit pas assez de bon sens pour pren- “ dre un parti raisonnable. — Au reste, comment se “ porte la Marquise, demanda Madame du Trêne “ pour changer de propos ? — A merveille, Ma- “ dame — Je gage, dit Verglan, que tu la repren- “ dras quelque jour. — Ma foi, cela pourroit bien “ être : déjà même hier au sortir de table, je me “ suis surpris lui disant des douceurs — ”

Ah, par exemple, interrompit Luzincour, cela est incroyable ! je vous demande, reprit le Vicomte, si vous avez jamais vu dans cette maison-ci rien qui ressemble à cela ? — Jamais. Une semblable effronterie est hors de toute vraisemblance. Et songez toujours que cette scène se passe chez la femme du monde la plus respectable, et en présence de sa fille qui n'est pas mariée. Tout cela n'ouvre point les yeux d'Emilie ; Son cœur excusait dans Verglan le tort d'avoir pris les mœurs de son siècle — Sa mère la mène à la Comédie, Verglan vient dans la loge. On jouoit *Inès et Nanine* ; Belzors s'attendrit, fond en larmes : Verglan se moque de sa sensibilité.

En sortant on rencontre un Chevalier Dolcet en grand deuil. Il a *hérité d'un vieil oncle à lui*. Verglan en félicitant le Chevalier sur ses *dix mille écus de rente*, ne laisse pas échapper cette occasion de montrer un mauvais cœur & les sentimens les plus vils. Emilie est témoin de cette scène, et elle ne peut se détacher de Verglan. Le soir elle le voit jouer au trictrac avec Belzors : Verglan est le plus mauvais joueur du monde, Belzors est d'une noblesse extrême : Emilie soupire, *j'admire l'un, dit-elle, & j'aime l'autre*.

Le lendemain Madame du Troëne va se promener aux Tuileries avec sa fille. Verglan s'y trouve, Madame du Troëne le retient auprès d'elle : lisons encore ce morceau—“ L’allée superbe que ce
 “ bassin couronne, étoit remplie de ces jeunes Nym-
 “ phes, qui, par leurs charmes et leurs talens,
 “ attirent les desirs sur leurs pas. Verglan les
 “ connoissoit toutes, & leur sourioit en les suivant
 “ des yeux. Celle-ci, disoit-il, *c’est Fatmé* : rien
 “ n’est plus tendre, plus sensible ; elle vit comme
 “ un ange avec Cléon, il lui a donné vingt mille
 “ écus en six mois, ils s’aiment comme deux tour-
 “ terelles—Celle-là est la célèbre *Corinne*, sa mai-
 “ son est le temple du luxe, ses soupers sont les
 “ plus brillans de Paris : elle en fait les honneurs
 “ avec des grâces qui nous enchantent—Celle
 “ blonde si modeste—a trois amans—Elle ira loin,
 “ sur ma parole, & je le lui ai prouvé—Vous êtes
 “ donc dans sa confidence, demanda Madame du
 “ Troëne ?—Oh oui ; ce n’est pas avec moi
 “ qu’elles dissimulent ; elles me connoissent, elles
 “ savent bien qu’on ne m’en impose pas —”

Comment est-il possible d’imaginer, interrompit Luzincour, qu’un homme puisse tenir de semblables discours devant la jeune personne qu’il desire épouser ?—Et même en présence de quelque femme honnête que ce pût être, eût-elle cinquante ans—Cependant Madame du Troëne emmène Verglan

chez elle. Le soir elle reçoit la visite d'une jeune Veuve, qui parle d'une manière touchante du mari qu'elle a perdu. Verglan se moque de sa douleur, & lui conseille d'épouser, pour se consoler, un *idiot homme*—Emilie parvient enfin à surmonter son penchant pour Verglan, elle renonce à lui & elle épouse Belzors.—

Et voilà, dit Luzincour, ce qu'on appelle dans la Champagne la peinture du monde & des mœurs, et voilà pourquoi, dans les grandes villes de Province, on trouve tant de jeunes gens qui ont le ton & les sentimens de Verglan ! ils veulent imiter l'homme à la mode, l'homme qui tourne les têtes, ils croient être cet *homme dangereux* en prenant ce ton ridicule autant qu'extravagant, et en affichant des mœurs corrompues. Ajoutez à cela, reprit le Vicomte, que ce jeune homme, ainsi gâté, s'il vient à Paris, et s'il est introduit d'abord dans la bonne compagnie, y sera si mal reçu, et s'y trouvera tellement déplacé, qu'il ne lui sera pas possible d'y rester ; il ira chercher les sociétés où l'on supporte de pareilles manières, et c'est là qu'il se fixera. Ainsi un fat, en lisant les ouvrages dont nous parlons, deviendra par calcul l'imitateur d'un scélérat. Les personnes foibles et faciles à séduire perdront une partie de leurs principes, en croyant qu'on peut impunément, dans le monde, se livrer à toutes les passions, & mépriser ouvertement les lois, la décence et les mœurs ; enfin l'homme vertueux et sensible, en adoptant cette affligeante erreur, détestera, fuira le monde, & fait pour aimer la société, deviendra sauvage et misanthrope.

—Les Auteurs qui ont ainsi par ignorance calomnié le monde, ont dû se faire bien des ennemis —Point du tout : dans les portraits qu'ils ont tracés, personne n'a pu se reconnoître ; personne ne s'est fâché. *Fénelon* peignit la Cour : le tableau étoit fidèle, on trouva des ressemblances parfaites ; on imagina des al-

sions, des applications, & l'Auteur de *Télémaque* fut haï.

Pour revenir aux *Contes Moraux*, vous voyez combien il seroit nécessaire de désabuser ceux qui croient y trouver l'image de nos mœurs—L'ouvrage qui détruiroit ce préjugé seroit certainement très-utile (a). Un homme du monde pourroit seul faire cette espèce de critique—Si j'écrivois, je croirois le devoir ; il m'en coûteroit sans doute de critiquer un Auteur si estimable ; mais j'oserois lui dire : J'écris pour la jeunesse, pouvois-je ne pas l'éclairer sur un objet si important ; je vous reconnois des talens infiniment supérieurs aux miens, mais souffrez que je le dise, je dois mieux que vous connoître le monde. Au reste, depuis que les *Contes Moraux* ont paru, vingt années se sont écoulées ; avec plus d'expérience l'Auteur pourroit bien aisément faire disparaître, dans une nouvelle édition, les défauts qu'on leur reproche, & rendre entièrement digne de lui cet ouvrage charmant à tant d'égards. Comme le Vicomte achevoit ces mots, tout le monde entra dans le salon, et la conversation devint générale.

Cependant, le Vicomte voulant former, avec Luzincour une liaison plus particulière, l'attira chez lui. La confiance fut bientôt établie entre eux. Luzincour fit part au Vicomte de tous ses projets, et lui lut quelques manuscrits ; & le Vicomte avoua à Luzincour qu'il n'étoit pas heureux ; à cette confidence Luzincour s'attacha : ne me plaignez point, reprit le Vicomte, je possède tous

(a) D'autant plus que les Etrangers nous jugent d'après ces tableaux infidèles, qui leur donnent l'idée la plus fautive & la plus injurieuse de nos mœurs & de nos opinions. Si les Anglois nous traitent si mal dans la plupart de leurs Ouvrages, c'est qu'ils copient les Auteurs François. Voilà pourquoi ils représentent des *petits maîtres François* si ridicules & de si mauvais ton.

les avantages qui peuvent procurer le bonheur ; mais par une bizarrerie funeste, je n'en fais pas jouir. Je suis souvent mécontent, ennuye, désœuvré ; cependant mon cœur est sensible, j'ai des amis, une famille que j'aime, la meilleure des mères, un frère aimable et vertueux, une belle-sœur charmante : enfin, un attachement sérieux, une passion véritable m'occupe et remplit mon âme depuis plus de cinq ans. Quoi, s'écria Luzincour. Madame d'Herblay vous inspire une *passion véritable* ! — Est-il possible, dit le Vicomte, en riant, que vous imaginiez que je vous parle d'elle ? — Mais comment concilier votre *passion* avec les soins que vous rendez à Madame d'Herblay ? — Pensez vous qu'une passion mette à l'abri d'une fantaisie ? — Je l'aurois cru. — Eh bien, par exemple, voilà ce qui n'existe pas dans le monde — On n'y fait donc pas aimer ? — Une visite interrompit cet entretien.

Le lendemain le Vicomte conduisit Luzincour chez sa mère et chez son frère. Luzincour fut accueilli avec autant de grace que de politesse. Sa douceur, sa réserve, l'agrément & la simplicité de sa conversation lui procurèrent, dans cette nouvelle société, les succès que Damoville avoit dans la sienne ; il fut bientôt admis dans l'intérieur de la famille, et regardé comme l'un des amis de la maison. La seule chose qui le frappa d'abord, ce fut le changement singulier qu'il remarqua dans les manières du Vicomte, surtout avec les femmes ; en voyant ses égards pour toutes celles qui venoient chez la Comtesse de Valrive, l'air et le ton respectueux qu'il prenoit avec elles. Luzincour ne reconnoissoit plus cet homme, qu'il avoit trouvé si léger, si moqueur & si peu mesuré, chez Madame de Surval. Presque tous les soirs, depuis six heures jusqu'à dix, Madame de Valrive recevoit des visites. Une santé délicate la retenoit chez elle, mais elle aimoit le monde ; elle étoit aimable & recherchée, et sa société étoit extrêmement étendue.

Luzincour écouloit, observoit en silence, & chaque matin il alloit trouver le Vicomte & lui faire part de tout ce qu'il avoit observé la veille. * Just-
qu'ici, lui dit-il, je suis enchanté de tout ce que je vois. Quelle différence de ce tableau à celui que nous offroit la maison de Madame de Surval ! il me semble que toutes les personnes qui viennent chez Madame de Valrive sont aimables, spirituelles, obligeantes ; les conversations générales sont frivoles, mais il y règne un charme que je ne puis définir ; chacun parle avec grâce, avec aisance ; les complimens les plus communs ont une tournure agréable ; les entretiens plus particuliers ne sont pas instructifs, ils manquent peut-être de solidité ; mais quelle douceur, quelle décence on y remarque ! quels égards respectifs ! quel choix heureux d'expressions ! jamais la discussion ne dégénère en dispute, jamais l'amour-propre ne paroît offensé, il ne se montre que par le desir de plaire & de réussir. Ce sont les grâces qui le décèlent ; on peut le flatter, le satisfaire, on croiroit qu'il est impossible de le blesser. Ainsi donc, dit le Vicomte en souriant, tout le monde vous paroît avoir de l'esprit, mais citez-moi quelque trait—
Ah ! reprit Luzincour, j'avoue que je ne le pourrois pas. Tout ce que j'entends me plaît, & quand je veux me rappeler les choses qui m'ont charmé, je suis très surpris de n'y plus rien trouver de remarquable.—Tel est l'effet des grâces ; ce sont elles qui produisent les illusions les plus séduisantes. Vous venez de faire l'éloge, non du mérite réel des personnes que vous n'avez fait qu'entrevoir, mais de ce qu'on appelle avec raison un *bon ton* & des *manières nobles*. Pour posséder ces avantages, il faut avoir une politesse obligeante & délicate ; savoir cacher avec art tout ce que l'amour-propre peut offrir de révoltant, ne jamais dire un mot qui décele des sentimens bas, ou un mauvais cœur ; il faut enfin montrer la décence la plus exacte, de la

douceur, de la complaisance, de la réserve, le goût des plaisirs innocens & l'amour de la vertu ; voilà l'extérieur qu'on ne peut se dispenser d'avoir dans la bonne compagnie. Il n'est que trop souvent trompeur ; mais c'est beaucoup pour la vertu qu'on ne puisse être aimable qu'en tâchant de prendre son langage & ses traits.

Deux jours après cette conversation, Luzincour un soir se trouva avec le Vicomte chez Madame de Valrive : il y avoit une douzaine de personnes : on annonça la Marquise de Champrose, une jeune & jolie femme que Luzincour n'avoit point encore vue. Elle s'assit à côté du Vicomte ; Luzincour étoit placé auprès de ce dernier, de manière qu'il pouvoit entendre tout ce que disoit Madame de Champrose. Elle causoit à voix basse avec le Vicomte, lorsqu'un petit homme extrêmement laid, nommé Dorfain, s'approcha d'elle ; & après lui avoir parlé un moment, s'éloigna & fut à l'autre bout de la chambre. Alors Madame de Champrose se retournant vers le Vicomte : C'est un homme estimable, dit-elle, tout bas, en parlant de Dorfain, il a même beaucoup de mérite, mais il a *des formes* bien désagréables—*des formes affreuses* !—Luzincour, qui entendit cette phrase, jeta les yeux sur le pauvre Dorfain, & trouva qu'en effet il n'avoit pas des *formes élégantes*.—Dans ce moment un jeune homme fait à peindre, & de la figure la plus distinguée, s'avanca vers Madame de Champrose, il lui demanda de ses nouvelles, & ensuite il sortit. Le Vicomte fit tout haut l'éloge de ce jeune homme, & Madame de Champrose ajouta qu'il avoit des *formes charmantes*, Luzincour fut tellement surpris de cette manière de s'exprimer, qu'il en parla le lendemain au Vicomte. Madame de Champrose, lui dit-il, passe t-elle pour avoir un *bien bon ton* ?—Oui ; elle a de l'esprit, de la grace & de la noblesse.—Cependant elle a des expressions bien libres.—Comment donc ? Il me semble qu'on peut

fans indécence dire d'une statue qu'elle a des *formes charmantes* ; encore j'ignore si une jeune personne pourroit avec bienfaisance, devant beaucoup de monde, faire cet éloge d'un *Antinoüs* ou d'un *Apollon* ?—Non certainement, elle ne se serviroit pas de cette phrase :—Et Madame de Champrose l'emploie, en parlant des hommes qui sont dans la chambre ! N'a-t-elle pas dit que Dorfain avoit des *formes affreuses*, & le Chevalier de Mareille des *formes charmantes* ? A ces mots le Vicomte se mit à rire, & il expliqua à Luzincour que par cette manière de s'exprimer on ne vouloit parler que du maintien & de la politesse : il est vrai, ajouta-t-il, que le hasard qui a produit votre erreur se rencontre souvent, & pour moi, depuis que je suis dans le monde, je n'ai jamais vu de femme ni satisfaite *des formes* d'un homme de la tournure de Dorfain, ni se plaignant *des formes* de ceux qui ressemblent au Chevalier de Mareille. Au reste, mon cher Luzincour, vous entendrez bien d'autres phrases qui vous paroîtront aussi étranges. Par exemple cette même Marquise de Champrose me parloit d'un homme de notre connoissance : “ Je l'ai entendu hier matin, disoit-elle, “ & il m'a semblé, qu'on ne pouvoit trop louer “ sa précision, sa *mesure*—Il est impossible d'avoir “ plus de *mesure*—Il a véritablement une *mesure* “ *parfaite*—” De qui croyez-vous qu'elle parloit ? D'un Musicien, sans doute.—Point du tout : Il s'agissoit d'un Magistrat, qui, la veille, avoit prononcé en public un Discours dont Madame de Champrose faisoit ainsi l'éloge. J'avoue que je ne l'aurois pas deviné—Apprenez-moi aussi pourquoi au lieu de dire *mes sentimens*, elle dit toujours *mon sentiment* ?—Nous croyons que cette dernière expression est beaucoup plus tendre.—Mais au contraire : qui n'auroit pour son Ami, pour sa Maîtresse qu'un *sentiment*, n'aimeroit que bien imparfaitement. Qu'est ce que l'amitié sans la confi-

ance ? Qu'est-ce que l'amour sans l'estime ? Pour exprimer un attachement sérieux, une passion véritable, il faut donc dire mes sentimens — Sans doute ; peut-être les femmes n'ont-elles pas fait ces réflexions, ou peut-être ne sont-elles plus aussi exigeantes qu'elles l'étoient autrefois. Quoi qu'il en soit, maintenant l'assurance d'un *sentiment* leur suffit ; elles n'en promettent pas d'avantage. Cela est moins romanesque, mais beaucoup plus com-
mode.

Tandis que Luzincour observoit ainsi le monde et communiquoit à son nouvel Ami et ses remarques et ses réflexions, Damoville partageoit toujours son temps entre la société de Madame de Surval et celle des Gens de Lettres dont il étoit protégé.

Cependant, Luzincour voulant lui faire connoître le monde, obtint de Madame de Valrive la permission de lui présenter Damoville, qui, par complaisance, se laissa conduire chez Madame de Valrive. Il voulut y briller, il y parla beaucoup ; on lui trouva un mauvais ton, il fut reçu froidement. Il dit à Luzincour que Madame de Valrive étoit insipide et prude, que tous les gens qu'elle voyoit manquoient d'esprit ; & malgré les conseils & les exhortations de Luzincour, il déclara qu'il ne retourneroit jamais dans une maison aussi ennuyeuse.

Quelques jours après, Damoville invita Luzincour à un dîner qu'il donnoit à huit ou dix Gens de Lettres. On resta long-tems à table ; ensuite on causa jusqu'à cinq heures, & alors toute cette société prit congé de Damoville. Quand ce dernier & Luzincour se trouvèrent tête-à-tête : Eh bien, dit Damoville, que penses-tu de cette conversation ? — Vous avez commencé par vous louer tous réciproquement, vous avez déchiré vos ennemis, & puis les dissertations, les citations, les disputes ont suivi, mais vous n'avez point *causé* ; ce n'est point là ce qu'on peut appeler une *Conver-*

sation ; chacun parloit pour soi & suivoit ses idées, sans s'embarasser de celles des autres. Vous ne savez ni écouter ni vous faire valoir mutuellement ; vous êtes distraits, impatiens ou rêveurs ; quand vous ne parlez pas vous pensez à ce que vous allez dire ; vous ne prêtez qu'une attention vague à ce qu'on vous dit. Si l'on conte un trait intéressant, pendant ce temps, vous tâchez de vous en rappeler un qui puisse paroître aussi agréable ; il semble que vous ne soyez-là rassemblés que pour vous désier, vous surpasser, & non pour vous amuser ou vous instruire. Enfin, vous avez tous une plaisante manie, celle de vous creuser la tête, pour tourner la conversation de manière que vous puissiez citer ce que vous appelez un *mot* (a). Tous ces mots sont communément à la gloire des *Gens de Lettres*, ou des anecdotes sur les *Gens de Lettres*, &c. Ces petites citations, ainsi multipliées, deviennent fatigantes ; ceux qui les écoutent ne partagent pas toujours la satisfaction qu'elles vous causent ; elles sont d'ailleurs médiocrement instructives, & elles font ressembler votre conversation à ces livres insipides remplis d'historiettes & de bons mots compilés sans exactitude, rassemblés sans choix, qu'on parcourt un moment, mais qu'il est impossible de lire de suite, & dans lesquels on ne peut rien trouver d'agréable & de piquant, qui ne soit connu de tout le monde.

Toutes ces plaisanteries de Luzincour ne fâchoient point Damoville. Luzincour n'étoit pas encore dans la classe des Auteurs ; Damoville le regardoit comme un homme sans conséquence ; sa

(a) C'est-à-dire une histoire souvent très-longue, ou une sentence, ou un *bon mot* : les Gens de Lettres d'aujourd'hui ont retranché de cette expression, l'épithète de *bon* ! il faut avouer que souvent on est forcé d'approuver ce retranchement.

franchise l'amusoit, & il rioit de ce qu'il appelloit sa causticité. Luzincour alloit toujours avec la même assiduité chez Madame de Valrive. Cette dernière ayant pris de la confiance en Luzincour, lui laissa entrevoir qu'elle n'étoit point heureuse, quoiqu'elle eût une fortune considérable, un mari honnête, aimable, des parens qu'elle chérissoit & des enfans charmans, mais elle avoit une mauvaise santé; les Spectacles ne l'amusoient plus; les visites la fatiguoient; elle ne se plaisoit point chez elle, & elle n'avoit plus ni la force, ni le desir d'en sortir. Luzincour, inquiet de l'état de langueur où il la voyoit, interrogea en secret son Medecin. Madame de Valrive, dit ce dernier, est dans un état de *crise*, cela peut durer encore quelque temps.—Comment?—Je vais vous expliquer cela.—Les femmes de Paris mènent un genre de vie (surtout depuis quinze ans) qui doit leur causer tous les maux que souffre Madame de Valrive. Les bals, les courses de traîneaux & le thé en font périr un nombre prodigieux—Mais la danse est un exercice aussi salutaire qu'agréable—Oui: lorsqu'on ne s'y livre qu'avec modération; en toute chose l'excès ne peut être que nuisible & pernicieux. S'il est sain de danser à la Campagne, en plein air, sur le gazon, il ne l'est certainement pas de danser toute la nuit dans une salle illuminée où l'on étouffe—Et qu'avez vous à dire contre les courses de traîneaux?—Que c'est encore un exercice qui ne peut être salutaire qu'aux *Dames de Châteaux*, qui passent l'hiver à la campagne—Pourquoi cela?—Parce qu'elles sont accoutumées à toutes les impressions de l'air, qu'elles se promènent tous les jours à pied, au lieu qu'ici les femmes sont toujours renfermées dans leurs appartemens, ou dans des voitures bien closes, ou enfin dans les loges qui sont aujourd'hui des cabinets inaccessibles au froid; d'ailleurs, si à la campagne on alloit en traîneaux, ces parties ne seroient jamais assez brillantes pour ne les pas rompre, si on

ne se sentoît pas en bonne disposition ; ici au contraire, dès qu'une partie de ce genre est arrangée, il n'y a point de jeune personne qui vouût y renoncer pour un commencement de rhume, ou pour un léger mal de gorge ; rien ne l'arrête, elle part. Elle revient véritablement malade, avec un rhume sérieux, qu'elle négligera en faveur d'une nouvelle course ; sa poitrine s'attaquera, & la satisfaction d'avoir traversé toutes les rues de Paris en mourant de froid, avec des yeux pleins de larmes, un teint vergeté, un nez rouge, dans l'attitude d'un cul de jatte. & au bruit de mille sonnettes dont la mélodie discordante permet à peine de s'entendre, & de pouvoir causer avec son compagnon de voyage, qu'on ne voit pas, & auquel on tourne le dos ; ce plaisir délicieux lui aura coûté la vie. A l'égard du thé, il est généralement reconnu que l'usage continuel en est très-dangereux. Les femmes ne vivent que de crème, de thé, de café, de beurre, de gauffres ; faut-il s'étonner qu'elles aient toutes l'estomac détruit, la poitrine délicate, & des maux de nerfs ? Aussi leur jeunesse, leur beauté, ne durent qu'un moment. A vingt-cinq ou vingt-six ans leur constitution commence à s'altérer sensiblement ; combien il en périt à cet âge ! Enfin, à-peu-près vers ce temps on quitte la danse, c'est une fatigue de moins, on ne veille plus. Si les principes de la vie sont épuisés, on succombe ; s'ils ne le sont pas, le sommeil, & le repos rétablissent les forces. Voilà pourquoi cette époque de vingt-six ans est si dangereuse à Paris pour les femmes. Il y a dix ans qu'elle est passée pour Madame de Valrive, qui se trouve aujourd'hui dans sa trente-troisième année, & ce moment est encore très critique—Par quelle raison ? C'est l'âge où les personnes les moins réfléchies sont nécessairement *blasées* sur tous les plaisirs que le monde peut offrir ; le dégoût, l'ennui produisent les vapeurs, la paresse ; on reste chez soi, on s'y déplaît ; qu'y faire sans instruc-

tion, sans goût pour la lecture ? On se constitue malade, c'est une occupation. On prend un Médecin, on ne lui parle que de soi ; c'est un plaisir qu'on fait goûter encore. Voilà pourquoi on voit si souvent tant de Médecins & tant de Directeurs succéder aux Amans qui s'éloignent. Enfin, ne pouvant plus briller, fixer les yeux, ou cherche à se rendre intéressante ; on garde sa chambre, on passe dans sa solitude une partie de la journée, le desœuvrement absolu amène les réflexions : on se dit que cette situation ne sauroit durer toujours ; il faudra bien, tôt ou tard, guérir & quitter sa chaise longue ; que fera-t-on alors ? Le bal, les spectacles, les fêtes, les *soupers priés* n'offrent plus rien d'agréable ; on a perdu jusqu'au goût de la parure, on est privée pour jamais des plumes & des fleurs, & les diamans ne sont plus à la mode ; que devenir ?—Cependant il faut prendre un parti : il en est trois qui naturellement se présentent à l'imagination ; mais le choix est embarrassant : il s'agit de savoir si l'on deviendra *Bel-Esprit*, *Joueuse* ou *raisonnable*. Madame de Valrive est dans cet état ; elle hésite, elle balance, elle s'attriste, elle souffre moralement & beaucoup : elle fera malade jusqu'au moment qui fixera ses irrésolutions.—Mais il me semble qu'avec cette espèce de maladie, elle pourroit fort bien se passer de tous les remèdes que vous lui faites prendre continuellement—Que voulez vous ? Je lui ai dit qu'elle n'étoit point malade, elle s'obstine à me soutenir qu'elle est mourante : je ne veux pas la contrarier jusqu'à un certain point—Et, que ne la quittez-vous ?—Ce seroit bien pis, elle iroit se faire *électriser*, ou bien elle seroit peut-être quelqu'autre folie plus dangereuse encore : il n'en est point dont ne soit capable une femme oisive que tout ennuie, qui regrette avec amertume sa jeunesse & sa beauté, & qui veut encore que le monde s'occupe d'elle. Les femmes jadis avoient mille petites manières innocentes d'attirer l'atten-

tion : elles avoient peur des araignées, des souris ; elles frémissaient à la vue de *deux couteaux en croix, de trois lumières, &c.* Tous ces moyens sont usés, & d'ailleurs la Philosophie qui les éclaire aujourd'hui ne permet plus des foiblesses & des superstitions aussi puériles. Les idées se sont étendues, on a rejeté tous les petits moyens ; les évanouissimens, les convulsions ont succédé à toutes ces misères du temps passé ; les esprits éclairés par les sciences dédaignent les remèdes simples de la vieille Médecine : quand on connoît à fond les vertus & les propriétés de *l'aimant*, & tous les effets que peut produire *l'Électricité*, vous ferez-bien qu'on ne s'amuse pas à se mettre au régime, ou à boire de *l'eau de veau*.

Luzincour n'eut rien à répondre à ce raisonnement ; il trouva que le Docteur ne manquoit pas de bon sens, & il ne s'étonna point qu'il connût aussi bien les femmes : sa profession doit naturellement procurer cette connoissance. Les hommes n'appellent un Médecin que lorsqu'ils sont réellement malades. Les femmes les envoient chercher toutes les fois qu'elles n'ont rien à faire, ou qu'elles ont de l'humeur ; ainsi, elles passent avec eux plus de la moitié de leur vie.

D'après cette conversation, Luzincour profita de la confiance que lui témoignoit Madame de Valrive pour lui donner des conseils salutaires ; il s'aperçut enfin qu'elle manquoit absolument d'esprit. Cette grace, cette aisance, que donne l'usage du monde, avoient tellement séduit, Luzincour que jusqu'alors il avoit trouvé Madame de Valrive aussi spirituelle qu'aimable. Il connut encore, avec une égale surprise, qu'elle n'avoit aucun principe de Religion. Il lui en parla, & elle le lui avoua, ou pour mieux dire elle s'en vanta. Il vit qu'elle croyoit donner par cette confiance une haute idée de la force de son esprit. Elle lui cita les

ouvrages qui avoient su l'affranchir, disoit-elle, des préjugés de sa jeunesse. Oserois-je, Madame, repartir Luzincour, vous demander si maintenant vous en êtes plus heureuse ? — Les préjugés sont incommodes. — Mais n'êtes vous pas assujettie à toutes les bienséances ? — Assurément : il faut renoncer à la considération, ou les observer scrupuleusement. Ainsi, vous remplissez tous les devoirs extérieurs de la Religion. — Je ne puis m'en dispenser, sur-tout étant mère de famille. — *Ne croyant à rien* — quel mortel ennui vous devez éprouver ! — Jugez-en ! — Si vous n'étiez pas un *esprit-fort*, vous observeriez avec zèle, avec plaisir ces mêmes *pratiques* qui vous paroissent si pénibles — Ainsi que gagne-t-on à rejeter ce que vous appelez des préjugés, puisqu'on ne peut en même temps renoncer aux bienséances ? C'est alors qu'on est véritablement esclave, on n'agit plus librement, les actions & la conduite n'ont plus de rapport avec les sentimens et les opinions. — Vous avez raison ; il est certain qu'on est souvent fort à plaindre d'être plus *éclairée* qu'une autre. — Êtes-vous bien sûre, Madame, de connoître la *vérité* ? — Je vous ai cité tous les Ouvrages que j'ai lus — Vous avez lus sans doute ceux qui les réfutent ? — A quoi bon ? Je suis convaincue, rien ne pourroit me dissuader. — Il me semble que l'importance de la chose mérite bien qu'on y réfléchisse, et que du moins, dans le doute, on cherche à s'instruire des raisons *pour & contre*. Si l'on vous prouvoit que les Ouvrages qui vous ont séduite sont remplis de citations fausses ; que leurs Auteurs ne connoissoient point les livres Saints qu'ils ont attaqués, que leur profonde ignorance à cet égard est égale à leur mauvaise-foi, qu'ils se contredisent eux-mêmes à chaque page — On ne pourroit me *prouver tout cela sans m'ennuyer à la mort* — D'ailleurs, je vous le répète, rien ne sauroit me faire changer d'opinion ; une Religion intolérante *répugne à mon*

cœur, à ma raison.—Vous avez entendu faire de longues déclamations sur l'intolérance; voulez-vous connoître ce qu'on peut dire à cet égard de plus fort, de plus touchant, de plus sublime? —Lisez l'Evangile.—Tous les Dévots sont intolérans, persécuteurs —Oui, les faux Dévots; mais parce que les faux Philosophes outragent la Religion dans leurs écrits, et ne respectent ni l'ordre établi, ni les mœurs, je ne dirai point que la Philosophie est haïssable et dangereuse: de même ne calomnions point la Religion, la Piété, parce qu'il y a des Hypocrites:—Mais convenez qu'il est impossible d'être Dévot si l'on a de l'esprit.—Vous croyez que Nicole, Pascal, Racine, Fénelon n'avoient pas autant d'esprit que nous?—Ils avoient du génie, de l'esprit; mais point de Philosophie.—Pensez-vous, Madame, que Fénelon fut absolument dépourvu de Philosophie?—Il eut de grands talens—de bonnes intentions—mais ce n'est pas-là l'homme qu'on peut appeler un *Philosophe*. —Oui, moderne!—Ses ouvrages inspirent la vertu; sa conduite et sa vie en offrent le plus parfait modèle: également grand dans toutes les situations, la faveur et la disgrâce ne causèrent aucune altération dans son caractère et dans ses mœurs: à la Cour la plus brillante de l'Europe, on le vit simple, bienfaisant, désintéressé: la persécution ne put ni l'abattre ni l'aigrir. Il eut des ennemis, et ne connut jamais la haine. Il se trompa!—L'envie alors crut triompher: mais Fénelon mit le comble à sa gloire, en se condamnant lui-même. —Croyez-moi, Madame, les *Athées philosophes* ne donneroient jamais d'exemple de cette sublime Philosophie.—Véritablement vous êtes étonnant, un homme de votre âge vouloir convertir une femme!—Cela est absolument neuf; mais je vous déclare que j'ai un peu de caractère, et que je sais soutenir et défendre mes opinions.—Vous ne m'avez point encore expliqué les raisons qui les mo-

tivent—Des raisons—Je vous en ai donné vingt qui sont sans réplique—Mais, tenez, vous connoissez le Baron de Vercenay, qui vient souvent ici?—Il est impossible d'avoir plus d'esprit?—Eh bien, *il ne croit à rien, à rien absolument* : si vous l'entendiez !—Je le plaindri beaucoup ; mais d'ailleurs, oserois-je vous dire que M. de Vercenay a bien peu d'instruction—Vous vous trompez, parmi les gens du monde, il n'y a personne de plus instruit que lui—J'aurais cru qu'il n'avoit lu dans toute sa vie que quatre ou cinq Auteurs modernes... il a tout lu : demandez-lui plutôt.—J'en crois autant votre témoignage—C'est un homme extraordinaire ! — Et réellement—profond — En achevant ces mots, Madame de Valrive sonna, les femmes vinrent, elle se mit à sa toilette et Luzincour se retira.

Le soir il revit le Médecin de Madame de Valrive. Je crois, lui dit-il, que votre malade est à la veille de prendre un parti. — Je parie qu'elle va devenir bel-esprit. — J'en suis persuadé. Mais dites-moi, de grâce, comment s'y prendra-t-elle ? — Aujourd'hui rien n'est plus aisé. Autrefois il falloit changer absolument de Société. On abandonnoit tous les gens du monde pour se livrer entièrement aux gens de lettres. Présentement cela n'est plus nécessaire, on a l'agrément de trouver une foule d'Auteurs dans toutes les classes, dans tous les états. Madame de Valrive attirera chez elle plus particulièrement les personnes du grand monde qui passent pour avoir de l'esprit. Elle les rassemblera et leur donnera à dîner trois ou quatre fois par semaine. Le soir, elle dira qu'elle a fait un *dîner charmant*. Elle nommera tous les hommes qui auront dîné chez elle : en même-temps elle assurera que jamais ils n'ont montré plus d'agrément. Elle vantera la solidité du Chevalier de Circuil ? la grâce et la gaîté du Comte de Morfan, l'originalité du Baron de Vercenay ; elle n'aura rien senti

de tout cela : mais il fust de répéter ce qu'on a mille fois entendu dire. D'ailleurs, Madame de Valrive sera obligée de se trouver à toutes les *Lectures* qui se feront dans la société, enfin, il faudra encore qu'au lieu d'une loge à l'Opera, elle en ait une à la Comédie Francoise. Car il ne lui sera pas permis de manquer une première représentation de Pièce nouvelle :—Ne recevant point dans la Société de Gens de Lettres, elle n'aura donc jamais chez elle que des lectures d'ouvrages faits par des Gens du Monde ?—Pardonnez-moi : l'Homme de Lettres qui aura quelque réputation sera très-bien reçu chez elle, pourvu qu'il ait un manuscrit dans sa poche : quand son ouvrage est connu de toute la Société, on ne le voit plus, à moins qu'il n'en fasse un Chanteur ou un Joueur d'instrumens ?—Il est vrai que si les Gens de Lettres sentoient mieux la dignité de leur état, ils n'auroient de semblables complaisances que pour des personnes de leur Société, ou pour celles qui desireroient former avec eux des liaisons durables. Pour moi, si je donnois des conseils à un jeune Auteur, je lui dirois : Ne soyez jamais la dupe de votre amour-propre. Pour obtenir les vains applaudissemens de quelques particuliers, ne consentez point à jouer un rôle subalterne ; défiez-vous de l'orgueil ; il abaisse, il avilit celui qu'il enivre, il sacrifie tout aux petits succès du moment ; il vous rendroit inconséquent, absurde, il vous donneroit un ton dogmatique & tranchant, il vous dicteroit des préfaces ridicules, & vous feroit en même-temps supporter avec joie les plus étranges humiliations. Luzincour trouva ce conseil assez sage, & il se promit bien d'en profiter.

Au milieu des objets nouveaux qui l'environnoient, Luzincour, plus sensible à l'amitié qu'au plaisir même d'observer & de s'instruire, remarquoit

avec chagrin que le Vicomte ne venoit plus chez sa belle-sœur. En vain Luzincour alloit le chercher ; depuis plus de six semaines il n'avoit pu le rencontrer ou le rejoindre. Enfin, après mille tentatives infructueuses, il le trouva un soir chez lui. Le Vicomte le reçut comme s'il l'eût vu la veille. Luzincour avoit l'air triste ; & le Vicomte lui en demandant la raison.—Vous m'aviez promis de l'amitié, de la confiance, reprit Luzincour.—Eh bien ?—Quoi, depuis deux mois votre porte m'est fermée !—Pourriez-vous le penser ! toutes les fois que vous êtes venu, je dormois ou j'étois sorti—Vous ne dansez plus, & vous n'aimez pas le jeu—N'importe : j'ai joué, j'ai été au bal—Je vous trouve changé—Cela doit être, je suis excédé ; mais je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir : Je suis brouillé avec Madame d'Herblay—N'avez-vous pas aussi quelque *confidence affligeante* à me faire ?—Non ; Que voulez-vous dire—Je ne suis chargé d'aucun message, je n'ai même osé me permettre la plus légère question ; mais il étoit facile de deviner par votre conduite—Je ne vous entends point ; expliquez vous clairement—Il y a du refroidissement entre vous & M. votre frère ?—Pas le moins du monde, je vous jure.—Vous êtes donc brouillé avec Madame de Valrive ?—Mais point du tout : qui a pu vous faire un conte aussi dénourvu de vraisemblance ?—Vous n'allez plus chez elle—Dans le commencement de l'hiver je vous y voyois tous les jours—Je vous le répète, mon cher Luzincour, depuis deux mois je n'ai pu disposer d'un moment—Eh ! vous vous étonnez de n'être point heureux ! Ah ! vivez davantage dans votre famille, avec vos amis, vous connoîtrez alors ce bonheur si pur que la dissipation vous arrache, & qui seul peut satisfaire un cœur comme le vôtre. Vous avez raison, reprit le Vicomte, je le sens ;

oui je veux renoncer à cette excessive dissipation qui me fatigue, & qui m'ennuie depuis plus d'un jour. Voici le Printemps, si vous voulez, nous voyagerons. Luzincour accepta cette proposition avec joie, & le Vicomte, fidèle à l'engagement qu'il venoit de prendre, partit en effet au mois d'Avril. Les deux Amis parcoururent la Hollande, l'Angleterre, la Suisse, & ne revinrent à Paris que vers le milieu de l'Hiver. Luzincour, en arrivant à Paris, apprit avec joie que Damoville venoit d'obtenir le Prix de Poésie donné par l'Académie Française. Luzincour lut cette pièce de vers, & alors il fut véritablement convaincu que Damoville avoit su se faire des Amis, qui le servoient avec plus de zèle & de chaleur que de justice. Damoville eut une *Médaille*, mais le Public, auquel depuis long-temps les *Médailles* n'en imposent plus, n'en trouva pas la pièce de vers moins mauvaise : au contraire, car la partialité le révolte, & celle qu'il crût appercevoir dans cette occasion, lui ôta toute l'indulgence qu'il a naturellement pour les Auteurs qui débutent.

Damoville, encouragé par ce triomphe, se confirma dans l'opinion qu'il est inutile de travailler & de s'instruire, & qu'il suffit de faire des visites & de cultiver des Protecteurs. Six mois après il fit paroître un Roman où il peignoit *les Mœurs & le Monde* : c'est-à-dire, ce qu'il avoit vu chez Madame de Surval. Il dit à Luzincour que cet ouvrage lui feroit des ennemis sans nombre. Je t'avoue, ajouta-t-il, que les portraits sont faits d'après nature ; j'ai un peu chargé afin de les rendre plus piquans ; mais ils n'en seront pas moins frappans. Par exemple, mon heros est absolument calqué sur le Vicomte de Valrive : Je ne l'ai vu qu'un moment chez Madame de Surval ; mais je l'étudiai particulièrement — J'ai peint avec une vérité parfaite sa manière d'être avec les femmes, son ton léger & persifleur, son air distrait — Mais mon Ami, interrompit Luzincour, je t'ai déjà dit que ce mauvais ton ne lui étoit pas na-

turel — Mon cher Luzincour, nous avons une manière toute différente d'envisager les choses. D'ailleurs ta prévention en faveur du Vicomte ne te permet pas de le voir tel qu'il est : tu lui donnes des qualités solides auxquelles il ne prétend pas ; & tu lui refuses des agrémens qui ont fait tous ses succès auprès des femmes. Je le connois mieux que toi : si tu savois ce que Madame d'Herblay m'en a conté ! — *Lovelace* n'étoit qu'un écolier en comparaison de lui — Peux-tu ajouter quelque foi au témoignage d'une femme aussi méprisable que Madame d'Herblay ? — Elle n'est pas plus méprisable qu'une autre ; que Madame de Valrive, par exemple, qui depuis que le Baron de Vercenay l'a quittée, a pris un petit Chanteur de l'Opéra. — Madame de Valrive ! — Et le Couplet qu'on a fait sur elle ? Quel Couplet ? — Qu'on a tant chanté — Je ne connois ni le Couplet, ni cette abominable histoire, qui, certainement, n'a été contée que dans la société de Madame de Surval. — Je ne suis pas de la tienne ; mais j'en connois parfaitement les personnages & les intrigues : l'aventure de Madame de Champrose, le *double échange* d'amans fait entre elle & son Amie ; le *Traité* signé devant témoins dans la *petite Maison*. — Toutes ces anecdotes sont dans mon ouvrage : juge du train, du tapage que cela va faire ! — Cependant, j'ai tâché de déguiser un peu les faits — Tu pouvois t'en épargner la peine. Je t'assure que le Vicomte, Madame de Valrive, Madame de Champrose, ont lu ton Roman le plus froidement du monde. — C'est prendre le meilleur parti : assez d'autres personnes les reconnoîtront sans qu'ils se dénoncent eux-mêmes, en laissant voir un dépit imprudent — Je te proteste que tu passerois ta vie à faire des tableaux de ce genre, sans pouvoir parvenir à leur causer le plus léger dépit. Luzincour avoit raison.

Damoville se vantoit d'avoir fait un *Libelle*, puisqu'il s'étoit permis de placer dans son ouvrage

les *anecdotes* contées par Madame d'Herblay ; mais ces prétendues anecdotes n'étoient que des calomnies absurdes, dont personne n'avoit jamais entendu parler. Les *portraits* n'étoient pas plus fidèles ; ainsi, on ne se déchaîna point contre Damoville, il n'y eut ni train ni tapage ; on n'imagina pas même qu'il eût eu le projet de faire une critique. Cependant presque tous les Journaux assurèrent, que depuis les Romans de *Crébillon*, on n'avoit point vu d'*Ouvrage* où l'on retrouvât mieux le ton du monde & le tableau des mœurs. Le compte qu'on rendoit d'ailleurs de ce Roman, causa plus d'étonnement encore à Luzincour, qui trouva les éloges si outrés, qu'il ne lui fut pas possible de les attribuer entièrement au mauvais goût. Damoville, avec son indiscrétion ordinaire, lui apprit comment on peut s'assurer les suffrages de certains Journalistes : on fait connoissance avec deux ou trois, on leur donne quelques petites pièces fugitives pour leurs Journaux ; on emploie auprès des autres ses amis & ses protecteurs, &c. Luzincour objecta que c'étoit perdre bien du temps & supporter beaucoup d'ennui, pour n'obtenir que des éloges dont personne n'étoit la dupe : Damoville répondit qu'il n'ignoroit pas que l'*extrait le mieux intentionné* ne produisoit pas un grand effet à Paris ; mais qu'il n'étoit pas inutile dans les *Provinces* & dans les *Pays étrangers*.

A-peu près vers ce temps, Luzincour fit un voyage en Champagne. Il passa deux mois avec son père, ensuite il partit pour l'Italie. Desirant pouvoir un jour parler des Arts, sinon en *connoisseur*, du moins avec goût, il voulut voir l'Italie. Un Artiste doit passer plusieurs années à Rome : il n'est utile à un homme de lettres que d'y séjourner quelques mois. Il faut que l'un étudie, travaille, réfléchisse profondément. Il suffit que l'autre soit frappé, & qu'il conserve le sentiment & l'idée du *beau*, de la grandeur réunie à l'élégance. Il est

donc nécessaire qu'il ait vu Saint Pierre de Rome, le Panthéon, l'Apollon du Belvédère, & tant d'autres fameux monumens, dont toutes les descriptions, les dessins, les copies qui n'existent, & les plus savantes dissertations, ne pourroient lui donner l'idée.

Après un voyage de six mois, Luzincour quitta l'Italie. De retour à Paris, il accepta un logement chez le Vicomte, qui, ayant renoncé pour jamais au rôle fatigant d'homme à la mode, ménoit enfin un genre de vie qui convenoit parfaitement à Luzincour.

Dans l'absence de ce dernier, Damoville avoit été chargé de la rédaction d'un Journal, & Luzincour choqué de plusieurs articles signés par le *Redacteur*, & qu'on lui avoit envoyés en Italie, ne put s'empêcher d'en parler à Damoville. En vérité, lui dit-il, vous montrez une partialité révoltante.—Comment donc ?—Vous louez des Ouvrages d'une platitude !—Tu veux parler de cette petite brochure de Blimont ?—Cela est detestable, j'en conviens : mais Blimont m'étoit vivement recommandé par une femme intrigante, que je dois ménager : C'est Madame d'Herblay. Elle est maintenant la maîtresse d'un homme en place, elle s'est chargée de solliciter une pension pour moi ; elle s'intéresse à ce petit Blimont, elle lui croit *de la finesse, du piquant & de la grace*, pouvois-je me dispenser de répéter cet éloge ? Je suis encore heureux d'en avoir été quitte à si bon marché : car si par hasard elle eût trouvé que Blimont a du génie, il auroit bien fallu le dire aussi.—Voilà d'excellentes raisons !—Et ces *pensées détachées*, si communes, si ennuyeuses, dans lesquelles on trouve, dites-vous, tant de profondeur ?—Je les ai louées sans ménagement & sans contrainte, bien sûr que personne ne les liroit : on ne me contredira pas, car je défie le Lecteur le plus intrépide, d'en lire plus de trois pages : alors, quand nous

protégeons l'Auteur, nous disons avec assurance qu'un tel Ouvrage est *sublime*—Je t'ai cité jadis un exemple de ce genre?—Oui, ce n'est pas ta faute si je ne suis pas plus instruit. Au reste, je pourrois excuser cet excès de complaisance ; mais comment te passer ces critiques amères si remplies de fiel, & faites de si mauvaise foi ? De quel front oses-tu louer Bli-mont & déchirer Terval?—Naturellement je fais grand cas des talens de Terval ; je l'ai prouvé, j'ai rendu le compte le plus avantageux de son premier Ouvrage—Celui qu'il vient de donner est supérieur au premier.—D'accord : mais il n'est pas écrit dans *nos principes*.—Il est vrai qu'il prétend que la religion est la seule base solide que puisse avoir la vertu—Enfin, il a révolté tous les *Philosophes*.—C'est-à-dire tous les *usurpateurs* de ce beau nom—*Usurpateurs*, soit : que m'importe ? Il s'est fait une multitude d'ennemis : quand les plus dangereux de ces ennemis ne seroient pas mes protecteurs, je n'aurois certainement pas eu la sottise de les mettre tous contre moi, par une impartialité aussi hardie que mal-adroite. Sois certain, mon cher Luzincour, que je ne suis ni absurde, ni fantasque, & que ce n'est jamais sans raison que je déchire un bon Ouvrage, ou que je paroiss admirer une platitude : par exemple, dans ma dernière feuille, je dis beaucoup de mal de la pièce nouvelle ; cependant, au vrai, je la trouve charmante—Et l'Auteur, il y a six mois, étoit au nombre de tes amis?—Voilà le beau ! je l'ai sacrifié à la reconnoissance. L'année passée le Rédacteur d'un certain Journal eut pour moi une complaisance absolument semblable : *un bienfait n'est jamais perdu*. Il est venu me rappeler ce trait. L'Auteur de la pièce nouvelle est son ennemi. J'ai saisi cette occasion de m'acquitter. J'ai tourné en ridicule la pièce & l'Auteur, autant que je l'ai pu—Enfin, tu me diras encore, que j'ai fait jadis l'éloge des talens d'un autre homme de Lettres, de Dorgeval, & que je soutiens à présent

qu'il n'est qu'un sot : mais ce n'est point par caprice. Il faut que tu saches que nous ne nous voyons plus, & que nous sommes brouillés sans retour.—Que peut-on opposer à de si bonnes raisons ? Cependant je t'avouerai que si jamais je me mêle de faire un Journal, j'aurai la fantaisie d'offrir le rare modèle de la plus parfaite impartialité.—Projet romanesque, impossible !—Il n'est point romanesque : car la raison & l'intérêt personnel, suffiroient seuls pour m'engager à le suivre. La mauvaise foi d'un Journaliste n'en impose à personne, toutes les petites ruses qu'il emploie pour la masquer, sont usées depuis long-temps. En vain lorsqu'il s'apprête à déchirer un Ouvrage, il nous vante au commencement de l'extrait son *impartialité reconnue*, & il nous assure qu'il *va louer avec plaisir & critiquer avec regret* : en vain lorsqu'il aime l'Auteur, il nous annonce & nous promet de la *sévérité*, on n'est plus la dupe de ces préambules artificieux, ou pour mieux dire, après les avoir lus, on connoit déjà tout l'extrait : ainsi loin d'abuser, ils éclairent. C'est pourquoi je vous conseille de changer cette vieille formule ; vous ferez bien de tâcher d'en imaginer une qui soit un peu moins connue, & un peu plus adroite.—Revenons à l'impartialité : je la soutiens toujours impossible, & de plus absurde : si votre ami intime ou votre bienfaiteur fait un mauvais Ouvrage, en direz-vous du mal ?—Voilà le seul cas où je ne pourrai dire librement la vérité : s'il se rencontre, ce sera bien rarement ; mais alors même je n'écrirai point contre ma conscience. Si je suis forcé de faire l'extrait dont vous parlez, je commencerai par dire, *l'Ouvrage dont je vais rendre compte, est de mon ami intime ; ainsi je me borne à donner l'idée du plan & des détails, & comme mon jugement seroit justement suspect, je n'en porterai point*.—Et quand vous parlerez de votre ennemi, votre jugement ne sera-t-il pas *suspect* aussi justement ?—Non : l'amitié peut

tout sur moi, & mon cœur jamais ne connoîtra la haine.—Vous persuaderez cela au Public ?—Je le lui prouverai. Il fera convaincu, du moins, que j'ai assez de raison & d'élevation dans l'ame pour mettre ma gloire à me montrer invariablement équitable & vrai.—*Cela est admirable !* mais avec toute cette *grandeur d'ame*, ton Journal seroit d'une infipidité—Beaucoup moins infipide que les vôtres : vous ne dites jamais franchement ce que vous pensez. On sait que mille petits intérêts particuliers vous font parler. Quand vous louez, le Lecteur dit de vous : *c'est qu'il est gagné, c'est qu'il est l'ami de l'Auteur*, &c. Quand vous critiquez, il dit : *c'est qu'il est brouillé avec l'Auteur, c'est qu'il est ennemi de l'Auteur, c'est qu'il craint les ennemis de l'Auteur*. Avec une semblable opinion, quel cas peut-on faire de vos jugemens ? On les lit sans intérêt, & même sans curiosité : car pour en avoir l'idée la plus juste, il suffit de connoître vos préventions, vos craintes & vos inimitiés : au lieu de cela mon Journal sans être ni mieux fait, ni mieux écrit, paroîtra certainement beaucoup plus piquant. On fera sûr du moins d'y trouver toujours l'expression fidelle des sentimens d'un homme véritablement impartial—On croiroit que tu parles d'un Ouvrage sérieux, fait pour passer à la postérité ! Songe donc qu'il n'est question que d'un Journal, d'une *feuille volante*, qu'on n'achete communément que pour avoir l'affiche des Spectacles, qu'on lit le matin par désœuvrement, qu'on brûle le soir, & dont on ne parle plus le lendemain—Oui, tel est en général le sort de nos Journaux : mais est-ce la faute du genre ou celle des *Auteurs* ? J'ai oui dire qu'*Addisson*, *Pope*, *Steele*, &c. s'amusoient aussi à faire des *feuilles volantes* : on les recevoit le *matin*, on les lisoit à *déjeuner*, & ces feuilles n'ont été ni brûlées, ni dispersées : les *Abonnés* prenoient la peine de les recueillir.—Oui, sans doute : on ne verra point que le *Spectateur* ne soit un excellent

Ouvrage. Autrefois les Auteurs ne songeoient qu'à bien écrire. Il n'avoient pas plus d'esprit que nous, mais ils méditoient d'avantage ; aujourd'hui le temps nous manque : à la vie que l'on mène, on ne peut ni réfléchir, ni travailler—Je conçois qu'en effet il est assez difficile de pouvoir en même-temps *intriguer* & bien écrire—Au reste, je n'attache nulle prétention à ce petit Journal, dont je ne me suis chargé que pour un moment. Je vais le quitter pour en faire un d'un autre genre, & qui sera beaucoup plus utile à ma fortune.—Et quel est ce Journal ?—Il ne sera point public. C'est une correspondance particulière qu'on me procure avec cinq ou six Souverains Etrangers—Et que manderas-tu à ces *Souverains Etrangers* ?—Ce sont des Princes qui aiment notre Littérature, & qui desireroient connoître tous les Ouvrages nouveaux qui paroissent, avant même que les Journaux en aient rendu compte. Ainsi je leur ferai passer les Ouvrages de nos amis : à l'égard des autres, je me contenterai de leur en envoyer un extrait, & un jugement *impartial*.—Fort bien : quand tu n'aimeras pas l'Auteur, tu persuaderas au Prince que l'Ouvrage ne vaut pas la peine d'être lu—Et en parcourant mon petit Extrait le Prince n'en pourra douter.—Assurément, si le *Prince* t'accorde sa confiance, il aura des idées bien saines sur l'état actuel de notre Littérature, & sur le mérite de nos Auteurs—Mais je ne m'engage point à être *Plussituteur du Prince*, je ne ferai que son *Correspondant* : ainsi qu'il ait des idées justes ou fausses, peu m'importe—Et quel est l'avantage que tu retireras de cette correspondance ?—Premièrement, le plaisir de servir mes amis, d'établir ou de maintenir leur réputation dans les Pays Etrangers.—De décrier, de déchirer vos ennemis : mais après ?—Des honneurs, de la gloire—On obtient quelques pensions, des portraits, des lettres flatteuses dont on

donne des copies, & qu'on fait adroitement insérer dans les Journaux, & même dans les propres Ouvrages—A présent, dites-moi, je vous prie, comment on peut tout-à-coup se trouver en correspondance avec *six Souverains Etrangers*—Il faut d'abord avoir de l'esprit & du génie—Je m'en doutois bien ; voilà les droits. Passons aux moyens. Il faut encore cultiver avec soin les Ambassadeurs des Puissances Etrangères. Ensuite lorsqu'on fait un Ouvrage, les Ambassadeurs se chargent d'en offrir à leurs Maîtres les premiers exemplaires : l'Auteur doit joindre à cet hommage une lettre pour le Prince ; en outre, on ne néglige pas de se faire recommander par ses amis, par quelques Gens de Lettres dont la réputation soit faite, & dont le témoignage ait du poids. Par exemple, *Dalainval* m'a rendu ce service pour l'*Allemagne* & pour la *Russie*—Maintenant je suis au fait : revenons à votre correspondance. Est-il possible que vous puissiez vous charger d'une pareille entreprise ?—Que veux-tu dire ?—Quoi vous tâcherez de détruire sourdement la réputation de vos ennemis, vous les attaquerez sans qu'ils puissent ni se défendre, ni répondre ; ils ignoreront les accusations dont vous les chargerez, & les ridicules que vous leur donnerez ! Vous les rencontrerez dans le monde, vous souperez avec eux, & souvent en les quittant, vous irez faire vos dépêches, & vous les déchirerez avec autant d'acharnement que de mauvaise foi !—Oui, *Damoville*, j'oserai vous le dire sans détour, il y a dans cette conduite une lâcheté qui me fait horreur—Vous prenez tout au tragique : ainsi donc dans toutes les lettres que vous avez écrites dans le cours de votre vie, vous ne vous êtes jamais permis une critique mordante, ou un jugement hasardé ?—Pouvez-vous comparer des correspondances de Société à celle dont on veut vous charger ?—Mais d'après vos principes, il est affreux d'écrire à l'insçu d'un Auteur, que son Ouvrage est détest-

able.—Du moins je ne l'écris qu'à mes amis. Comme je n'ai pas un *grand intérêt* à leur faire adopter mon opinion à cet égard, ma critique ne sera ni détaillée, ni *captieuse*, je dirai un mot en passant, & je n'emploierai pas toute l'adresse dont je suis capable pour tacher de le persuader. Enfin si je juge mal, si je ne rends pas justice à l'Auteur, du moins je ne nuirai ni à sa réputation, ni à sa fortune, & je ne serai coupable que d'une légèreté.—Dès que nous parlons sérieusement, je conviens que l'espèce de correspondance dont je vais me charger, exigera de ma part une parfaite équité.—Mais quand vous seriez impartial, ne pouvez-vous pas vous tromper, & juger mal sans en former le projet?—Non, non, la probité réprouve toutes les critiques clandestines qu'on doit ranger dans la classe odieuse des libelles. Si vous voulez combattre, ne préparez point d'embûches secrètes, ne portez point de coups perfides à la faveur des ombres de la nuit, attaquez au grand jour & nommez-vous. Si je faisois une critique, mes motifs seroient purs, j'aurois un *but moral*, je critiquerois avec courage tout ce qui me paroîtroit contre les mœurs & contre la raison; mais comme je sais que je puis me tromper, je voudrois qu'on pût me refuter & m'éclairer. Si l'on ne me répondoit que par des injures & des libelles, ce seroit me prouver qu'on n'a rien de solide à m'opposer, & certain alors d'avoir eu raison; la modération me coûteroit peu.—Et, si l'on vous démontreroit que vous avez eu tort?—J'en conviendrois franchement, sans aucun détour; je n'aurai jamais des torts volontaires, ainsi cet aveu n'auroit pour moi rien de pénible.—Va, mon cher Luzincour, si jamais tu deviens Auteur, tu changeras d'opinion & de langage.

En disant ces mots d'un ton ironique & piqué, Damoville se leva & quitta brusquement Luzincour. Ce dernier passa plus de deux mois, depuis cet entretien, sans entendre parler de Damoville.

Il se crut brouillé avec lui ; mais Damoville, quoiqu'il trouvât Luzincour caustique & bizarre, ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, & de compter sur son amitié. L'habitude & la confiance lui rendoient nécessaire la société de Luzincour. Décidé à ne point suivre ses conseils, il éprouvoit en même-temps le besoin de le consulter, & de lui faire part de ses succès & de ses espérances. Il le quittoit quelquefois avec humeur, mais il ne pouvoit se passer de lui, & après l'avoir négligé, il revenoit tout-à-coup le chercher, & lui confier de nouveau ses desseins & tous ses secrets.

Cependant Luzincour suivoit avec constance le plan de conduite qu'il s'étoit fait en arrivant à Paris. Il donnoit au monde cinq ou six heures de la journée, il consacroit le reste à l'étude & à remplir des devoirs chers à son cœur. Il n'avoit jamais négligé d'Arnay, cet Avocat chez lequel il avoit logé pendant deux ans ; il conservoit des liaisons intimes avec plusieurs Artistes distingués. Naturel, simple, & modeste, ses manières étoient douces & nobles, sa conversation intéressante : enfin, les femmes lui trouvoient des *formes agréables*, les hommes un mérite solide, & ses amis les qualités les plus attachantes.

Sensible, & par conséquent bienfaisant, il alloit souvent visiter ces réduits obscurs où la misère offre des tableaux si déchirans. En voyant de près ces infortunés, son âme s'ouvrit à mille sentimens nouveaux. Il connut la pitié, elle est au fond de tous les cœurs ; mais elle y demeure sans action, si nul objet frappant & pathétique ne l'excite & ne la réveille. Semblable au feu qui existe dans tous les corps, dans le marbre même, elle peut souvent, si rien n'aide à la développer, ne se manifester jamais. Enfin, se disoit Luzincour, je puis maintenant faire un ouvrage intéressant : je puis écrire, & sans art je saurai toucher, émouvoir. J'ai vu

l'humanité souffrante, j'ai vu tout ce que la douleur, le courage, la reconnaissance peuvent offrir de déchirant & de sublime—Le cri pénétrant du désespoir a frappé mon oreille—L'effroi, l'horreur, la pitié, l'admiration, j'ai tout éprouvé ; je dois connoître le cœur humain : pour peindre avec vérité, je n'aurai besoin ni d'imagination, ni de génie, il suffira de me rappeler fidèlement ce que j'ai vu, ce que j'ai senti.

Luzincour fit enfin paroître un ouvrage moral dont le succès surpassa toutes ses espérances. On y trouva de la vérité, du sentiment. Luzincour n'ayant point encore de *réputation*, ne pouvoit avoir d'ennemis. Il obtint tous les suffrages. Les Gens de Lettres même l'accablèrent d'éloges. Plusieurs voulurent le voir, le connoître : on fonda ses dispositions, on pénétra facilement ses principes, & l'enthousiasme se refroidit bientôt. Luzincour s'en aperçut ; il ne fit aucune démarche pour dissiper la petite conjuration qui commença dès-lors à se former contre lui. On se repentit d'avoir loué si indifféremment un homme qui avoit une aversion décidée pour tout *esprit de parti* ; mais le mal étoit fait, & tandis qu'on cherchoit les moyens d'y remédier, Luzincour jouissoit tranquillement de la satisfaction d'avoir fait un ouvrage utile, & du plaisir de le voir traduit avant la fin de l'année dans toutes les Langues de l'Europe.

Ce fut à-peu-près à cette époque que Luzincour fit connoissance avec une jeune veuve nommée Aurélie, qui voyoit beaucoup de Gens de Lettres, & chez laquelle Damoville passoit sa vie depuis cinq ou six mois. Aurélie étoit veuve d'un riche Négociant de Nantes ; elle n'avoit point d'enfans, & se trouvant, à vingt-quatre ans, maîtresse de sa destinée & d'une fortune honnête, elle revint à Paris loger chez une vieille Tante qui l'avoit élevée, & dont elle étoit l'unique héritière. Aurélie joignoit à une figure agréable un

esprit juste & cultivé, un goût délicat, & une âme noble & sensible. Quoiqu'elle eût de la raison & de la pénétration, elle avoit en même-temps une imagination trop vive pour pouvoir juger toujours avec justesse. Elle se prévenoit facilement ; mais ses préventions duroient peu ; elle aimoit la vérité, elle la cherchoit de bonne-foi, & elle n'avoit dans le caractère ni cette opiniâtreté qui force à lui résister, ni cet orgueil insensé qui la repousse. On la voyoit souvent changer d'opinion & de sentimens : on l'accusoit injustement d'inconstance ou de caprice, elle n'étoit que désabusée. Naturellement équitable & généreuse, personne ne savoit mieux qu'elle convenir d'un tort & le réparer. Son cœur, uniquement formé pour aimer, étoit inaccessible à la haine, à l'envie, au ressentiment. Le premier mouvement passé, non-seulement elle pardonnoit avec facilité un mauvais procédé, mais involontairement elle l'oublioit. En dépit des réflexions & de l'expérience, elle étoit née pour croire jusqu'à la fin de sa vie à la sincérité des réconciliations, & qu'il n'est point d'ennemi qui ne puisse cesser de haïr. Eloignée de toute affectation, incapable de dissimuler & de se contraindre, elle n'étoit pas toujours également aimable, & elle manquoit quelquefois de prudence. Elle montrait trop d'indifférence à ceux qui ne lui inspiroient rien, & elle se livroit trop aux personnes qui lui plaisoient ; avec de l'esprit, des talens & des grâces, on pouvoit aisément la tromper, du moins pour un moment : elle étoit toujours disposée à croire que les vertus doivent être réunies aux agrémens. Cette idée est séduisante. Elle ajoute un charme inexprimable aux sentimens si doux qu'excite l'admiration.

Une illusion si agréable étoit nécessaire à Aurélie. Elle n'auroit pu goûter les plaisirs où le cœur ne sauroit prendre part. On ne pouvoit lui plaire sans l'intéresser, & elle supposoit trop

facilement des qualités solides aux personnes qui lui paroissent aimables. La société d'Aurélié étoit également douce & sûre. Elle n'attachoit nulle importance aux petites choses. Elle n'étoit ni susceptible, ni exigeante. Elle avoit des défauts & des vertus qui se trouvent rarement réunis, & qui donnoient à sa personne & à son caractère une certaine singularité originale & piquante. Communicative à l'excès, elle se trahissoit aisément : mais elle ne laissoit pénétrer que ses propres secrets, & jamais l'amitié n'eut le droit de lui reprocher la plus légère indiscretion. Elle étoit étourdie, imprudente & réfléchie. Elle avoit de la fermeté, de la force : elle savoit se soumettre à la nécessité, supporter avec résignation les revers, & prendre & soutenir des résolutions courageuses : elle n'employoit que dans les grandes occasions ces facultés précieuses d'une ame élevée. Dans le cours ordinaire de la vie, elle monroit une complaisance qu'on pouvoit prendre pour de la foiblesse. Son activité naturelle, qui étoit extrême, ne s'exerçoit que sur des objets utiles ou importants, elle n'avoit une opinion ferme & déterminée, que lorsqu'il étoit absolument nécessaire d'en avoir une. Dans toutes les choses indifférentes elle se laissoit conduire & gouverner avec autant d'indolence que de docilité. Enfin, Aurélié avoit dans le caractère un fond inépuisable de douceur & de gaieté. Elle étoit surtout distinguée par la délicatesse & la noblesse de ses sentimens. Elle dédaignoit le faste, la fortune. Elle méprisoit l'intrigue, la cabale. Avec une imagination moins vive, une sensibilité plus modérée, elle auroit eu de la philosophie & une raison supérieure ; mais elle se livroit trop aux impressions qu'elle éprouvoit : plus empressée de s'instruire & d'apprendre à raisonner avec justesse, qu'occupée du soin important de travailler sur

elle même & de se réformer, elle acquit des lumières sans se perfectionner; elle resta toujours telle que la nature l'avoit formée; & quoiqu'elle n'eût pas une ame commune, elle eut tous les défauts d'une femme ordinaire.

Luzincour fut reçu par Aurélie avec politesse, mais froidement. Cependant, elle lui parla de son ouvrage, & du ton le plus vrai, elle en fit éloge le plus flatteur. Dans ce moment Damoville entra, il s'empara de la conversation. Aurélie paroissoit l'écouter avec intérêt. Luzincour le remarqua, & il s'apperçut aussi que deux ou trois amis de Damoville, qui étoient dans la chambre, sembloient agir de concert & s'entendre pour faire valoir Damoville. D'un autre côté, Damoville ne parut pas satisfait de rencontrer Luzincour chez Aurélie.

Luzincour n'osa prolonger cette première visite autant qu'il l'eût désiré; mais deux ou trois jours après il revint dans la même maison: il y retrouva Damoville. Luzincour fut traité par Aurélie beaucoup plus froidement encore que la première fois. En la quittant il fut souper chez Madame de Valrive; il y porta de la distraction & de l'humeur; il se retira avant minuit.

Au lieu de se coucher, il se promena plus de deux heures dans sa chambre. Il pensoit à Aurélie, à Damoville. Il est clair, disoit-il, que Damoville est amoureux d'Aurélie, ou que du moins il veut le paroître. Il a su déjà l'entourer de ses amis intimes. On persuadera facilement à Aurélie que Damoville est rempli d'esprit, de talens & de vertus; elle aime la Littérature. Ils parviendront aisément à lui tourner la tête—Cependant Damoville est incapable d'éprouver un attachement véritable—Il n'est guidé, j'en suis sûr, que par le désir de faire un mariage brillant; il trompera cette jeune personne, si digne d'intéresser—Après tout, que m'importe?—Je suis piqué, je le sens, de ce

que Damoville, qui vient sans cesse me confier tant de bagatelles, ne m'a rien dit d'un semblable projet—Mais depuis long-temps je le connois—Je ne puis compter sur son amitié—Je ne conçois pas pourquoi ce manque de confiance peut me causer autant de dépit & d'humeur.

Luzincour, peu d'accord avec lui-même, éprouvoit une tristesse insurmontable & un mécontentement qu'il n'avoit jamais senti. Le lendemain matin il reçut la visite de Damoville ; il rougit en le voyant, & il éprouva une émotion désagréable, dont il lui fut impossible de se rendre raison. Damoville, de son côté, eut d'abord l'air un peu embarrassé, mais il se remit promptement ; il parla beaucoup, & ne proféra pas une seule fois le nom d'Aurélië. Tu verras demain dans le Mercure, lui dit-il, une Lettre de moi sur la Musique.—Sur la Musique !—Et, que pouvez-vous dire sur la Musique.—Quoi ? Je parlerai de *Gluck* & de *Piccini*. Mais vous n'avez jamais su la Musique.—Vous ferez des dissertations sur une chose que vous n'entendez pas, par conséquent vous en parlerez mal ; vous afficherez une prétention ridicule, & vous aigrirez l'un contre l'autre deux hommes de génie, faits pour s'admirer réciproquement & qui se rendroient justice sans toutes vos disputes & tous ces petits écrits produits par un zèle inconsidéré. Un grand Musicien, reconnu pour tel, un fameux Compositeur, qui s'aviseroit de faire un ouvrage pour prouver au Public qu'on a tort d'aimer à la fois *Gluck* & *Piccini*, ennuiroit tout le monde, ne persuaderoit personne : car en dépit des plus savans raisonnemens, avec une aine & des oreilles on aimera toujours *Gluck* & *Piccini*. Jugez-donc de ce qu'on doit penser des Litterateurs qui ont la manie de vouloir à cet égard déterminer, fixer le goût de la Nation, & qui, hors d'état de décider si un *Duo* est fait ou non dans les règles, nous parlent de *partition* & de *facture*, & nous disent impé-

rieusement : *Gluck est un barbare* ou *Piccini n'a point de génie*. Cette folie est si originale qu'elle pourroit être amusante, si l'aigreur, si la haine ne s'en mêloient pas ; mais votre intolérance & vos emporremens la rendent aussi triste qu'elle est étrange. — Que veux-tu ? Il faut bien céder au torrent : tous mes Amis sont *Piccinistes*. — Je ne vous demande pas d'être *Gluckiste*, mais soyez neutre — Ce seroit bien pis. J'attirerois sur moi la haine des deux partis — S'il y a dans le monde quelque chose qu'un vrai Philosophe puisse haïr, c'est certainement *l'esprit de parti*, puisqu'il peut donner tant d'extravagance, de petitesse & d'injustice. — Enfin, on m'a demandé cette Lettre, elle est écrite, elle paroîtra demain ; *le sort en est jeté*, me voilà déclaré *Picciniste*, & pour la vie. Si on s'avise de se moquer de moi parce que je ne suis point Musicien, j'ai une ressource toute prête : je ferai comme un de nos Antagonistes, qui, piqué de ce reproche, prit à cinquante ans un Maître de Musique & de Violoncelle. Tu vois, mon Ami, que je n'attache pas un grand prix à ma Lettre sur la Musique, mais tu trouveras dans le même Journal, un autre morceau de moi plus intéressant. C'est une Dissertation sur la Littérature Angloise — Comment-donc ! & depuis quand avez-vous appris l'Anglois — Vous n'aviez nulle connoissance de cette Langue il y a trois mois — Je l'ai apprise — & je compte me perfectionner avec le temps. — En attendant vous écrivez toujours sur ce sujet — Ceci ressemble un peu au Maître de Violoncelle dont vous parliez tout-à-l'heure — Et, dans votre Dissertation, faites vous quelque citation ? — Oui, je cite beaucoup de vers de Milton. — En Anglois ? — Affurément. — Mais, mon cher Damoville, comment as-tu fait pour corriger tes *Epreuves* ? Il a fallu pour chaque mot recourir à l'original ; car tu ne me persuaderas pas que tu fais l'Anglois : je ne te trahirai point, je t'en donne ma parole ; mais sur

est article, je veux de la confiance, le fait me paroît curieux.—Curieux !—Point du tout : c'est une chose qui arrive sans cesse—Quoi, de citer des vers Anglois, de raisonner, de disserter sur leurs beautés & sur leurs défauts sans savoir un mot d'Anglois ? —Rien n'est plus commun, il ne faut pour cela que l'ouvrage original, une traduction & des dictionnaires.—Mais ceux qui savent l'Anglois verront clairement que tu ne le fais pas—Ceux-là connoissent les Auteurs Anglois, & ne lisent point nos Dissertations—Enfin, je ne puis me dispenser de donner ces fragmens. Il faut absolument, pour les Provinces & les Pays Etrangers, qu'un Littérateur ait la réputation de savoir parfaitement une Langue si répandue aujourd'hui. Mais à-propos, ajouta Damoville, je t'ai déjà parlé d'une petite Comédie à laquelle je travaillois le printems dernier : elle est finie : je la dois lire demain chez Aurélie : veux-tu venir l'entendre ? Mais—répondit Luzincour avec embarras, Aurélie permettra-t-elle ?—Oui, oui : je m'en charge, reprit Damoville. A ces mots Luzincour hésita un moment, & après quelque reflexion il accepta la proposition de Damoville.

Ce dernier n'avoit pu se dispenser de lui parler d'une lecture qui devoit se faire devant trente personnes, & à laquelle il attachoit la plus grande importance. Au fond de l'ame cependant, il ne desiroit pas que Luzincour y vînt ; mais à tout hasard il avoit pris des précautions qui lui étoient toute inquiétude. Il formoit en effet le projet d'engager Aurélie à l'épouser. Il avoit eu l'art de l'entourer de ses Partisans & de ses Protecteurs, qui tous, confidens de ce dessein, le secundoient avec zèle. Aurélie entendoit tous les jours faire l'éloge des talens & des vertus de Damoville. On lui répétoit qu'il n'existoit point d'Homme de Lettres de son âge, qui eût une réputation aussi brillante. Elle savoit que depuis trois

ou quatre ans il remportoit tous les Prix d'Eloquence & de Poésie donnés par l'Académie Française: on l'assuroit qu'il avoit la plus grande célébrité dans les Pays Etrangers: elle n'ignoroit pas qu'il étoit en correspondance avec plusieurs Souverains, & que même il en recevoit des pensions qu'elle regardoit comme des preuves honorables de la supériorité de ses talens: enfin, on ajoutoit que Damoville, admis déjà dans toutes les Académies de Province, n'auroit qu'à se présenter & se mettre sur les rangs pour être reçu de l'Académie Française. Tant d'éclat éblouissoit Aurélie; elle se prévenoit facilement; elle aimoit la gloire; elle ne réfléchissoit pas qu'il ne manquoit à celle de Damoville que d'avoir fait de bons ouvrages; elle n'examinoit pas les causes de tout ce bruit; elle n'étoit frappée que des effets; elle ne jugeoit point, elle se laissoit entraîner. D'ailleurs, n'ayant jamais vécu dans le grand monde; elle ne pouvoit juger sainement des ouvrages dont le plus grande mérite, disoit-on, étoit d'offrir la peinture la plus vraie des mœurs. Cette prétendue peinture avoit bien un peu blessé sa raison & son goût naturel: mais tant de voix s'élevoient contre son opinion secrète à cet égard, qu'elle étoit forcée de s'accuser elle-même d'une délicatesse malfondée. Enfin, Damoville ne manquoit ni d'esprit ni de souplesse; il s'étoit aperçu qu'Aurélie avoit des sentimens élevés, & une aversion particulière pour l'intrigue & l'esprit de parti. Il montrait des principes, de la noblesse & toutes les qualités faites pour séduire une personne du caractère d'Aurélie. En le trouvant aimable, en lui croyant un mérite supérieur, Aurélie, cependant, n'avoit point pour lui le penchant qu'il se flattoit de lui inspirer; mais elle l'admiroit, & elle lui témoignoit une préférence très-marquée.

Telle étoit la situation où se trouvoit Damoville, lorsque Luzincour parut chez Aurélie. Damoville avoit su d'avance que Luzincour devoit s'y faire présenter, & que même Aurélie, sur la seule lecture de son ouvrage, avoit le plus grand desir de le connoître. Luzincour pouvoit devenir un rival dangereux. Damoville ne négligea rien pour le perdre auprès d'Aurélie. Il eût été maladroit de dire ouvertement du mal d'un homme qui passoit pour être son plus ancien Ami : aussi Damoville, lorsqu' Aurélie lui parla de Luzincour, se contenta-t-il de vanter, avec chaleur, son amitié pour lui ; mais sans donner d'éloges à son caractère & à son ouvrage. Il fit même entendre qu'il avoit à se plaindre de ses pro édés ; ensuite paroissant craindre qu'un tel aveu ne fit tort à Luzincour il eut l'air de se reprocher son indiscretion & de vouloir se rétracter ; mais ses Amis parlèrent plus clairement. Ils répétoient à Aurélie que Damoville avoit pour Luzincour *le sentiment le plus aveugle*, que Luzincour, loin de partager une amitié si tendre, ne pouvoit voir, sans une basse envie, les brillans succès de Damoville ; qu'il avoit eu avec ce dernier des *torts affreux* : qu'enfin, il étoit artificieux, profondément dissimulé, & que sous des dehors agréables, il cachoit l'ame la moins sensible, & le caractère le plus dangereux.

Aurélie ainsi prévenue, Damoville crut n'avoir plus rien à craindre ; il desiroit être lué, surtout en présence d'Aurélie ; il savoit bien que Luzincour n'étoit pas louanger ; mais Aurélie prendroit son silence pour le dépit causé par l'envie ; réflexion qui avoit achevé de déterminer Damoville à presser Luzincour de se trouver à la lecture de sa Pièce ; Luzincour, sans deviner toutes ces noirceurs, connu bien que dans cette occasion Damoville manquoit avec lui de bonne-foi ; il sentit aussi qu'il seroit embarrassant d'entendre la lecture d'un

mauvais ouvrage dont l'Auteur étoit son ami; mais il pensa qu'au milieu de trente personnes il ne seroit ni interrogé ni remarqué. Il avoit un desir extrême d'observer Aurélie pendant cette lecture, & croyant ne céder qu'à un simple mouvement de curiosité, il se rendit le lendemain chez Aurélie à l'heure indiquée.

Il y trouva rassemblée une nombreuse Compagnie. Damoville n'étoit point encore arrivé, & en l'attendant on parloit de lui. Quelques personnes qui connoissoient sa Pièce, assuroient Aurélie que c'étoit un petit *chef-d'œuvre*. Ensuite on vanta avec autant de chaleur la *Lettre sur la Musique*, & la *dissertation sur Milton*. Aurélie avoit lu le matin ces deux morceaux, & elle en parut charmée. Elle remarqua que Luzincour écoutoit froidement ces différens éloges. Elle se confirma dans l'opinion qu'on lui avoit donnée: la plus insupportable de toutes les souffrances est sans doute celle que l'Envieux endure; cependant, c'est la seule qui ne puisse inspirer de pitié, aussi Aurélie, dans l'intention d'augmenter le dépit mortel qu'elle supposoit à Luzincour, se pût à louer Damoville avec une exagération excessive. Luzincour ne pénétra point ce projet. Il crut simplement qu'Aurélie avoit la tête absolument tournée. Malgré lui cette idée l'attriste. Il prit de l'humeur, & tomba dans une sombre rêverie: enfin Damoville arrive. Il reçoit d'Aurélie l'accueil le plus aimable, le plus distingué.

Avant de commencer sa lecture, Damoville cherche à disposer favorablement son auditoire. Sept ou huit personnes de cette assemblée devoient donner le ton au reste. Chacune de ces personnes eut un mot agréable. L'une s'entendit assurer tout bas qu'on n'attachoit de véritable prix qu'à son *suffrage*: l'autre fut louée tout haut sur son goût & sur son indulgence naturelle, &c. Après toutes ces petites préparations, Damoville s'assit. Il

avoit si bien dispose la société, qu'aussitôt qu'il tira de sa poche son Ouvrage, il s'éleva un murmure confus d'applaudissemens, causé par la seule vue de ce précieux manuscrit. Au même moment, on entendit le bruit de toutes les chaises qui étoient en mouvement pour se rapprocher du Lecteur. Aurélie, d'un ton plein d'intérêt, demande qu'on fasse silence : alors Damoville, d'un air doux, intéressant & modeste, commence par lire un avertissement qui instruisoit l'assemblée que cette petite Pièce avoit été envoyée à *Ferney* ; qu'elle avoit valu à son Auteur la Lettre la plus flatteuse (on en citoit quelques phrases) ; qu'enfin ce suffrage, & celui de huit ou dix autres personnes, avoient engagé l'auteur à faire paroître cet Ouvrage. L'avertissement finissoit par une espèce d'analyse de la Pièce : c'est-à-dire un éloge rêts détaillé, dont la conclusion donnoit à entendre assez clairement que *depuis vingt ans on n'avoit rien fait d'aussi bon, & que l'Auteur avoit autant de célébrité que de génie*. On fit quelques réflexions sur cet avertissement, qui fut trouvé aussi modeste que bien écrit, Ensuite. Damoville commença la lecture de sa Comédie. Il avoit prévenu que le comique en étoit *noble & fin*, & qu'elle ne seroit *rire que l'esprit*. En effet, personne n'eut envie de rire ; mais on convint unanimement que jamais Auteur n'avoit mieux saisi les *ridicules du moment*. A chaque trait on s'écrioit, *comme cela est peint !* Ce cri étoit si général, qu'un vieux Capitoul de Toulouse, parent d'Aurélie, arrivé à Paris de la veille, répétoit ainsi que les autres, *comme cela est peint !*

Témoin de cet enthousiasme universel, Luzincour étoit d'autant plus embarrassé, qu'il avoit fini par s'apercevoir qu'Aurélie l'examinoit attentivement, & qu'elle le regardoit avec indignation ; il pénétra qu'elle le croyoit capable d'approuver une jalousie trop commune parmi les Au-

teurs. Cette idée le mit au désespoir ; il n'étoit pas en effet dans cet instant exempt de jalousie ; mais il étoit bien loin de ressentir celle qu'Aurélië supposoit ; il trouvoit la Pièce de Damoville détestable. Cependant, pour dissuader Aurélië, il fit un effort sur lui même ; il adressa à Damoville quelques complimens vagues, mais comme il avoit autant d'humeur que d'embarras, ce fut de si mauvaise grâce & avec tant de gaucherie, que tout le monde en fut frappé. Plusieurs personnes se parlèrent à l'oreille, tous les yeux se fixèrent sur Luzincour, & Aurélië jeta sur lui un regard méprisant, accompagné d'un sourire dédaigneux qui acheva de l'accabler.

Damoville triomphoit. Il observa tout ce qui se passoit, mais il seignit de ne rien voir. Sa lecture étoit finie ; il se leva, s'approcha d'Aurélië, & d'un ton rempli de candeur : sachez-vous, lui dit-il tout bas, ce qui m'occupe en cet instant ? Vous, Madame, & Luzincour — J'ai le bonheur d'obtenir votre suffrage : j'ai pour témoin du succès le plus brillant, le plus doux, un ami qui connoît mon cœur — qui partage ma joie — Oui, j'en suis sûr, il la partage ! il a pu avoir quelques torts ; n'en ai-je pas eumoi-même ? Ma délicatesse est excessive ; je l'ai souvent poussée trop loin, sur-tout avec lui — ; mais j'ai toujours rendu justice à ses sentimens — ; & par exemple je suis bien certain qu'en ce moment, il jouit délicieusement. Cette crédulité de Damoville parut touchante à Aurélië, que ses yeux se remplirent de larmes : elle les bailla & détourna la tête pour cacher son attendrissement : ensuite regardant Damoville avec l'expression la plus tendre : ce qu'il y a de certain, dit-elle, c'est que vous êtes digne d'avoir un ami sincère. Je le possède, reprit Damoville : du moins, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, je m'en flâte : si c'étoit une illusion — il y auroit bien de la cruauté à vouloir me la ravir. En prononçant ces mots, Damoville prit

un air tragique qui pénétra Aurélie. L'émotion qu'elle éprouvoit se peignit sur son visage : & Luzincour, quoiqu'à l'autre bout de la chambre, remarqua parfaitement le trouble & l'attendrissement d'Aurélie. Ce fut alors qu'il envia Damoville. Il éprouva un tel serrement de cœur, que ne pouvant plus dissimuler ce qui se passoit dans son ame, il se leva pour sortir. Dans ce moment Damoville l'appela. Luzincour, avec un visage décomposé, fut à lui. Damoville n'avoit point quitté sa place ; il étoit toujours à côté d'Aurélie. Mon ami, dit-il à Luzincour, quand te reverrai-je ? Cette question si simple parut confondre Luzincour. Il répondit avec une froideur glaciale qu'il avoit beaucoup d'affaires, & il ne put achever, car il ne savoit ce qu'il disoit ni ce qu'il vouloit dire. J'irai te voir demain matin, reprit Damoville.—Ne prenez pas cette peine—je ne serai pas chez moi—Mais à ton réveil ?—A ces mots, Luzincour poussé à bout répondit sèchement, qu'il alloit passer quelques jours à la campagne : ensuite se tournant vers Aurélie, il lui demanda ses ordres. Aurélie, sans le regarder, se contenta de répondre par une simple inclination de tête. Alors Luzincour fit une profonde révérence & sortit sur le champ. Quand il fut parti, Damoville regardant Aurélie d'un air étonné, je suis pétrifié, dit-il ! A qui en a-t-il ?—Cela est inconcevable !—Ai-je dit quelque chose qui ait pu lui déplaire ?—Ce n'est pas le premier caprice de ce genre que j'en éprouve ; mais je l'avoue. je ne puis m'y accoutumer. Aurélie, remplie de compassion pour Damoville, soupira ; & changeant d'entretien pour le distraire, elle remit la conversation sur la *charmante lecture* qu'on venoit d'entendre.

Cependant Luzincour au désespoir courut chercher son véritable ami, le Vicomte de Valrive,

Tome III.

D

& lui fit part de tout ce qui venoit de lui arriver. Je ne rentierai de ma vie dans cette fatale maison, poursuivit-il : on m'avoit fait un portrait si séduisant de cette femme, que j'ai cédé au desir de la connoître : avant de l'avoir vue, j'avois lu plusieurs lettres d'elle qui annonçoient autant de raison que d'esprit—Elle est aimable en effet—Mais elle aime passionnément Damoville—Il est impossible qu'elle ait le moindre discernement—Je ne me consolerais jamais du rôle ridicule que j'ai joué aujourd'hui chez elle. J'étois dominé par l'humeur, j'avois perdu la tête—Enfin, mon cher Luzincour, interrompit le Viconte en souriant, vous voilà donc amoureux?—Amoureux! moi!—Comment pourrais-je aimer une personne dont le cœur n'est plus libre, & qui a fait un choix si peu raisonnable?—Vous vous flattez que ce choix n'est pas fait encore ; & si elle est spirituelle & sensible, elle sera bientôt défabusée. Voyez la souvent, vous détruirez sans peine toutes ses préventions—Il ne m'est plus possible de regarder Damoville comme mon ami : depuis longten ps je connois ses principes & ses sentimens. Cependant je l'ai aimé ; le souvenir de cette ancienne amitié m'impose des devoirs que je ne trahirai pas. Je n'éclairerai point Aurélie sur le caractère de Damoville—Mais, pour vous présenter, il suffira qu'Aurélie vous rende justice—Je voudrois du moins qu'elle ne me supposât pas des vices odieux—Il m'est impossible, je l'avoue, de renoncer à son estime—Je la reverrai ; mais si elle aime véritablement Damoville, je saurai me taire, & jamais elle ne connoitra mes sentimens.

Quelques jours après cette conversation, Luzincour fut chez Aurélie. Il la trouva seule, elle lisoit. Son village étoit baigné de larmes. A cette vue, Luzincour interdit fit un mouvement pour se retirer. Aurélie le rappela. Luzincour se rapprocha. Aurélie tenant sur ses genoux son livre entr'ouvert fut un moment sans parler. Ensuite levant les yeux

sur Luzincour : il faut, dit-elle, qu'un ouvrage soit bien intéressant pour causer autant d'attendrissement à une seconde lecture. J'ai lu celui-ci dans la nouveauté, il y a un an ; & vous êtes témoin de l'impression qu'il fait encore sur moi. A ces mots, Luzincour troublé dit d'une voix tremblante que *l'auteur étoit bien heureux*.—Heureux sans doute, reprit Aurélie, s'il est vrai qu'il ait peint son ame dans cet ouvrage. En prononçant ces paroles, Aurélie ouvre le livre & le présente à Luzincour, qui jette les yeux sur une page mouillée des pleurs d'Aurélie, & reconnoît avec transport l'ouvrage dont il est l'auteur—O suffrage aussi doux que flatteur ! s'écria Luzincour : il n'osa poursuivre, il s'arrêta. Aurélie le regardoit fixement. Luzincour, après un moment de silence, reprenant la parole : quoi donc Madame, ajouta-t-il, croirez-vous qu'il fût possible d'exprimer avec vérité des sentimens dont on ne seroit pas pénétré : J'ai toujours pensé le contraire reprit Aurélie ; cependant—Eh bien Madame ?—Me permettez vous de m'expliquer avec franchise ?—J'ose vous en conjurer !—Vous savez peindre de la manière la plus touchante les charmes de l'amitié ; mais savez vous aussi bien remplir tous les devoirs d'un véritable ami ?—Vous avez daigné, Madame, me promettre de la franchise : j'ai le droit de vous demander ce qui peut vous inspirer un semblable doute ?—Mes seules observations.—Plût au ciel, Madame, qu'avec un esprit aussi juste, vous ne me jugassiez jamais qu'avec vos propres lumières !—Eh bien, puisque vous souffrez que je m'explique sans détour, je vous avoue que j'ai été surprise de la manière dont vous avez écouté la lecture qu'on a faite ici vendredi. Il est vrai, répondit Luzincour en souriant, que l'apparence étoit contre moi : je l'ai trop senti, & c'est précisément ce qui m'a rendu si ridicule. Luzincour prononça ces

mots d'un ton si naturel & avec un air si calme que l'explication la plus détaillée n'auroit pu le justifier mieux. Aurélie vivement frappée le considéra avec une surprise extrême. Je ne puis revenir de mon étonnement, dit-elle; vous ne me donnez aucune raison, & vous me persuadez. Telle est, reprit Luzincour, la force de la vérité—Mais pourquoi donc aviez-vous cet air contraint?—J'éprouvois un mortel embarras: pour mon malheur, j'avois pénétré que vous étiez prévenue contre moi, & que vous me soupçonniez d'envier les succès de Damoville. Cette idée me donna de l'humeur, & me fit faire toutes les gaucheries que vous avez remarquées.—Je vous calomniois; je ne m'en consolerais jamais. A ces paroles prononcées avec une naïveté remplie de graces, Luzincour transporté fut tenté de se jeter aux genoux d'Aurélié. Il fut se contenir, & cacher une partie de son émotion. Aurélié lui fit encore plusieurs questions. Je vous avoue, dit-elle, que j'ai loué la pièce de votre ami avec un peu d'exagération; mais, vous, que pensez-vous de cet ouvrage?—Il me paroît au moins aussi bon que la plupart des petites pièces en un acte & en trois, qui ont été jouées depuis quinze ans, & dans lesquelles on a prétendu peindre le monde. Par exemple, j'aime mieux la Comédie de Damoville, que le *Cercle* ou la *Feinte par amour*. Ce Marquis si recherché, si à la mode, qui séduit toutes les femmes en faisant de la *tapissierie*, des *jarretières* & des *sacs à ouvrage*, est un être purement imaginaire, & qui n'a jamais existé. Si la frivolité a quelquefois le droit de plaire aux femmes, ce ne seroit certainement pas celle d'un homme qui passeroit sa vie à *tricoter*, à *broder* & à *faire des nœuds*. Toutes ces platitudes réussissent au théâtre, parce qu'un Acteur charmant sait y donner une grace qui lui est propre; que d'ailleurs la plus grande partie des spectateurs ne connoissant point le monde, croit

bonnement que ce tableau grotesque lui en offre l'image ; mais personne ne peut lire ces mêmes pièces qu'on voit jouer avec plaisir — Il est certain qu'une pièce n'est pas bonne, lorsqu'il est impossible de la lire avec intérêt ; cependant croyez-vous qu'un mauvais ouvrage puisse se soutenir si long-temps au théâtre ? — Assurément, tant qu'on y verra l'Acteur qui dans la nouveauté en assure le succès. — La durée de nos erreurs est proportionnée à celle de notre vie. Nous nous trompons sans cesse ; mais du moins nous nous désabusons promptement : sans cette heureuse facilité, cette vie si courte & si fragile ne seroit qu'un songe trompeur. Eh ! qui oseroit se flatter d'entrevoir quelquefois la vérité, si des illusions pouvoient durer plus de quinze ans ? — Mais il n'y a guères en ceci d'illusion : on aime, on applaudit un Acteur inimitable dans son genre ; du reste, il me semble qu'en général on rend justice aux pièces & à leurs Auteurs, & qu'on les juge sans aveuglement. Il faut encore observer que le Public n'est difficile sur une pièce qu'en proportion du nombre des actes. Si la pièce est très-courte, il veut bien qu'elle soit mauvaise ; si elle est longue, il exige qu'elle soit bonne, & voilà pourquoi tant de pièces médiocres & même détestables, en un Acte & en trois, sont restées au Théâtre.

Revenons à Damoville, reprit Aurélie, je n'ai plus qu'un doute & vous pouvez l'éclaircir ; car je sens que vous gagnerez ma confiance. Dites-moi si vous croyez véritablement aimer Damoville autant que vous en êtes aimé ? Je vois, Madame, répondit Luzincour, que vous avez l'idée du monde la plus exagérée des sentimens de Damoville pour moi : nous nous aimons beaucoup, mais cette liaison n'a rien d'intime. Nos sociétés sont absolument différentes ; nous nous voyons rarement — Je le fais, interrompit vivement Aurélie ; mais est-ce la faute ou la vôtre ? Ce qu'il y a de certain, c'est

qu'il vous regarde comme l'ami le plus cher—Non Madame—Comment, non?—Ses amis particuliers sont ceux à qui il a procuré l'avantage de vous connoître. A peine Luzincour achevoit ces mots, que la porte s'ouvrit, & on annonça Damoville. Aurélie rougit.—Luzincour rassuré & satisfait ne montra pas le plus léger embarras; mais Damoville parut un peu déconcerté; cependant il se remit promptement, & suivant son système, il accabla Luzincour de démonstrations d'amitié; ensuite il lui reprocha de l'avoir trompé, en lui disant qu'il iroit passer quelques jours à la campagne. Il est vrai, reprit Luzincour en souriant, que je n'ai pas quitté Paris. C'étoit une défaite: je ne fais pas sujet à l'humeur; mais j'avoue que j'en avois beaucoup l'autre jour: j'en parlois tout-à-l'heure à Madame, ajouta-t il en montrant Aurélie. Elle en étoit la seule cause, il étoit juste qu'elle en reçût la première confiance—Cette manière franche de s'expliquer surprit & embarrassa Aurélie. Pour Damoville, il ne fut que penser; son inquiétude étoit extrême. Après en avoir joui un moment, Luzincour se leva, prit congé d'Aurélie; & se retournant vers Damoville, à propos, lui dit il, je suis chargé d'une commission pour vous. Madame de Valrive & Madame de Champrose ont le plus grand desir d'entendre une lecture de votre pièce—Oh, reprit Damoville, je suis exéédé de demandes à cet égard! je l'ai lue encore hier chez Madame la Duchesse de ***, elle m'a demandé une seconde lecture pour demain; véritablement on abuse de ma complaisance.—Que répondrai-je à ces Dames?—J'ai refusé Madame de Clary qui m'a fait faire à ce sujet des persécutions inouïes. j'ai refusé positivement ce matin d'aller chez Madame la Princesse de ***—Enfin, refusez-vous M^{lles} de Valrive & de Champrose?—Oui, certainement, & je te demande en grace, mon cher Luzincour, de ne te plus charger à l'avenir de leur

blables messages. Après avoir reçu cette dernière réponse, Luzincour sortit & laissa son rival tête-à-tête avec Aurélie.

Luzincour, rempli d'espérance, & de joie, s'avoua enfin qu'il étoit passionnément amoureux. Il courut s'enfermer chez lui, afin de jouir à son aise du doux souvenir de la conversation intéressante qui venoit de changer son sort. Il se rappeloit avec détail ce qu'il avoit dit (en trouvant toujours qu'il auroit pu dire mieux,) tout ce qu'Aurélié avoit répondu, & même tout ce qu'elle avoit pensé. Enfin, à dix heures du soir, il se rappela qu'il devoit souper chez Madame de Champrose; on alloit se mettre à table lorsqu'il y arriva. Il s'approcha de Madame de Champrose pour lui rendre compte du mauvais succès de la commission dont elle l'avoit chargé. Au premier mot elle l'interrompit: je viens de recevoir, dit-elle, le plus aimable billet du monde, dans lequel Damoville (a) prend l'engagement de nous lire sa pièce lundi prochain. Luzincour sourit & ne répondit rien. Des traits de ce genre ne l'étonnoient plus. Il avoit facilement pénétré que Damoville, en présence d'Aurélié, n'avoit refusé que pour se faire valoir, & il s'étoit bien douté que Damoville finiroit par lire sa pièce chez Madame de Champrose.

Après le souper, on demanda au Vicomte de Valrive s'il connoissoit la pièce de Damoville! Comme l'Auteur, dit-il, doit la faire jouer & imprimer, je n'ai nulle envie de la lui entendre lire. J'avois oublié, reprit Madame de Champrose, que vous

(a) Madame de Champrose, dit sûrement *Monsieur Damoville*; mais on est obligé de retrancher souvent en écrivant ces titres de *Monsieur* & de *Madame*, qui produiroient des répétitions désagréables. A cet égard il n'est pas possible de suivre dans un Roman, ou dans une Comédie, l'usage établi dans le monde; mais je ne connois que ce seul cas où l'on doive s'en écarter.

avez une aversion particulière pour les *lectures*.—J'aime mieux lire seul, je l'avoue ; je reconnoisse ce qui me plaît, je réfléchis à mon aise, je passe ce qui me paroît ennuyeux, je laisse là l'ouvrage lorsqu'il me fatigue, & je ne suis pas obligé de m'épuiser en complimens & en éloges. Les lectures particulières ont leurs agrémens—On y reviendra, j'en suis persuadé.—Point du tout. on aime à juger avant que le Public ait prononcé.—Mais tout ouvrage nouveau peut me procurer cette satisfaction. Aussi-tôt qu'il est annoncé, je l'achète, je le lis & je le juge avant que *le public ait prononcé*.—D'ailleurs, juge-t-on un Auteur qui vient se livrer à vous de si bonne grace ; qui paroît ne desirer au monde que votre suffrage ; qui vous montre une confiance flatteuse, une complaisance sans bornes : qui arrive chez vous avec la douce certitude de vous étonner, de vous charmer ? Ira-t-on détruire des illusions si agréables, en lui disant des vérités cruelles ? *Les droits de l'hospitalité*, la reconnoissance, la politesse, tout obligé à ne rien négliger pour le renvoyer satisfait & heureux. Si vous avez l'air ennuyé, vous le mettez au désespoir, & votre approbation fera son bonheur. Auriez-vous l'inhumanité de la lui refuser ? Il y auroit dans ce procédé autant d'injustice que de barbarie : car, en lui demandant une *lecture*, vous avez pris tacitement l'engagement de le combler d'éloges. Ce n'est qu'à cette condition qu'il consent à venir chez vous. Il n'est point votre ami, il n'est même pas de votre société ; ainsi vous êtes bien sûr que ce n'est pas la vérité qu'il attend de vous ; & avec un peu de bonne foi, vous ne répugnerez point à lui protester que son ouvrage, quelque mauvais qu'il puisse vous paroître, est un *chef-d'œuvre*, & que vous en êtes charmé. Il y a bien quelques vérités dans tout cela, reprit Madame de Champrose ; mais j'y trouve beaucoup d'exagération : je vous assure que souvent aux Lectures dont nous parlons, j'ai entendu faire des critiques—Oui, & c'est de la part des auditeurs une politesse

de plus.—Comment?—Assurément: l'Auteur ne peut se dispenser de demander des avis. On fait ce qu'on doit penser de cette phrase. En même-temps comme il est poli d'avoir l'air de ne pas douter de sa sincérité, on ne manque guères de faire en effet quelques critiques, qui d'ailleurs sont mieux valoir les éloges; mais quelles critiques! ce ne sont jamais que des objections bien foibles, bien frivoles, auxquelles l'Auteur répond toujours d'une manière victorieuse. A-t-on jamais dit ou fait entendre à un Auteur que le plan de son ouvrage ne valoit rien, ou qu'il fût mal écrit, ou qu'il manquât de goût?—Ainsi vous accusez donc de dissimulation toutes les personnes qui assistent à des lectures?—Point du tout; car si j'y assistois, je me conduirois comme elles. Il y a une foule de vérités trop révoltantes pour qu'on puisse se permettre de les dire, sur-tout lorsqu'on vit dans le monde & qu'on veut y paroître aimable. Si une mère aveugle vous demande comment vous trouvez sa fille qui est louche & bossue, répondrez-vous qu'elle vous paroît affreuse? Si un sot vous cite de lui une ineptie qu'il vous donne pour un bon mot, en vous demandant ce que vous en pensez, lui apprendrez-vous qu'il n'a dit qu'une bêtise? Toute question inspirée par la vanité, & faite par une personne indifférente, exige indispensablement une réponse flatteuse; en l'accordant, on n'est point faux, on est poli, on se conforme à l'usage —C'est prouver assez solidement qu'il est impossible de dire la vérité à un Auteur pour lequel on n'a pas une amitié particulière; mais croyez-vous, dites-moi, qu'au fond les Auteurs sachent à quoi s'en tenir sur les louanges dont on les accable?—Eux! point du tout. Ils ont à cet égard une candeur & une bonhomie surprenante. Parmi les gens du monde, l'exagération a ses bornes: si on les passoit, on cesseroit d'être obligeant; on auroit l'air d'être moqueur, on offenseroit. Il faut du moins qu'une femme soit agréable pour qu'elle s'entende dire avec plaisir qu'elle est

jolie ; & si elle est laide, on se contentera de l'affirmer qu'elle est *piquante*, ou qu'elle *a de la grace* ; enfin l'amour-propre ne nous rend pas entièrement aveugles. Il n'en est pas ainsi des Gens de Lettres. Dites hardiment à celui qui n'a fait que des opéramiques, ou des *éloges*, qu'il a *du génie*, il vous croira de la meilleure foi du monde. Dès qu'un Auteur est l'objet d'une louange, il n'y peut rien apercevoir d'outré. Tel rit de l'enivrement qu'inspire à l'un de ses rivaux l'enthousiasme apparent de quelques sociétés, qui montre la même crédulité aussi-tôt qu'il se trouve dans la même situation. Au reste, quand les Auteurs seroient éclairés sur ce point, ils ne perdroient pas le goût des *lectures* ; car, politiquement, c'est une chose très bien entendue. —Comment ?—Sans doute ; c'est un moyen sûr de se faire à peu de frais & en peu de temps une réputation brillante. Par exemple, Madame, permettez-moi de supposer, malgré le *billet aimable* de Damoville, que sa pièce ne vaut rien.—Eh bien, après ?—Cependant, touchée du billet & de la complaisance de l'Auteur, vous êtes bien décidée à le faire valoir autant qu'il vous sera possible. Vous allez inviter quinze ou vingt personnes à cette lecture, en leur exagérant le bien qu'on vous a dit de l'ouvrage : ainsi, voilà déjà vingt personnes favorablement prévenues. Pendant la lecture, vous paroîtrez charmée, enchantée ; vous aurez envie d'obliger l'Auteur : un peu d'amour-propre se mêlera à cette intention bienfaisante ; vous ne voudrez pas qu'une partie arrangée par vous soit sans intérêt ; vous n'ignorez pas combien on a de confiance en votre goût, en vos lumières ; vous abuserez de cette connoissance pour tromper ces vingt personnes décidées à ne juger que d'après vous ; vous les renverrez persuadées qu'elles se sont amusées, & que l'ouvrage est un chef-d'œuvre ; ou du moins vous les engagerez à louer tellement l'Auteur, qu'elles n'oseront jamais par la suite se dédire ; car, lorsqu'on a poussé l'exagération on la flatterie jus-

qu'à un certain point, on se croit obligé par honneur à la soutenir. Je fais que dans votre assemblée il y aura deux Anglois, un Polonois & un Allemand, qui, vers la fin de l'hiver, retourneront dans leur patrie. Ils y porteront une vive admiration des talens de Damoville ; ils y répéteront que Damoville jouit en France de la plus grande célébrité, qu'on n'y parle que de lui ; & voilà les Cours d'Angleterre, de Pologne & d'Allemagne, qui retentissent des éloges de Damoville : pendant ce temps, il donne enfin sa pièce à la Comédie Française, elle tombe ; mais il n'y a plus aujourd'hui de chute honteuse ; on a trouvé des moyens sûrs pour les prévenir, & même pour faire demander l'Auteur. Des protecteurs illustres paroissent en grande loge à la première représentation qui se passe avec decence, des billets donnés avec une noble profusion, procurent à la pièce trois ou quatre représentations : alors *l'indisposition d'un Acteur* force à retirer la pièce. L'Auteur la fait imprimer ; & dans sa Préface, il se félicite de ce brillant succès, & il remercie le Public avec autant de sentiment que de modestie, des applaudissemens qu'il prétend avoir reçus. Jugez de l'impression que produit cette Préface en Angleterre, en Pologne, en Allemagne, où l'on étoit déjà si favorablement prévenu ! on s'en moque un peu à Paris ; mais les gens du monde, quoiqu'à moitié désabusés soutiennent toujours que l'Auteur a des talens supérieurs, & sa réputation ne s'en étend pas moins dans les provinces & dans les pays étrangers ; d'autant mieux que presque tous les Journalistes rendent le compte le plus avantageux de l'ouvrage.—Mais enfin, dans ce nombre infini de Journalistes, il s'en trouve toujours au moins un ou deux qui jugent sagement & avec impartialité ? Oui ; mais lorsque ceux-là s'avisent de critiquer un Auteur qui fait employer tous les moyens que je viens de vous détailler, il est aisé de les faire passer pour être envieux, mal intentionnés & méchans — Je conçois à présent que les Auteurs qui ne font pas double d'une délicatesse excessive, puissent se contenter

de cette espèce de réputation, d'autant mieux qu'elle a l'avantage de n'exciter l'envie de personne. Il feroit à désirer seulement qu'elle eût un peu plus de solidité.

Dans cet endroit de la conversation, Luzincour, qui finissoit une partie de piquet, se leva, & s'approchant du Vicomte : il est temps, lui dit-il, que je vienne défendre la cause des gens de lettres que vous traitez avec si peu de ménagement. Vous n'avez, répondit le Vicomte, rien de commun avec ceux dont je prends la liberté de me moquer. Je n'attaque que les intrigans. Malheur à celui que ma critique offenserait, il s'accusera lui-même. Sans parler de vous, mon cher Luzincour, je pourrois nommer plusieurs gens de lettres que j'estime & que j'admire.—Il ne font donc pas de lectures ?—Il est possible de suivre cette mode par foiblesse, ou par l'effet d'une véritable complaisance, & voilà ce que je crois toujours quand l'Auteur d'ailleurs ne passe pas pour être intrigant.

Mais pourquoi, dit Madame de Champrose, avez vous tant d'animosité contre ces pauvres intrigans ? Quel mal vous font-ils ?—Un très grand ; ils m'ennuient, ils font de mauvais ouvrages.—Vous leur reprochez-là un tort bien involontaire.—Point du tout ; si au lieu de consacrer tout leur temps à l'intrigue, ils réfléchissoient, ils travailloient ; ils écriroient mieux ou cesseroient d'écrire. J'en connois qui ont de l'esprit, des talens naturels ; mais, sans culture & sans réflexion, à quoi peuvent servir ces dons heureux de la nature ? D'ailleurs le goût de l'intrigue dessèche l'ame, éteint la sensibilité, rétrécit l'esprit. Comment un homme, sans cesse occupé d'idées puériles, minutieuses, n'employant pour réussir que de petits moyens, pourroit-il conserver de la noblesse & de l'élévation ? Quel service important un homme de lettres impartial & raisonnable rendroit à la littérature s'il prenoit la peine de dévoiler aux yeux du public tous les mystères & tous les petits secrets de la *cabale* !

Mais songez-vous, interrompit Luzincour, au courage dont on auroit besoin pour oser tenter une semblable entreprise ; quand on écrit contre la religion & contre les mœurs, on plaît à la plus grande partie du public ; on ne révolte véritablement que des gens estimables, & ceux-là ne savent point haïr. Ils se contentent de plaindre ou de mépriser l'Auteur ; mais dévoiler des intrigans ce seroit s'attirer une foule innombrable d'ennemis envenimés, & d'autant plus dangereux, que nul frein, nuls principes n'auroient le pouvoir de modérer l'excès de leurs ressentimens : ne voyez-vous pas l'audacieux Auteur victime de tous ces petits moyens & de ces manœuvres obscures, dont il auroit eu l'imprudence de se moquer ? Les connoître, en général n'en garantit pas ; réfléchissez donc aux suites terribles d'une telle entreprise ; les cris, les clameurs, le déchainement, les fureurs de la haine, les Journalistes épouvantés—les critiques amères, les fatires, les libelles—Enfin, tout ce que peuvent produire la colère, le ressentiment & l'intrigue—Convenez qu'il seroit beau de prévoir tout cela & de n'en être point effrayé ?—On auroit sans doute à craindre mille noirceurs secrètes ; des calomnies, des libelles, tout ce que vous venez de détailler, à l'exception des *cris* & des *clameurs*. Les gens dont nous parlons ne font des ouvrages licencieux, & n'écrivent contre la Religion & le gouvernement que pour faire du bruit ; avec un tel principe ils se garderont bien d'ajouter, par des plaintes publiques, au *bruit* que doit naturellement faire par lui-même un ouvrage rempli de vérités à la fois hardies & utiles ; au contraire, dans ce cas, ils affectent une grande indifférence, une espèce de dédain méprisant : parlez-leur de l'ouvrage : l'édition entière eût-elle été enlevée en huit jours, ils vous répondront négligemment qu'ils ne l'ont pas lu : cependant, si vous passez pour être ennemi de l'Auteur, ils vous

diront d'un ton tranchant, mais toujours froid & tranquille, que l'ouvrage ne vaut rien, qu'il est d'ailleurs *d'une méchanceté révoltante* : ensuite, sans s'appesantir d'avantage, ils changeront de discours & parleront de toute autre chose.

Eh bien, s'écria Madame de Champrose, je trouve cela subline ; l'empoiement, la colère ne persuaderoient personne. Cet air de sang froid en impose, & donne à la calomnie (du moins aux yeux des fots) l'apparence de la raison. Mais comment accorder avec un plan *si sage* ces satires mordantes & ces libelles dont vous parliez tout à l'heure ?—Des Libelles font du bruit : on n'ignore pas qu'ils donnent plus de célébrité qu'ils ne peuvent faire tort—Sans doute, mais les passions rendent inconséquent ; le plaisir de déchirer sans ménagement une personne qu'on déteste, l'espoir de la noircir, de la désole, fait passer par-dessus toute autre considération ; enfin, dans la société on n'a osé critiquer qu'avec une certaine mesure, on a même été souvent forcé, pour paroître équitable, de mêler quelques éloges à la censure : on se dédommage dans un écrit anonyme de toutes ces contraintes imposées par les bienséances & par la politique.—J'admire comment un homme du monde peut si bien savoir tout cela !—Quand nous prenons la peine d'observer, nous nous y entendons mieux que tous les *Philosophes*. Ceux qui passent leur vie dans la société la plus étendue, sont bien bornés s'ils ne prennent pas facilement un tact fin & délicat, & s'ils n'acquièrent pas la connoissance du cœur humain. Aucun écrivain n'a osé peindre avec détail les travers, les véritables ridicules & le petit manège des Gens de Lettres (a)—Presque

(a) On ne parle qu'en général. On reconnoît avec plaisir que la justice & la vérité doivent faire admettre beaucoup d'exceptions.

tous les Auteurs ont eu le projet de les flatter : plusieurs enfin ont voulu les mettre en parallèle avec les gens du monde qu'ils ne connoissoient pas, & ils n'ont pas manqué (pour l'honneur du corps dont ils faisoient partie) d'établir sur chaque point de la comparaison tout le désavantage de notre côté. Combien de fois en voyant ces tableaux infâmes, j'ai été tenté de répondre aux Gens de Lettres comme le lion de la Fable.

“ Avec plus de raison nous aurions le dessus

“ Si mes confrères savaient peindre (a).

Voilà, reprit Luzincour, ce que vous ne pouvez plus dire maintenant. Car aujourd'hui presque tous vos confrères écrivent.—Oui, mais ils ne font point encore familiers avec *l'impression* ; & en littérature, les *manuscrits* n'ont pas une grande autorité — Il me semble qu'un illustre Ecrivain a traité sans aucun ménagement, dans les *Lettres Persanes*, les Gens de Lettres, les Journalistes & même l'Académie Française.—Il a dit sur ce sujet, comme sur tant d'autres, d'excellentes choses ; mais, selon moi, il a plutôt fait une satire qu'une critique judicieuse : des injures grossières ne prouvent jamais rien.

“ La plupart des Auteurs, dit M. de Montesquieu, ressembtent aux Poètes qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre, mais qui peu jaloux de leurs épaules, le font si fort de leurs ouvrages qu'il ne sauroient soutenir la moindre critique, &c. (b).” D'ailleurs les critiques

(a) Le Lion abattu par l'Homme. *Fable de la Fontaine.*

(b) La manière dont il parle de l'Académie Française, n'est pas plus mesurée. “ J'ai ouï parler, dit *Racine*, d'une espèce de Tribunal qu'on appelle l'Académie Française, “ il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car

de M. de Montesquieu sont trop absolues ; il semble ne point admettre d'exceptions, & ranger, sans distinction, tous les gens de Lettres dans la même classe. Il paroît croire qu'ils sont tous intriguans & méprisables ; il ne convient jamais qu'il en existe plusieurs dignes d'être proposés pour modèles, & véritablement distingués par leurs vertus & par leurs talens ; tel seroit cependant le langage de la raison & de l'impartialité. Je suis de votre avis, repartit Luzincour, je trouve que lorsqu'on s'est avisé de critiquer les Gens de Lettres, on s'est trop écarté des bienfaisances & de la justice, & en même temps on n'a point encore peint avec vérité leurs ridicules les plus frappans (a).

“ on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le Peuple casse ses Ar-
 “ rêts.—Ceux qui le composent (ce Tribunal), n'ont d'au-
 “ tres fonctions que de jaser sans cesse ; l'éloge va se pla-
 “ cer de lui-même dans leur babil éternel, & sitôt qu'ils sont
 “ initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient
 “ les saisir & ne les quitte plus. Ce Corps a quarante têtes
 “ —Pour les yeux, il n'en est pas question. Il semble qu'il
 “ soit fait pour parler & non pas pour voir. Il n'est point
 “ ferme sur ses pieds : car le temps qui est son fléau, l'é-
 “ branle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait.
 “ On a dit autrefois que ses mains étoient avides : je ne
 “ t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sa-
 “ vent mieux que moi.

(a) J'ai cependant trouvé de la vérité dans la critique suivante. L'auteur parle des *faux Philosophes*, & s'exprime ainsi —

“ Si les beaux esprits se contentoient d'en imposer au
 “ vulgaire sur les bagatelles importantes qui les occupent,
 “ & que leur orgueil fut satisfait d'être les arbitres du
 “ goût, ils ne seroient au moins qu'inutiles ; mais ils
 “ prétendent au despotisme sur les objets les plus graves.
 “ Le gouvernement, les mœurs, la religion même est de
 “ leur ressort. Il n'est permis de croire que ce qu'ils ju-
 “ gent digne d'être cru. Ils s'annoncent comme tolérans,
 “ & sont les plus grands persécuteurs de ceux qui osent pen-
 “ ser autrement qu'eux ; ils se disent citoyens du monde,

Peu de temps après cette conversation, Luzincour eut occasion de connoître que le Vicomte, en effet, dans tout ce qu'il avoit dit, ne s'étoit pas permis la plus légère exagération.

Cependant Aurélie avoit perdu sans retour ses préventions contre Luzincour. Mais elle n'étoit pas encore éblouie sur le caractère de Damoville. Elle lui supposoit toujours la plus vive amitié pour Luzincour, & elle imaginoit seulement qu'une délicatesse excessive & déraisonnable le rendoit souvent susceptible, trop exigeant, & même injuste. Aurélie, en relisant l'ouvrage de Luzincour, ne pouvoit s'empêcher de trouver en secret que Damoville n'avoit ni la justesse d'esprit, ni le goût, ni l'élevation d'âme de son ami : mais personne ne lui vantoit les talens de Luzincour ; on le lisoit, on ne le prônoit point ; au contraire, beaucoup de gens en disoient du mal. Aurélie, d'un autre côté, étoit

“ & ne le font pas de leur patrie, qu'ils ne craignent pas
 “ de troubler par les systèmes les plus dangereux ; ils se dé-
 “ corent enfin du titre imposant de *Philosophes*. Ce nom,
 “ qui dans son origine, ne présentait à l'esprit que l'idée
 “ d'un *amateur de la Sagesse*, s'est acquis par eux une sig-
 “ nification bien plus noble. Les *Philosophes* de l'antiquité
 “ n'étoient que les disciples de la Sagesse ; les nôtres sont
 “ eux-mêmes les vrais Sages. En cette qualité ils se sont
 “ érigés en législateurs, non seulement de la littérature,
 “ mais encore de l'administration politique & de la foi. Ils
 “ sont fondateurs, imitateurs, ils sont apôtres ; que ne
 “ sont-ils point ? — *Traité de l'amitié.*

Ce morceau écrit sans prétention, sans humeur, & avec une franchise courageuse, est d'une Femme. Madame de ***, Auteur de plusieurs Ouvrages très-estimés & dignes de l'être. Madame de *** a fait un *Traité de l'amitié*, *Traité des passions*, des *Pensées & Réflexions Morales*, des *Romans* ; enfin elle a traduit de l'Anglois des Ouvrages de Chimie & de Physique, auxquels elle a ajouté des Notes fort instructives.

vivement frappée de la réputation dont paroïssoit jouir Damoville. Cette célébrité flattoit sa vanité & balançoit le témoignage de son cœur. A l'égard des Gens de Lettres que Damoville avoit introduits chez elle, ses yeux commençoient à s'ouvrir ; elle leur trouvoit des prétentions ridicules, un orgueil aussi mal-adroit qu'excessif, beaucoup plus de pédanterie que d'instruction ; & elle se disoit souvent à elle-même : à quoi donc sert l'esprit s'il ne sauroit enseigner l'art de plaire, s'il ne donne ni la finesse, ni le bon goût, ni les grâces, qui font tout le charme de la société !

Sur la fin de l'hiver Damoville annonça confidentiellement à Aurélie qu'il alloit paroître de lui un *ouvrage philosophique* qui feroit le plus grand bruit. Son Roman contre son attente n'avoit produit aucune sensation ; mais pour cette fois il étoit sûr de son fait. L'ouvrage attaquoit ouvertement la Religion. Il fut censuré, défendu, & par conséquent vendu jusqu'au dernier exemplaire en moins de quinze jours. Luzincour craignant pour l'Auteur les suites d'un semblable éclat, le suppo'a affligé, ou du moins effrayé. Il revint exprès de la campagne pour lui offrir tous les services qui pouvoient dépendre de lui. Il arrive à cinq heures du soir, & trouve Damoville prêt à sortir. Il passe avec lui dans son cabinet ; & lorsqu'ils furent seuls ; je vois avec plaisir, mon cher Damoville, dit Luzincour, que vous avez du courage—A ces mots, Damoville éclata de rire. Comment donc, s'écria-t-il, me croyois-tu consterné, terrassé ? Tu ne fais donc pas, mon ami, que l'ouvrage a été enlevé aussi-tôt qu'il a paru ? Il n'y eut jamais de succès pareil. Il ne m'en reste pas un seul exemplaire : je travaille présentement à la seconde édition ; car j'y ajoute deux ou trois morceaux dont on parlera—Ils vaudront peut-être à l'ouvrage les *honneurs de bûcher* ; si trop d'*ambition* ne m'abuse, je crois pouvoir raisonnablement m'en *flatter*—Mais si on t'exiloit ?—Plût au

ciel! quel poids! quelle importance on donneroit à mon ouvrage! J'irois dans les pays étrangers, j'y serois reçu comme un homme de génie, comme un *héros persécuté*; & de là j'inonderois la France d'une multitude d'érits qui ne sortiroient jamais de ma plume, si on me laisse ici; car la difficulté de les faire imprimer en France est un obstacle qui me fera désormais tourner mes talens d'un autre côté. J'ai fait *mes preuves*; il suffit; me voilà parmi les *Philosophes* (a); ils m'ont protégé, soutenu: je viens de m'acquitter envers eux; en adoptant tous leurs principes, je suis devenu leur égal, & je puis compter à jamais sur leur constante & fidèle amitié. C'en est assez. Je dois être satisfait—Et si l'on vous privoit de votre liberté—Bon, ils ne sont pas si noirs ni si méchans que nous les dépeignons—Quel Philosophe parmi nous a été la victime de son audace? Nous parlons toujours de persécution, parce que nous ne nous soucions guères de l'*à-propos*, pourvu que nous puissions disserter & sur-tout déclamer; mais depuis long-temps, on ne persécute plus; on en avoit reconnu l'abus & la révoltante absurdité, avant que les écrits de Voltaire eussent paru. A-t-on persécuté un des fondateurs de la philosophie moderne, l'Auteur de *'Histoire des Oracles* (b)? Il n'existe cependant point d'ouvrage de ce genre, dont le but soit moins déguisé & plus facile à pénétrer (c). Depuis Fontenelle, quel homme de Lettres, pour la même cause, a perdu son état & sa liberté? Je n'en connois point. Non, non!

(a) On ne doit pas oublier que c'est *Damoille* & non l'Auteur qui par e. Je ne confondrai certainement jamais les *Philosophes* avec les gens dont il est ici question.

(b) Fontenelle.

(c) A. Il a-t-on beaucoup loué cet Ouvrage, quoiqu'il soit aussi ennuyeux que mal écrit.

on fait parfaitement qu'on ne pourroit porter à la religion un coup plus funeste, qu'en persécutant en son nom. Va, mon ami, rassure-toi. Tes craintes sont absolument chimériques—Mais, poursuivit Damoville, il est cinq heures & demie, veux-tu venir avec moi à la Comédie Française ? Luzincour accepta cette proposition, & sortit sur-le champ avec Damoville.

Arrivés à la Comédie, les deux Auteurs se placèrent dans le parquet. Après la première pièce, Damoville apperçut à quelque distance un homme de Lettres de ses amis. N'est-ce pas là Blinval, s'écria-t-il ? J'ignorois qu'il fût de retour. Il a fait un petit voyage en Flandres. Quelques jours avant son départ, il a donné au Public une espèce de Poème en prose, dont le suc es n'a pas été peu eux : on y trouve cependant de la *philosophie*—Oui, reprit Luzincour en riant, mais il n'a pas été *défendu*, & il est resté chez le Libraire. Comme il achevoit ces mots, Damoville se leva pour s'approcher de Blinval qui s'avançoit vers lui. Blinval félicita Damoville sur sa gloire & même sur son bonheur ; ensuite Damoville, à son tour, fit l'éloge du Poème de Blinval. Ce dernier soupira ; mais concevez-vous, reprit-il, qu'on ne l'ait ni censuré ni défendu ?—En effet, cela est inconcevable.—Ma tirade sur la tolérance ?—Oh, elle est d'une hardiesse !—J'ose dire qu'on n'a rien écrit de plus fort dans aucun Ouvrage : assurément l'intention étoit assez visible !—Eh bien, ils ont laissé passer cela ! Mais j'achève dans ce moment un morceau sur la *persécution*, qui les tirera de leur assoupissement, ou je suis fort trompé : ma foi, si cela n'est pas, il faut renoncer au métier ; il ne vaut plus rien.

Luzincour écouloit avec attention ce curieux Dialogue. En rentrant chez lui il l'écrivit sans y rien changer. Si jamais, dit-il je prêche la tolérance, je ne répéterai point des lieux communs

aussi ennuyeux qu'usés ; je me contenterai de transcrire fidèlement cette petite conversation entre Blinval & Damoville. Des vérités si naïvement exprimées doivent faire une impression profonde. —Pauvres Auteurs, qui n'abandonnez la bonne cause que pour assurer le débit de vos ouvrages, que deviendriez-vous, si au lieu de réveiller l'indignation dont les effets vous paroissent si utiles, vous n'excitez que la compassion vertueuse, & ce mépris froid & tranquille que doit inspirer la folie unie à la perversité !—

Lorsque Luzincour eut écrit cette réflexion sur son Journal, il sortit & fut souper chez Aurélie ; il ne l'avoit point encore vue depuis que Damoville avoit fait paroître son Ouvrage. Malgré tout ce qu'on disoit sur le prétendu mérite de cet Ouvrage ; malgré l'éclat nouveau que ce succès ajoutoit à la réputation de Damoville, Aurélie ne pouvoit admirer des déclamations vaines qui ne tendoient qu'à détruire la Religion. Damoville savoit feindre ; mais sa légèreté & son indiscrétion naturelles ne lui permettoient pas l'usage d'une habitude & longue dissimulation ; enivré de sa gloire & des éloges que lui prodiguoient tous ceux qu'il appeloit des *Philosophes*, il ne lui fut pas possible de modérer ou de cacher l'excès de sa joie. Aurélie n'eut pas de peine à lire au fond de son cœur. Elle y découvrit aisément ses intentions, ses motifs, sa politique, en un mot, tout son système. Elle auroit pu excuser des erreurs, mais elle conçut le plus profond mépris pour un homme sans principes, sans caractère, livré à l'esprit de parti, guidé par la vanité la plus frivole ; dangereux par calcul, moins aveuglé qu'entraîné ; sacrifiant tout enfin à l'intérêt, & au desir effréné de faire parler de lui. Aurélie, ainsi éclairée, se plaît à comparer la conduite de Damoville avec celle de Luzincour. Elle ne put

avoir dévolé le premier sans rendre en même-temps une justice entière au second. Elle reconnoît à quel point la réputation de Luzincour est préférable à celle de Damoville : ce dernier, il est vrai, est vivement prôné ; mais par qui ? Par des Gens qui ne louent ses talens que parce qu'il leur est dévoué ; qui n'estiment ses écrits que parce qu'ils y retrouvent toutes leurs opinions. On lui a dit : *Pénétrez-vous de nos maximes, copiez, répétez ce que nous répétons depuis trente ans, & nous soutiendrons que vous êtes un homme de génie*—Voilà sur quoi toute sa réputation est fondée—Luzincour n'a point de *prôneurs* ; c'est qu'il dédaigne l'intrigue, la cabale & l'esprit de parti. Il a des ennemis : c'est qu'il est impartial, qu'il ose dire toutes les vérités qu'il croit utiles ; il n'a point de partisans enthousiastes : c'est que loin de flatter les passions, il les combat, qu'il respecte la Religion & les Mœurs, qu'il est plus occupé du desir d'instruire, que du soin de plaire. Sous quelque forme séduisante qu'on puisse présenter la Morale, on y trouvera toujours un fond d'austérité. Il est possible d'écouter avec plaisir une leçon salutaire, d'en sentir l'utilité ; mais jamais on ne la reçoit avec transport : ainsi, de semblables Ouvrages, plus solides qu'attractifs, ne sauroient exciter l'enthousiasme de ceux mêmes qui les goûtent : on les loue avec plus d'estime que de chaleur. Enfin, quels sont les admirateurs de Luzincour ? Les bons Citoyens, tous ceux qui conservent le goût de la vertu. Quels sont ses ennemis ? Les Athées, les Impies, les Intrigans & tous les Gens sans principes & sans mœurs. Le nombre pourroit effrayer ; mais après tout, ses détracteurs les plus ardens n'oseroient jamais dire qu'un Auteur dont la morale est d'une irréprochable pureté, soit un *Auteur méprisable* ; tandis que la raison équitable & sévère, regardera comme tel, malgré les talens mêmes, l'Ecrivain

malheureux qui risque de corrompre ses lecteurs. Telles étoient les réflexions d'Aurélië ; elle ne les communiqua point encore à Luzincour. Avant de lui accorder une confiance sans réserve, elle vouloit connoître avec plus de détail son caractère, & surtout ses sentimens. Un jour, se trouvant seule avec Luzincour, j'aime, lui dit-elle, la simplicité de votre conduite. Cependant je trouve quelquefois que vous poussez trop loin le mépris de la fortune & des honneurs littéraires auxquels vous pouvez prétendre—Je vous assure, Madame, répondit Luzincour, que loin de mépriser les honneurs dont vous parlez, j'en fais grand cas—Cependant, vous n'avez jamais concouru pour obtenir un *Prix d'Eloquence*—Mais, Madame, songez donc à la difficulté de cette entreprise ! L'Académie vous donne un sujet ; vous prescrit l'étendue de l'ouvrage, & puis vous ordonne de *louer & d'être éloquent* ; avec la meilleure volonté du monde, il faut, pour que je puisse lui obéir autant qu'il est en moi, que le sujet me plaise, que le personnage, objet de l'Eloge, soit précisément celui que j'aurois choisi entre tous les Grands Hommes qui ont existé, si j'avois voulu en célébrer un particulièrement : il faut encore que la *mesure* de l'ouvrage fixée par l'Académie, s'accorde exactement avec mon plan. Si tous ces hasards ne se rencontrent pas, je vous avoue que je n'aurai ni sentiment, ni vérité, ni chaleur : je serai froid, emphatique, incorrect ; enfin, je serai un Discours détestable—Faites toujours, on vous tiendra compte de la bonne volonté ; il me semble que depuis long-temps c'est là tout ce qu'on exige.—Pardonnez-moi, Madame, on est sans doute, comme vous le dites, d'une indulgence remarquable à beaucoup d'égards ; mais on exige positivement une chose à laquelle il me seroit impossible de me soumettre.—Qu'est-ce donc ?—Il est établi (& l'usage universel a fait une loi de ce princi-

pe) qu'on doit traiter tous les sujets du même ton ; employer les mêmes expressions, les mêmes figures pour louer un Artiste ou Turenne, un Bel-Esprit ou Henri IV ; de manière qu'on pourroit, avant de connoître celui qu'on doit louer, préparer toujours son Discours, laisser le nom en blanc, & faire ainsi, d'avance, son Eloge, en attendant le choix de l'Académie. On ajouteroit ensuite, quand *le grand homme* seroit nommé, quelques *petites Anecdotes*, quelques *mots* choisis ; car ce sont des ornemens indispensables.—Vous m'éclairerez. Je suis persuadée à-présent que presque tous les *Eloges* que j'ai lus ont été composés de cette manière ; mais à propos, poursuit Aurélie, savez-vous que demain on doit jouer, à la Comédie Française, la Pièce de Damoville ? J'ai une Loge & je veux absolument que vous veniez avec moi. Luzincour n'osa refuser cette proposition, & le lendemain il se rendit dans la Loge d'Aurélié.

La Pièce, en dépit de la cabale & des *plus plus sages précautions* prises par Damoville, fut exactement le sort prédit par le Vicomte de Valrive. Dès le premier vers, des applaudissemens redoublés firent connoître la bonne volonté d'une partie de ceux qui composoient le Parterre : on voyoit d'ailleurs dans quelques Loges plusieurs femmes, qui, conservant le souvenir des *Lectures*, applaudissoient avec transport ; plus d'un éventail en fut cassé. Cet enthousiasme se soutint pendant toute la moitié du premier Acte ; il s'affoiblit sensiblement au second, car on commençoit à écouter. Au troisième Acte l'ennui parut glacer jusqu'aux *plus zélés partisans*. Cependant, quand la toile fut baissée, quelques voix timides & mal-assurées, s'élevèrent pour demander l'Acteur ; mais nul *écho* ne répondit, & Aurélie, en sortant de sa Loge, dit à Luzincour : on aura beau faire, la Pièce ne se relèvera jamais : pauvre

Damoville ! Comme il sera triste ce soir ! — Que lui dirons-nous ? Car il n'y aura pas moyen de lui soutenir que ce n'est pas là une chute ; & quelles consolations peut-on offrir à l'Auteur qui vient de tomber ?

Toutes ces réflexions d'Aurélié prouvoient son peu d'expérience. Elle le conçut bientôt. Damoville, suivant sa promesse, vint souper chez elle. On l'annonce. Aurélié se préparoit à lui dire quelque chose de consolant sur l'injustice du Public, lorsque Damoville, s'approchant d'elle d'un air triomphant : j'arrive un peu tard, dit-il ; en sortant de la Comédie j'ai rencontré plusieurs personnes de ma connoissance, il a bien fallu recevoir les complimens, les félicitations d'usage — Au vrai je dois être satisfait. J'étois prévenu qu'il y auroit une cabale formidable ; elle sera peut-être plus heureuse une autre fois ; mais pour aujourd'hui elle n'a pas osé se manifester. Elle a senti qu'elle n'entraîneroit pas le Public. Mais dites-moi, Madame, avez-vous été un peu contente ? A cette question, très imprévue, Aurélié confondue rougit, balbutia, ne répondit rien ; & Damoville se tournant vers le reste de la compagnie, obligea toutes les personnes qui la composoient de lui dire, de lui répéter que sa Pièce avoit eu le plus grand succès. Ensuite, revenant à Aurélié, avez-vous remarqué, Madame, dit-il, comme le Public a senti la tirade qui termine la seconde scène du troisième acte ? — Oui, il a écouté avec une grande attention ; il étoit fort calme — Le premier acte a été couvert d'applaudissemens, parce qu'il n'est que brillant ; mais au moment où l'intérêt commence, il y a eu, comme vous avez très bien observé, un redoublement d'attention très-frappant. Plus de bruit — C'est alors que j'ai été véritablement satisfait, d'autant mieux que la Pièce n'est pas faite pour plaire au Parterre ; elle est remplie de traits fins, délicats. —

Dans ce moment on vint annoncer que le souper étoit servi. On fut se mettre à table. Damoville affecta la plus grande gaité. Cependant, avec un peu de pénétration, on pouvoit aisément s'appercevoir qu'il n'étoit pas au fond aussi gai, aussi content qu'il s'efforçoit de le paroître. Après le souper Damoville reprit encore de sa Pièce ; il n'oublia pas d'intéresser l'amour propre de tous ceux qui avoient assisté aux *Lectures*, à soutenir qu'elle étoit excellente : vous aviez, leur disoit-il, prévu son succès ; vous l'aviez prédit : avec de l'esprit & du goût il est impossible de s'abuser sur le mérite ou les défauts d'un ouvrage d'imagination : enfin Damoville, dans cette occasion, se montra supérieur à la fortune : on ne supporta jamais un revers avec moins d'abattement ; jamais on ne fut les employer avec plus de présence d'esprit. En affichant cette feinte satisfaction, Damoville en imposa à beaucoup de Gens. Puisqu'il est content, disoit-on, il faut bien qu'il ait sujet de l'être. Cependant, il ne soutint pas jusqu'au bout cette prudente dissimulation. Dans ses Préfaces il s'applaudissoit de ses succès ; mais en même-temps il soutenoit dans des dissertations générales, qu'il n'y avoit plus ni goût ni lumières, & que nous retombions dans la barbarie : & c'est ainsi que le dépit indiféret finit toujours par se trahir.

Luzincour, sans pénétrer entièrement les sentimens d'Aurélië, n'eut pas de peine à s'appercevoir qu'elle avoit beaucoup perdu de son admiration pour Damoville ; mais ce dernier possédoit si parfaitement l'art de se faire valoir, que Luzincour n'osoit se flatter qu'Aurélië fut véritablement éclairée sur son mérite réel. Damoville savoit se faire louer devant Aurélië avec une adresse qui pouvoit en imposer : en outre il citoit continuellement les choses obligéantes qu'on lui avoit dites en l'absence d'Aurélië, mais avec une finesse

qui étoit à cette fatuité, tout ce qu'elle pouvoit avoir de trop choquant, tantôt il prenoit un air de sentiment, & connoissant, disoit-il, l'intérêt qu'Aurélië daignoit prendre à lui, il l'instruisoit d'un sucrés fluteur; cette confiance *venoit du cœur & non de l'amour propre* : il auroit même été fâché que tout autre qu'Aurélië en eût connoissance; il ne se vantoit que pour procurer à l'amitié une satisfaction qu'elle fait si bien goûter ! D'ailleurs, il craignoit de redoubler l'envie acharnée à le noircir, à le persécuter. Tantôt Damoville prenant un autre ton répétoit en riant, & avec l'air de n'y pas croire, un éloge un peu trop fort pour être cité sérieusement; dans ce cas, il en parloit comme d'une exagération, d'une *folie* plaisante; cette forme ingénieuse & modeste fait tout passer; il est seulement fâcheux qu'elle soit aussi connue. Ce petit manège n'échappoit point à Luzincour; mais il ne pouvoit démêler encore l'impression qu'il produisoit sur l'esprit d'Aurélië.

Un soir que Luzincour s'entretenoit avec Aurélië, on vint le chercher de la part du Vicomte de Valrive, qui le prioit de se rendre sur le champ chez sa belle-sœur. Luzincour partit aussitôt. En entrant dans la chambre de Madame de Valrive, il fut effrayé de la consternation qu'il vit sur tous les visages. Mon cher Luzincour, lui dit le Vicomte, comme je vais partir d'ici pour Versailles, & que je ne reviendrai pas demain dîner à Paris, j'avois voulu vous en prévenir.— Mais qu'est-il donc arrivé ? interrompit Luzincour.— Un malheur déplorable. Cet infortuné Baron de Verzenay s'est tué ce soir à huit heures, & avec un éclat qui ôte toute espérance de pouvoir cacher cet affreux événement.— Le Baron de Verzenay s'est tué !— Ses affaires étoient très-dérangées; mais comme il avoit beaucoup de bienfaits du Roi, il auroit pu, en faisant plusieurs

réformes & le sacrifice d'une terre, payer ses dettes & rétablir sa fortune en quatre ou cinq ans, il étoit magnifique, il aimoit le faste, il n'a pu se résoudre à faire les sacrifices qu'exigeoit sa situation. Importuné par ses Créanciers, voyant qu'il falloit enfin prendre un parti, n'étant retenu par aucun principe de Religion, il s'est débarrassé d'une existence qui lui devenoit à charge. Il laisse une femme vertueuse & trois enfans à l'aumône, puisque sa mort prive sa famille des bienfaits du Roi, & de toutes les pensions dont il jouissoit. Voilà où peut conduire l'Athéisme ! — Et les Auteurs qui cherchent à détruire la Religion, osent parler de bienfaisance & d'humanité ! — A ces mots Madame de Valrive soupira. Il est vrai, dit-elle, que le malheureux Baron n'a jamais lu dans toute sa vie que des ouvrages de ce genre. Une circonstance assez frappante, dit tout bas le Vicomte à Luzincour, c'est qu'il étoit persuadé que l'ouvrage de Damoville est un chef-d'œuvre. Il n'a pas manqué d'acheter & d'admirer un *Livre censuré & défendu*, & on a trouvé ce même ouvrage entr'ouvert & posé sur une table auprès de laquelle il s'est tué. Luzincour frémit. Ceux qui font de semblables ouvrages, reprit-il, n'ont jamais songé à ces affreuses conséquences. Enfin, dit le Vicomte, jamais le *Suicide* n'a été plus commun en Angleterre qu'il l'est en France depuis vingt-cinq ans. Il n'existe personne dans la société qui n'ait connu un *Suicide*. Tel est le fruit des ouvrages pernicieux produits par l'impiété. Il est certain, répliqua Luzincour, que plusieurs de ces ouvrages respirent le Matérialisme ; mais il me semble qu'en général on ose rarement nier l'existence de Dieu, & que le *Déisme* est beaucoup plus commun que l'*Athéisme*. — C'est qu'on a reconnu que naturellement les *Déistes* devoient faire plus de prosélytes que les *Athées*. Tout ce qui nous environne atteste l'exist.

tence de l'Etre Eternel, Créateur de l'Univers ; en admettant une vérité si profondément gravée dans le cœur de l'Homme, les détracteurs de la Religion révoltent moins les âmes sensibles, & séduisent plus facilement les esprits superficiels ; ils parlent sans cesse de Dieu ; mais ils s'accordent tous à nier que les scélérats puissent trouver dans une autre vie des châtimens éternels : Cependant, si l'on vient à bout de corrompre assez mon cœur pour me persuader que Louis IX & Cartouche jouissent maintenant du même sort, qui pourra m'empêcher de commettre un crime utile, quand je serai convaincu qu'on ne pourra jamais le découvrir ? Si la vie m'est insupportable, qui m'empêchera de m'en délivrer ? Enfin, comment résisterai-je à mes passions & à l'occasion sans cesse renaissante de faire le mal en secret, & avec impunité, si je puis penser que Dieu regarde avec indifférence toutes les actions de ma vie, & que jamais sa justice ne m'en demandera compte ? Telles sont les conséquences horribles de ces extravagans systèmes ! Ah si ces prétendus Philosophes pouvoient entendre les gémissemens de la veuve infortunée du Baron de Verzenay ! s'ils la voyoient échevelée, pâle, saisie d'horreur, baignant de larmes ses malheureux enfans, & s'écriant d'une voix entrecoupée de sanglots— O mes Enfans, respectez toujours la Religion ! Cri déchirant d'un cœur désespéré, qui n'accuse de ses maux que les Ecrivains corrupteurs dont les écrits funestes attaquent la Religion avec tant de constance & d'acharnement ! — Ce qui m'étonne, interrompit Luzincour, c'est qu'on ait pu croire qu'ils ne répandoient des erreurs si pernicieuses que par *amour de l'humanité* ! — Etoit-ce pour réprimer le fanatisme ? Mais il n'existoit plus lorsque tous ces ouvrages ont commencé à paroître ; & d'ailleurs, on trouvoit dans l'Evangile les meilleures armes avec lesquelles on pût le combattre. Prétendoit-on offrir une morale plus pure, plus sublime que celle de l'Evangile ?

Non, sans doute : on ne pouvoit se dissimuler l'impossibilité de cette entreprise, & que celui qui suivroit exactement les préceptes de l'Evangile, seroit le plus sage & le plus parfait de tous les hommes : Pourquoi donc vouloir la détruire, cette Religion qui prescrit comme des devoirs indispensables la chasteté, l'obéissance & le respect dus aux Souverains & aux loix ; qui nous ordonne d'être bons, patients, modérés, bienfaisans, indulgens, équitables ; qui nous défend la haine & la vengeance ; qui nous commande non seulement de pardonner, mais encore de rendre le bien pour le mal ? Pourquoi vouloir arracher aux hommes une croyance qui peut les rendre si héroïquement vertueux ? C'est en même-temps débarrasser les méchans d'un frein sacré ; c'est ôter à la vertu un but raisonnable, & la douceur de prétendre à un prix digne d'exciter son courage & d'augmenter sa force ; c'est enfin ravir aux infortunés la plus sûre de toutes les consolations, & la seule qui puisse faire supporter les persécutions de la haine & de l'envie, la perte des objets que nous chérissions, les maux physiques & l'excès de la misère—Grace au ciel, reprit le Vicomte, les motifs qui ont fait écrire les détracteurs de la Religion ne peuvent être équivoques, & sont aujourd'hui assez généralement reconnus. En achevant ces mots, le Vicomte se leva & partit pour Versailles. Luzincour prit congé de Madame de Valrive, qui lui dit tout bas : Ce terrible événement frappe également mon cœur & mon esprit, & il me rend les principes que des écrits & des entretiens dangereux avoient presque entièrement détruits. Luzincour quitta Madame de Valrive ; & trop pénétré de tristesse pour aller rejoindre Aurélie ; il rentra chez lui : il y trouva une Lettre ; il l'ouvrit ; il vit une écriture, & une signature, qui lui étoient inconnus. Il lut ce qui suit :

“ Je n’ai point l’avantage d’être connu de vous,
 “ Monsieur, & cependant je vous dois la plus vive
 “ & la plus tendre reconnoissance : je ne puis
 “ m’acquitter envers vous, autant qu’il est en moi,
 “ qu’en vous contant mon histoire. La voici en
 “ peu de mots :

“ J’atteignois à peine ma dixième année lorsqu’il
 “ que je perdis mon Père. Je fus élevé par une
 “ Mère aussi vertueuse qu’éclairée. Je n’ai qu’une
 “ Sœur ; & toute ma tendresse se partageoit entre
 “ elle & ma Mère. L’âge & la raison ne firent
 “ que rendre plus solides des sentimens si naturels.
 “ J’entrai au service. Ma Mère & ma Sœur
 “ restèrent dans le Château où je suis né ; & pendant
 “ dix ans je n’ai jamais manqué de leur
 “ consacrer la plus grande partie du temps dont
 “ je pouvois disposer. Je faisois le bonheur de
 “ la Mère la plus aimable, pouvois je n’être pas
 “ heureux ! Un orgueil insensé, une vanité pué-
 “ rile détruisit toute cette félicité.

“ Mon nom n’est point illustre ; mais ma famille
 “ est une des plus anciennes de la Franche-
 “ Comté. J’attachois beaucoup de prix à cet
 “ avantage : foiblesse d’autant plus dangereuse que
 “ les conséquences n’en sont pas assez frappantes
 “ pour inspirer un vif desir de la surmonter ! Mais
 “ j’éprouvai bientôt combien elle peut être funeste
 “ au bonheur de la vie. Je voulus procurer un établissement
 “ brillant à ma Sœur ; elle
 “ s’y refusa & m’avoua, que son cœur n’étoit plus
 “ libre, & que ma Mère autorisoit ses sentimens.
 “ Le choix qu’elle avoit fait porta au comble le
 “ dépit que son refus me causa. Elle aimoit un
 “ homme de mérite, qui possédoit une fortune
 “ honnête ; mais cet homme n’étoit point gentil-
 “ homme ! Je mis tout en usage pour rompre un
 “ mariage dont mon orgueil ne pouvoit supporter
 “ la seule idée. Mes tentatives & mes prières furent
 “ inutiles. Ma Sœur épousa son Amant. Je

“ quittai la Province, & oubliant tout ce que je
“ devois à ma Mère, je jurai de n’y retourner
“ jamais, afin de ne plus revoir une Sœur qui
“ étoit presque devenue l’objet de ma haine, &
“ dont ma mère ne vouloit pas se séparer. Je
“ vins à Paris ; je me livrai à tout ce qui pou-
“ voit me dissiper & me distraire d’un souvenir
“ qui me déchiroit le cœur. Je formai des liai-
“ sons agréables ; mais qu’elles me paroissent
“ froides, quand je me rappelois malgré moi cette
“ intimité si douce, formée par la nature & par
“ l’habitude, & dont j’avois goûté tous les char-
“ mes ! — J’ai passé six ans dans cette situation ;
“ mécontent, malheureux, cherchant à m’étour-
“ dir, à me persuader que ma mère auroit dû
“ sacrifier à ma vanité le bonheur de ma Sœur,
“ & par conséquent le sien. N’ayant jamais eu
“ de confiance véritable qu’en ma Mère & en ma
“ Sœur, n’ayant jamais songé à remplacer deux
“ années si chères, je renfermois au fond de mon
“ ame ces chagrins cruels. J’étois privé des con-
“ seils que l’amitié ou la raison auroient pu m’of-
“ frir ; mais enfin ces conseils salutaires, c’est vous,
“ Monsieur, qui me les avez donnés. Quand votre
“ Ouvrage parut, je n’étois point à Paris ; diffé-
“ rentes occupations m’ont toujours empêché de le
“ lire, jusqu’au mois de Mars dernier. C’est à cet-
“ te époque que je commençai, pour la première
“ fois, une lecture qui devoit produire sur mon
“ cœur une impression si profonde & si singulière,
“ qu’il me seroit impossible de dire si l’Ouvrage est
“ bien écrit, si les idées en sont neuves, si le plan
“ en est bon. Je n’étois pas en état de juger ;
“ je ne pouvois que sentir, m’attendrir, verser des
“ larmes ; ce n’étoit point un livre pour moi ; c’é-
“ toit un tendre Ami qui me parloit, qui m’in-
“ terrogeoit, qui me connoissoit mieux que moi-mê-
“ me, qui, en me dévoilant mes faiblesses, m’en
“ faisoit rougir, m’offroit les moyens de m’en affran-

" chir & de les expier; qui méloit aux reproches
 " de douces consolations: enfin, qui me découvroit
 " les vraies sources du bonheur—O vous qui
 " n'avez écrit que pour l'intérêt de la Religion &
 " des mœurs, recevez le prix le plus doux de vos
 " nobles travaux! Apprenez qu'il existoit un cœur
 " égaré par un orgueil farouche, & que vos seuls
 " écrits l'ont rendu pour toujours à la raison, à la
 " nature & à la vertu—Oui, c'est entre ma Mère
 " & ma Sœur que j'écris cette Lettre! c'est vous
 " qui m'avez conduit aux pieds de ma Mère! J'ai
 " reçu mon pardon. J'ai ferré dans mes bras
 " les enfans de ma Sœur: c'est à vous que je dois
 " leurs innocentes caresses, les larmes délicieuses
 " que j'ai versées, celles que j'ai fait répandre, le
 " bonheur inexprimable dont je jouis!—L'union &
 " la paix rétablies dans cette maison, la joie qu'on
 " y voit régner, voilà votre ouvrage & vos bien-
 " faits! cette gloire pure & sublime doit toucher
 " un cœur comme le vôtre. Si la haine vous ca-
 " lomnie, vous persécute, qu'il vous sera facile de
 " braver sa fureur! Songez que les familles vertu-
 " euses vous révèrent & vous bénissent, & relisez
 " quelquefois cette Lettre.—Le Comte de F***."

Il seroit impossible de décrire tout ce que cette Lettre fit éprouver à Luzincour; de douces larmes inondoient son visage. O combien, s'écrioit-il, l'état que j'ai choisi est honorable, quand on en remplit les devoirs! c'est le vice seul qui a pu l'avilir. Luzincour avoit raison. Qui pourroit mépriser les Lettres, si les Ecrivains n'étoient guidés que par des motifs vertueux! Les Lettres furent honorées dans le siècle de Louis XIV; elles méritoient de l'être. Tous les Auteurs célèbres de ce siècle brillant respectèrent la Religion. Plusieurs consacèrent leurs talens à sa gloire (a), & produisirent

(a) Pascal, Bossuet, Nicole, les deux Arnauld, Fléclier, Bourdaloue, Massillon, &c.

ces ouvrages immortels qui dureront toujours, & qui font aimer, admirer également leurs Auteurs & la vertu.

Cependant Luzincour, ne pouvant plus supporter l'incertitude où il étoit sur les véritables sentimens d'Aurélie, forma enfin le projet de lui déclarer les siens, imaginant de la meilleure foi du monde qu'une femme aimée depuis trois ans pourroit bien n'avoir pas encore pénétré ce secret. Luzincour, rempli de craintes & d'inquiétude, se rend chez Aurélie. Elle revenoit d'une Séance publique de l'Académie Française. Elle avoit l'air fort agité. Je suis outrée, dit-elle à Luzincour ; il n'y a plus ni justice, ni raison, ni galanterie ; tout est perdu !—Eh mon Dieu, Madame qu'est-il donc arrivé ?—Un Grand Homme a dit que la Nation la plus civilisée fera toujours celle où les Femmes feront le mieux traitées—Je me flatte que ce *Grand Homme* qui parle si bien, est François ?—Point, c'est un Anglois (a) : on ne nous traite pas si bien en France ! Jugez-en : voici ce que je viens d'entendre. Un Philosophe, voulant faire l'éloge d'une Princesse, morte il y a cinquante ans, n'a pu venir à bout de la louer qu'aux dépens de toutes les Princeses & de toutes les Femmes qui ont existé & qui existent, & cela dans une seule phrase—Voilà une précision remarquable. Ecoutez la phrase : *Quoique Femme & Princesse, elle aimait les Lettres :—Ne pouvoit-on pas répondre, que l'Orateur, quoique Philosophe & Académicien, n'a pas montré dans cette occasion beaucoup de politesse & d'équité ?—D'autant mieux qu'une grande Princesse honoroit de sa présence cette même Séance Académique. Quoique Femme & Princesse elle prouvoit cependant, en s'y trouvant, qu'elle aimoit les Lettres.*—Mais le Public a-t-il paru approuver le trait satirique lancé con-

(a) Cook, voyage d'Otaïiti.

tre les Femmes ?—Il s'est contenté de *huer*, & voilà tout.—Il me semble que c'est à-peu-près tout ce qu'il y avoit à faire.—Quoi ! parmi tant d'Auditeurs, il ne s'est pas trouvé un seul *Chevalier* assez courageux pour répondre, pour nous défendre ?—Mais comment voulez-vous qu'on soit tenté de répondre à une semblable folie ? Si on vous attaquoit avec quelque apparence de raison, vous trouveriez sans doute des défenseurs. Par exemple, si le *Philosophe*, au lieu d'accuser les Femmes de ne pas aimer assez les Lettres, leur eût précisément reproché le contraire ; qu'enfin il eût tâché de tourner en ridicule cette passion excessive qu'elles montrent pour la Littérature ; alors les *Chevaliers* auroient pu vous être de quelque utilité.—Mais rien n'est plus vrai ; en effet, jamais des Femmes n'ont autant écrit, n'ont autant cultivé les Lettres.—A quoi donc pensoit le *Philosophe*, en disant une chose si peu raisonnable ?—Il étoit apparemment en distraction. Les Géomètres y sont sujets ; c'est pourquoi on pourroit leur conseiller de calculer davantage & d'écrire moins. Revenons aux femmes, je vous avoue que je prends un intérêt passionné à la gloire de mon sexe.—Ce sentiment est digne de vous. Il est noble & naturel.—On a dit que ce beau siècle de Louis XIV. qui a produit tant de Grands Hommes, fut aussi le *siècle des Femmes* ; je crains qu'on n'en puisse dire autant de celui-ci.—Cette crainte ne me paroît pas fondée ; il est vrai que je ne connois point de Femme qui ait été nommée *Ambassadeur*, ni de sœur d'un soldat qui ait épousé un Empereur (a) ; mais d'ailleurs, je vois tous les autres points de la comparaison à l'avantage des Femmes de ce siècle-ci.—Ambassadeur & Impératrice ! Cela nous manquera toujours, & je ne m'en consolerais jamais.—Pour vous ôter ce regret, que n'ai-je un trône à

(a) Catherine, femme du Czar Pierre le Grand.

vous offrir !—Ce n'est pas de la galanterie qu'il me faut ; ce sont des preuves de ce que vous venez d'avancer à la gloire des Femmes de ce siècle.—Eh bien, Madame, comment votre ambition à cet égard n'est-elle pas satisfaite ! On a vu dans ce siècle des Femmes offrir sur le Trône l'exemple & le modèle des vertus douces & bienfaisantes qui honorent l'humanité, & les qualités brillantes qui font les Héros ; dans ce siècle les Femmes ont écrit en tout genre avec le plus grand succès. Les meilleurs Romans modernes sont faits par des Femmes. Les *Lettres Péruviennes*, les *Lettres de Milady Catesby*, &c. valent bien la *Princesse de Clèves* & *Zaïde* (a) : les Femmes ne se font pas moins distinguées dans des ouvrages de Poésie. On en pourroit citer plusieurs qui ont égalé Madame Deshoulières, & quelques-unes même qui ont développé de grands talens dans un genre beaucoup plus élevé (b) ; elles ont fait des Cantates, des Poèmes (c) & des

(a) Madame de Tencin & Mademoiselle de Lussan appartiennent aussi à ce siècle.

(b) Il me semble, par exemple, qu'après les Cantates de Rousseau, on ne pourroit en citer de meilleures que celles de Mademoiselle de Louvencour. C'est-elle qui a fait toutes les charmantes Cantates mises en Musique par Cierambaut, & par Bourgeois : *Ariane*, *Céphale* & *l'Aurore*, *Zéphire* & *Flore*, *Psyché*, *l'Amour piqué par une abeille*, *Médée*, *Alphée* & *Aréthuse*, *Léandre* & *Héro*, *la Musette*, *Pigmalion*, *Pyrame* & *Thisbé*. Mademoiselle de Louvencour avoit encore beaucoup d'autres talens. Elle étoit excellente Musicienne, & l'une des plus belles & des plus vertueuses personnes de son temps. Elle est morte en 1712.

(c) Entr'autres deux Poèmes en Vers faits par la même femme, qui ont été couronnés aux Jeux Floraux : l'un intitulé *l'Amour* & *la Fortune*, & l'autre, sur *la fondation d'Athènes*. Une Ode sur *l'imagination*, du même Auteur, obtint aussi le prix donné par cette Académie.

Tragédies (a). Les Femmes du siècle de Louis XIV n'ont guères composé que des ouvrages de pur agrément (b) ; mais depuis vingt ans les nôtres ont produit une multitude d'ouvrages utiles & véritablement *moraux*. Enfin, je vois dans le moment actuel plusieurs Femmes en France qui cultivent les lettres avec gloire & dans différens genres. En Angleterre elles ont les mêmes

(a) Il n'y a eu dans le siècle dernier, que Madame Deshoulières qui ait fait des Tragédies. Elle en a fait deux, *Genferic* & *Antoine*. Madame Deshoulières est morte en 1694. Mademoiselle Barbier, morte en 1745, a fait un Theatre entièrement composé de *Tragédies*, qui ont eu de la réputation. Madame de Gomez, morte en 1770, a fait aussi plusieurs Tragédies, qui ont été jouées avec beaucoup de succès, particulièrement celle qui a pour titre *Habis*. On y trouve en effet du sentiment & de beaux Vers—Mademoiselle Bernard, morte dans ce siècle-ci, outre plusieurs Pièces de Vers très-agréables, & quelques jolis Romans, a fait deux Tragédies, *Brutus* & *Lisdamie*. La première, surtout, eut le plus brillant succès. M. de Voltaire n'a pas dédaigné d'en prendre un trait qui est toujours particulièrement applaudi dans sa Tragédie de *Brutus*. Dans la Tragédie de Mademoiselle Bernard, Brutus seul avec son fils, lui dit

—N'achève pas ! dans l'horreur qui m'accable,
Ah, laisse encor douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

T I T U S.

Non, vous n'en avez point.

Dans la Pièce de M. de Voltaire, Brutus seul avec son fils, lui dit.

De deux fils que j'aimois les Dieux m'avoient fait père.

J'ai perdu l'un ! que dis-je ! ah malheureux Titus,
Parle, ai-je encor un fils ?

T I T U S.

Non, vous n'en avez plus.

(b) A l'exception de Madame la Marquise de Lambert ; encore pourroit-on la placer dans ce siècle, puisqu'elle n'est morte qu'en 1742, à la vérité âgée de 86 ans.

succès (a). En Russie, c'est une femme qui dirige les travaux d'une célèbre *Académie*, & qui en est le *Directeur perpétuel*—En vérité, Madame, si tout cela ne vous satisfait pas, vous êtes difficile.—Oui ; mais ces Femmes savantes du siècle passé !—Nous ne savons plus le Grec, convenez-en ?—S'il faut ne vous rien cacher, les Hommes ne le savent pas mieux. Nous apprenons à connoître les *caractères Grecs*, ensuite nous travaillons d'après les Traductions, & puis nous disons que nous savons le Grec : voilà tout le mystère. A l'égard des autres Langues, on rencontre beaucoup de Femmes dans la société qui savent l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol & même le Latin—Le Latin !—Oui, assurément. Vous en connoissez trois—Je connois trois Femmes qui savent le Latin ?—Certainement : Madame N*** & Mademoiselle N*** sa fille, & Madame la Marquise de L*** le savent aussi parfaitement que l'Homme qui a fait les meilleures études :—Comment donc ! Je ne m'en doutois pas, & je les connois depuis trois ans, & je les vois sans cesse ; ainsi donc, une Femme peut réunir la modestie à l'instruction, elle peut être savante, non seulement sans pédanterie, mais sans desirer le moins du monde qu'on le sache ! Mais suivons la comparaison des Femmes célèbres du siècle dernier avec les nôtres. Il me semble qu'il n'y a point eu de Femme Françoisse *Géomètre* dans le siècle de Louis XIV, & nous pouvons citer Madame du Châtelet ; en connoissez-vous d'Etrangères ?—L'Angleterre, la Suisse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, nous offrent dans ce

(a) Entr'autres l'Auteur d'*Evelina* & de *Cecilia*, & l'Auteur (Mademoiselle Hannah More), de plusieurs Ouvrages de Morale aussi intéressans qu'estimables, & de deux Tragédies qui ont été jouées à Londres avec le plus brillant succès il y a dix-huit mois, & qui sont restées au Théâtre.

siècle une foule de Femmes véritablement distinguées par la profondeur & l'étendue de leurs connoissances. Une femme a même reçu dans ce siècle un honneur qui prouvoit incontestablement qu'elle avoit des talens très supérieurs à ceux de tous les Savans de sa Nation qui existoient alors. Un Pape qui fut également distingué par son esprit & par ses lumières, Benoît XIV, donna à *Marie Agnezi*, célèbre Géomètre, la place de *Professeur Apostolique* dans l'Université de Bologne, en 1758—Une Femme *Professeur Apostolique* ! Cela m'enchanté ! Quel mérite devoit avoir une Femme, qui pouvoit prétendre à cette place !—Et Benoît XIV, qui, en faveur d'un mérite supérieur, fit une chose si extraordinaire, n'obtiendra-t-il pas aussi quelque éloge de vous ?—Oui *quoiqu'homme & Pape*, il fut s'élever au-dessus des préjugés établis contre les Femmes—On reviendra de ces préjugés si l'éducation se perfectionne, si les femmes veulent bien se persuader qu'il n'est point de talens, point de connoissances, qu'elles ne puissent acquérir tout aussi bien que les hommes.—Nous ne croyons point cela : voilà pourquoi nous ne nous instruisons pas. Toute étude sérieuse nous paroît au-dessus de notre intelligence. C'est un excès d'humilité qui nous rend si frivoles ; je suis charmé que vous ayez découvert cela. Mais il y a encore une chose qui m'inquiète. On ne peut nier qu'il n'y ait eu des femmes de génie : la fameuse *Keine* d'Angleterre *Elisabeth*, & tant d'autres héroïnes, ont fait nos preuves à cet égard. Cependant on s'obstine à soutenir qu'il y a certains ouvrages d'imagination qui exigent une force, une énergie, que les femmes ne peuvent avoir. Par exemple, on répète que jamais une femme ne pourra faire une excellente Tragédie. Il est vrai que les Tragédies de Mesdemoiselles *Barbier & Bernard*, & de Madame de *Gomez*, ont eu du succès dans la nouveauté ; mais enfin elles ne

font pas reflées au théâtre—Mais songez donc Madame, que depuis la *Cléopâtre de Fodelle*, (a), on ne citera pas plus de cinq femmes, Auteurs de Tragédies qui aient été jouées à la Comédie Françoisse. Vous conviendrez que ce seroit une espèce de miracle, si dans ce petit nombre, il se trouvoit un talent comparable à celui de Racine. Ces cinq Auteurs, loin d'avoir fait des ouvrages méprisables, ont eu du succès ; que pouvoit-on raisonnablement espérer de mieux ? D'un autre côté, songez à la foule incomparable de Poètes tragiques qui ont précédé & suivi Corneille ; que de chûtes pour un succès ! que d'Auteurs oubliés !—combien d'autres le seront ! Je ne vois donc pas sur quel fondement on peut avancer, que cette espèce de talent est le partage naturel des hommes, & que les femmes n'y doivent pas prétendre. Tant que ce goût ne fera pas plus général parmi elles, on ne sçaura les juger à cet égard. Au reste on convient qu'elles peuvent faire de beaux vers ; on ne niera pas qu'elles ne puissent avoir de l'esprit, de la sensibilité : que faut-il de plus pour faire une bonne Tragédie ? Souvent même, dans ce genre, on charme le public à beaucoup moins de frais. (b)—Vous parlez des femmes d'une manière qui me satisfait ; mais ne trouvez-vous pas qu'en général, on nous juge avec bien de la rigueur ; il n'y a jamais eu de siècle moins galant que celui-ci.—C'est un bien bon signe pour vous. Cela prouve qu'il s'établit entre les hommes & les femmes une véritable rivalité de talens. Nous voulons bien vous louer quand vous n'êtes qu'aimables ; mais si vous montrez de la supériorité dans quel-

(a) La première Tragédie Françoisse qui ait paru.

(b) Sans tous ces raisonnemens, j'aurois pu facilement prouver qu'une femme peut posséder ce talent rare & sublime, s'il m'eût été permis d'ajouter un nom de plus à ceux que j'ai déjà cités.

que genre que ce puisse être, nous avons le droit de le trouver mauvais. Nous sommes les maîtres. Il faut bien tâcher de maintenir la subordination. Pour moi, quand je songe à l'éducation que reçoivent les femmes, je ne conçois pas comment on n'est pas plus disposé à les admirer. Qu'on se figure que Corneille & Racine n'eussent appris dans leur jeunesse, jusqu'à 18 ou 20 ans, qu'à danser, & à jouer du clavecin, & qu'ensuite ils n'eussent entendu parler que de bals, de fêtes, de visites; à cette époque, voyez-les obligés de répondre aux nombreux messages du matin, n'écrivant que des billets, ne lisant que le Journal de Paris. Croyez vous que dans cette situation ils eussent fait *Cinna* & *Athalie*?—Vous avez raison. On nous refuse du génie un peu légèrement.

Cet entretien d'Aurélien & de Luzincour fut interrompu par une visite qui survint. Luzincour sortit sans avoir pu trouver l'occasion de parler de ses sentimens. Il aimoit véritablement. Aurélien lui en imposoit. Certain d'avoir obtenu son amitié, il craignoit, en s'expliquant, de s'exposer à perdre un bien si précieux pour lui. Loin de ses yeux, il étoit rempli d'espérance, il se promettoit de lui ouvrir son cœur; près d'elle il perdoit toute sa confiance, & il n'osoit plus lui parler que de choses indifférentes. Enfin il prit le parti d'écrire. Il commença dix lettres, ne fut content d'aucune, les déchira toutes; & réfléchissant qu'il étoit au moment de donner à la Comédie Française une Pièce en cinq actes; si je tombe, dit-il, je ne suis pas fait pour prétendre au bonheur où j'aspire. Si j'ai du succès, Aurélien peut-être sera plus favorable à mes vœux. Cette idée le détermina à garder encore le silence, quelque pénible que fût pour lui cet effort.

Tandis qu'il travailloit aux dernières corrections de sa Pièce, Danoville, pour réveiller l'attention du Public, annonça dans le monde qu'il ve-

noit d'achever le dernier chant d'un *Poëme-Epique*. Ses amis assurèrent très gravement que cet ouvrage étoit parfait. Tout le monde desira connoître ce nouveau *chef-d'œuvre*, & les lectures recommencèrent. Les vers furent trouvés *sublimés*, les détails *ravissans*. On ne pouvoit guères juger du plan ; car on n'entendoit jamais que des morceaux détachés ; mais on convint unanimement que le Poëte avoit pour le moins autant de génie que Virgile. L'ouvrage fit tant de bruit, que les Princes étrangers avec lesquels Damoville entretenoit des correspondances, témoignèrent le desir de le lire. Damoville leur envoya son manuscrit : les éloges les plus flatteurs, des pensions, des portraits, furent le prix de cet hommage.

Dans ce moment de triomphe & de gloire, Damoville se vit malgré lui contraint d'interrompre ses lectures. Son ancienne protectrice, son amie intime, Madame d'Herblay, mourut. Son attachement pour elle étoit trop connu pour qu'il pût se dispenser d'être profondément affligé. Aussitôt il disparoit ; il s'enferme pendant quinze jours. Au bout de ce temps, il revint dans le monde. Il arrive un soir chez Aurélie ; il la trouve seule avec Luzincour. Aurélie lui parle de sa retraite. Je me suis enfermé, répondit Damoville, pour m'occuper uniquement *d'elle*. J'ai fait son *Eloge*. Voulez vous l'entendre ?—Et comment, avec une douleur si vive, pouviez-vous écrire ?—J'en ai eu le courage. Si vous avez un moment à me donner, je me flate que ce petit Discours vous intéressera. Vous y trouverez l'expression naïve d'une douleur bien vraie !—& de tous les sentimens dont je suis pénétré. A ces mots Damoville fit un profond soupir ; ensuite après un moment de silence, il déploie son manuscrit, & avec des yeux secs & une voix ferme, il lit l'Eloge funèbre de l'amie intime qu'il vient de perdre. Cet Eloge, écrit avec autant de recherche & de pré-

tention que de sécheresse, étoit parsemé de petites *Anecdotes* de société & de *mots heureux* & touchans, attribués à la défunte ; le tout assaisonné de quelques exclamations, & d'une vingtaine de maximes triviales ou inintelligibles sur la douleur & sur l'amitié. Une espèce de *gahmatias philosophique* & *métaphysique* terminoit ce petit chef-d'œuvre de sentiment, qui, comme on voit, étoit composé suivant toutes les règles de *l'Art Oratoire Académique*. En vérité, dit Aurélie, je ne concevrai jamais qu'on puisse s'occuper du soin de bien écrire, former un Plan, enfin composer un Discours dans les premiers momens d'une vive douleur : il me semble que dans cette situation, on ne peut ni travailler, ni méditer ; & je vous avoue qu'une douleur qui s'exprime avec autant d'art & d'esprit, ne me paroît pas bien profonde.—De l'art!—mais je vous assure qu'il n'y en a pas dans cet Eloge ;—Il est vrai qu'il n'y a pas beaucoup de suite dans les idées, ni même de liaisons entre les phrases : cependant ce n'est point là l'espèce de desordre que j'aurai désiré. Je ne sçais ce qui y manque ; mais je n'ai point pleuré. Je m'en prends à vous ; car ce n'est sûrement pas ma faute : tenez, croyez-moi, lorsqu'on est véritablement affligé, on n'est pas en état de faire un *beau Discours*. Je sai bien qu'aujourd'hui, aussitôt qu'un bel esprit voit ce qu'il aime le mieux en danger de perdre la vie, il est moins occupé de ses inquiétudes, que du soin de préparer à tout événement un Eloge digne d'éterniser la mémoire de l'objet aimé ; mais cette mode passera. Car en la suivant, on veut persuader que l'on est doué d'une extrême sensibilité, & on prouve précisément tout le contraire. Par exemple, quand je n'aurois pas su que vous n'aimiez point Madame d'Herblay, cet Eloge me l'auroit appris—Comment que je ne l'aimois point!—Vous avez oublié que vous me l'avez dit cent fois. Deman-

dez à Luzincour ; vous nous en avez parlé souvent comme d'une intrigante fort méprisable à tous égards : mais elle vivoit alors, elle se portoit bien, il n'étoit pas encore question de la louer.— Ah ! je ne m'étonne plus que mon Eloge ne vous ait pas fait pleurer ; c'est de votre part un abus de confiance.—Je vous le proteste encore ; quand je n'aurois pas sçu votre secret, je n'aurois point pleuré.—Je n'en crois rien. Je soupe ce soir avec douze ou quinze personnes, j'y lirai mon Eloge, je parie que tout le monde fondra en larmes. Damoville se trompoit encore. Il lut en effet son Eloge dans une société nombreuse, & personne ne pleura ; mais il est vrai qu'il entendit répéter mille fois, que rien n'étoit plus *intéressant* & plus *touchant*.

Ce même soir, Luzincour soupa chez Aurélie. La conversation tomba sur un homme de Lettres, & de l'Académie Française, qui se mouroit. On désigna toutes les personnes qui pouvoient prétendre à lui succéder à l'Académie. Damoville étoit à la tête de cette liste : mais Luzincour entendit nommer avec surprise le Vicomte de Valrive. Voulant savoir s'il avoit véritablement le projet de se mettre sur les rangs, il lui en parla aussitôt qu'il le vit. Moi, répondit le Vicomte, je prétendrais à cette place ! & quels seroient mes titres ?—Vous avez de l'esprit & de l'instruction, vous aimez les Lettres ; voilà tout ce que l'Académie exige d'un homme du monde ; & souvent même elle veut bien ne rien exiger de tout cela.—Si l'Académie, comme autrefois, choisissoit ceux qu'elle a le desir de nommer, & que son choix tombât sur moi, j'en serois très-flatté, & je croirois pouvoir accepter cet honneur sans me donner un ridicule ; au lieu de cela, y prétendre & le solliciter quand le public ignore non-seulement si j'ai de l'instruction, mais si je fais les principes de ma langue ; voilà, je vous l'avoue, une démarche

que je ne ferai jamais. Il me paroît tout simple qu'un homme, quel qu'il soit, Auteur d'un Ouvrage imprimé, se mette sur les rangs des Prétendans ; il le peut même sans avoir beaucoup d'orgueil. On fait bien qu'il n'est pas absolument nécessaire, pour être reçu, d'avoir des talens supérieurs ; enfin, cet Auteur peut dire : j'ai fait un ouvrage, lisez-le, & jugez-moi ; mais que dira un homme du monde qui n'a jamais montré de l'esprit que dans la conversation ? Cependant il faut qu'il aille se présenter, faire des visites à tous les Académiciens, & solliciter formellement la place vacante. Pour demander une chose, il faut établir un droit ; encore une fois, que dira-t-il ? *Messieurs, je vous proteste que j'ai tout autant d'esprit qu'il en faut pour être reçu parmi vous, je n'ai point fait d'ouvrages, mais j'en ferois de charmans : je n'ai point écrit, mais j'écrirais à merveille ; j'ai pour concurrens trois ou quatre Gens-de-Lettres, qui, je vous assure, ne me valent pas. Tout le monde dans ma société dit que vous ne pouvez vous dispenser de me recevoir, &c.* Voilà les meilleures & les seules raisons qu'il puisse donner. Qu'il s'exprime ainsi ou non, qu'importe ? Sa démarche, ses visites & ses sollicitations disent inconstablement tout cela.—Cependant nous voyons à l'Académie des gens du monde d'un mérite très-réel, & qui n'ont point donné d'ouvrages.—J'en conviens, mais croyez-vous qu'ils aient fait toutes ces réflexions ? Luzincour ne put s'empêcher de convenir que le Vicomte avoit raison, & qu'il est en effet aussi triste que décourageant pour un Littérateur de se trouver en concurrence avec un homme du monde, qui n'a d'autres titres à produire que la bonne opinion qu'il a de lui-même, & les éloges de ses amis.

Cependant l'automne s'avançoit. La pièce de Luzincour étoit reçue, & bientôt on commença

à la répéter. Durant ce temps, Damoville faisoit imprimer son Poëme épique. Le Public attendoit avec une vive impatience, le moment où cet Ouvrage si vanté devoit paroître, & personne au monde ne parloit de la pièce de Luzincour ; enfin, au mois de Janvier, les journaux annoncèrent le Poëme de Damoville. Dès le même jour, on se rendit en foule chez le Libraire : deux cent exemplaires furent enlevés dans l'espace de douze heures ; mais le Libraire conserva toute sa vie le reste entier de l'édition ; & avant la fin de la semaine, l'Ouvrage immortel fut oublié pour toujours.

La pièce de Luzincour eut le succès le plus complet & le plus brillant. Elle offroit une peinture de nos mœurs aussi vraie que piquante. Il étoit impossible de soutenir que l'Auteur ne connoissoit pas le monde, & que le tableau qu'il en présentoit manquât de fidélité. L'envie n'eut qu'une ressource qu'elle emploie toujours avantageusement dans de semblables occasions ; elle fit des applications & donna des noms véritables à des personnages imaginaires. L'Auteur n'avoit peint qu'en général : on lui prêta des vues particulières ; ne pouvant lui refuser les talens d'un Peintre fidèle, on essaya du moins de le rendre odieux. On parvint à exciter dans une partie de la société une espèce de soulèvement contre lui. On disoit aux uns : *c'est vous qu'il a voulu peindre* ; on répétoit aux autres, *qu'il n'avoit pas épargné ses amis*. Voyez, ajoutoit-on, à quel point tel personnage de sa pièce rassemble au Vicomte de Valrive ? *Même ton, même tournure* ; il est vrai qu'il a donné à ce personnage des travers que le Vicomte n'a pas ; mais voilà précisément la noirceur. Il a peint son ami pour le calomnier. Cela est *monstrueux, atroce* ! — & cette coquette si méprisable qui joue dans la Comédie un rôle si important ; *c'est Madame de Champrose*. — Qui

pourroit méconnoître les *manières*, le *tour d'esprit* de Madame de Champrose, & de certaines expressions qu'elle emploie si souvent ? Le *portrait est frappant* ; mais en même temps il déshonore Madame de Champrose. Elle n'a jamais passé pour être intrigante, méchante ; & voilà les traits affreux sous lesquels il la représente. *Cela est horrible !*

C'est ainsi que le pauvre Luzincour étoit traité uniquement pour avoir saisi avec vérité le ton du monde, dont les autres Auteurs n'avoient pas même l'idée. Un de ces personnages avoit dans la conversation les graces du Vicomte de Valrive, un autre s'exprimoit comme Madame de Champrose : voilà ce qu'on appeloit des *portraits frappans*.

Aurélie instruisoit Luzincour de tout ce qu'on disoit. Un soir elle l'envoya chercher. Je viens de voir, dit-elle, une femme qui est furieuse contre vous ; c'est Madame de Sézac.—Eh ! pourquoi donc ? —Elle s'est reconnue dans le portrait de votre coquette ; elle dit qu'elle vous voyoit autrefois, & qu'il est clair que vous avez eu le projet de la peindre.—A présent ce portrait ne convient donc plus à Madame de Champrose ? —Non, car Madame de Sézac s'en est emparé ; elle soutient qu'il est impossible de le lui disputer, & même elle le prouve. Comme Aurélie achevoit ces mots, Damoville entra ; & s'adressant à Luzincour : vous vous faites, lui dit-il, de jolies affaires. Je sors de chez une femme qui ne vous pardonnera de sa vie le portrait de votre coquette. J'apprends dans l'instant, répondit Luzincour, cette nouvelle tracasserie ; mais je vous assure que je n'ai pas plus songé à Madame de Sézac qu'à Madame de Champrose. Il n'est pas question de Madame de Sézac, interrompit Damoville—De quidonc parlez-vous ? —De Madame de Blagny—Madame de Blagny ! mais je ne la connois pas, je ne l'ai jamais vue.

—N'importe, elle se reconnoît, & toute la société est de son avis. Luzincour soupira. Consolerez-vous, Luzincour, dit Aurélie ; la pureté de vos intentions doit vous faire mépriser ces vaines clameurs & ces ridicules injustices. Que l'on compare votre peinture du monde & vos portraits avec les tableaux de ce genre que nous offrent la plupart des Auteurs ; on trouvera dans vos ouvrages des travers moins vicieux, des caractères beaucoup moins révoltans ; on y verra qu'il s'en faut bien que le monde soit aussi méprisable, aussi pervers que le prétendent certains Ecrivains. Cependant votre ouvrage excite un déchainement universel. Pourquoi ? C'est qu'avec une connoissance approfondie du cœur humain & des mœurs, on ne s'écartera point de la nature ; on n'offrira que des choses non seulement possibles, mais vraisemblables. On ne peindra point des êtres chimériques : *on ne produira point de monstres*. Tout sera vrai, naturel & frappant ; & dans de tels portraits d'imagination chacun pourra se reconnoître.

Ces réflexions ne purent dissiper entièrement la tristesse de Luzincour. La haine n'avoit pas le droit de l'intimider, mais elle l'affligeoit. Il avoit d'autant plus d'ennemis, que jamais Auteur ne montra une impartialité plus parfaite & plus soutenue. La haine, le ressentiment & l'envie ne dictèrent jamais ses critiques ; & jamais des ménagemens politiques & les petits intérêts du moment ne l'empêchèrent de critiquer avec courage ce qui lui paroissoit condamnable, & avec les restrictions & la mesure que lui prescrivoient la raison & la justice. Cette conduite équitable & modérée ne fera jamais de partisans. Elle obtient l'estime universelle ; elle peut même donner à des ouvrages médiocres d'ailleurs, un attrait piquant qui force à les lire ; & un mérite d'autant plus estimable qu'il est plus rare ; mais elle ne procure point de prôneurs, & elle fait une

multitude d'ennemis. Par exemple, Luzincour n'étoit point aveugle admirateur de J. J. Rousseau. Il condamnoit ses erreurs, son inconséquence ; il lui reprochoit de manquer de principes, & souvent de goût ; mais il admiroit du fond de l'ame le génie & les talens supérieurs de cet homme extraordinaire, & sur-tout son noble désintéressement & son mépris sincère pour l'intrigue. En s'exprimant ainsi, Luzincour révoltoit les partisans enthousiastes de Rousseau, & en même temps il s'attiroit la haine de ses ennemis. Il éprouva le même malheur lorsqu'il s'avisa de parler du *Philosophe de Ferney*. Les ennemis du *Philosophe* reprochèrent à Luzincour de l'avoir loué sur sa *bienfaisance*, sur le *noble emploi qu'il faisoit de sa fortune*. Messieurs, répondoit Luzincour, j'ai été à Ferney, je n'y ai trouvé ni un *philosophe*, ni un *sage heureux* ; mais j'y ai vu un homme qui faisoit le bonheur de ses vassaux, & qui en étoit aimé. J'ai dû le dire, je l'ai dit. Les ennemis trouvèrent encore fort mauvais que Luzincour, non-seulement n'eût pas égalé Crébillon à Voltaire, mais qu'il n'eût pas soutenu que Crébillon avoit plus de génie & plus d'originalité. Messieurs, répondoit Luzincour, je puis me tromper, & particulièrement sur ce point ; mais telle étoit mon opinion. Ce que j'ai pensé, j'ai dû le dire, je l'ai dit.

Ces réponses, loin de satisfaire, irritoient davantage ; mais les amis faisoient bien un autre train. Quelle arrogance, s'écrioient ils ! quelles prétentions ! quel orgueil ! un simple moraliste, qui n'est ni *Philosophe*, ni *Encyclopédiste*, ni *Gluckiste*, ni *Picciniste*, qui n'est rien enfin, s'avise de parler de Littérature, de décider, de juger & de critiquer Voltaire ! Hélas, Messieurs, répondoit modestement le pauvre Luzincour, je fais bien qu'il n'appartient qu'à vous de *décider* & de *juger*. Aussi je vous proteste que mon intention n'a été

ni de *juger* ni de *décider*, comme vous l'entendez, c'est-à-dire, de prétendre m'ériger en réformateur & de déclarer la guerre à quiconque ne pensera pas comme moi. Je ne prétends même pas que les opinions dont je vous ai fait part soient nouvelles : je vous les ai communiquées avec confiance & sans orgueil, parce qu'elles sont adoptées depuis plus d'un jour par un grand nombre de personnes très-sensées, je vous assure ; enfin, permettez-moi de vous représenter, Messieurs, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du génie & même beaucoup d'esprit pour faire une critique judicieuse ; qu'il ne faut pour cela que du bon sens & de l'équité. Luzincour répondoit en vain. On ne l'écoutoit point, & l'on soutenoit toujours qu'il étoit également orgueilleux & méchant.

Toutes ces injustices n'empêchoient pas le public de goûter, d'aimer ses ouvrages : on le déchiroit dans quelques sociétés particulières, mais on le lisoit, on l'estimoit, & on le traduisoit.

Enfin Luzincour se décide à déclarer ses sentimens à Aurélie. Il lui écrit. Il envoie sa lettre, & il attend chez lui la réponse qui doit décider du bonheur de sa vie. Agité de mille pensées différentes, il se promenoit à grands pas dans sa chambre. Il y avoit plus d'une heure qu'il étoit dans cette situation, lorsque Damoville entra chez lui. Cette visite le surprit ; car depuis long-temps toute liaison entre eux étoit presque entièrement rompue ; mais la vanité & la malignité ramenoient Damoville, & prepoient à Luzincour une cruelle épreuve. Je viens, lui dit Damoville, vous faire part, mon cher Luzincour, d'un bonheur auquel je n'osois prétendre, ou du moins dont je ne me flattois que foiblement.—Que vous est-il donc arrivé ? —Premièrement, il y a une place vacante à l'Académie ; Dorfenne est mort hier au soir.—Je ne doute pas que vous ne l'emportiez sur tous vos concurrens.—En effet, je crois pouvoir l'espérer.—Sans vous faire de compliment, on

peut le prédire.— Ce n'est pas dans cet instant ce qui me touche le plus. J'aime Aurélie, vous avez dû vous en douter, car votre pénétration m'est connue.—Eh bien, interrompit Luzincour, avec un trouble inexprimable ! Eh bien, reprit Damoville, depuis long-temps elle connoît mes sentimens—Depuis long-temps !—Enfin, ce matin, je lui ai écrit pour la presser de s'expliquer, & voici sa réponse : en disant ces paroles, Damoville tire de sa poche le billet d'Aurélie, & lit tout haut ce qui suit : “ Vous avez un rival. C'est un homme de “ Lettres. Je vous estime tous les deux ; mais je “ n'aime que la gloire. Il y a une place vacan- “ te à l'Académie. Celui qui mérite de l'obtenir “ est à mes yeux seul digne de mon choix ; ainsi “ je ne vous répondrai que lorsque l'Académie “ aura prononcé.” Luzincour, après avoir lu ce billet, éprouva un mouvement de fureur & d'indignation qu'il lui fut impossible de dissimuler. Voilà les femmes, s'écria-t-il ! ce n'est pas *la gloire* qu'elles aiment ; elles la méconnoissent. Une vanité puérile & méprisable les séduit & les guide.—Cet emportement me surprend, reprit Damoville avec un sourire amer : eh quoi ! Luzincour, seriez-vous ce rival redoutable qu'on m'annonce ? — A ces mots, Luzincour, poussé à bout, dit toutes les extravagances que la colère & l'amour au désespoir peuvent suggérer. Damoville triomphoit : il se contint sans peine dans les bornes d'une modération qui coûte si peu aux gens heureux ; enfin il sortit & laissa l'infortuné Luzincour accablé de douleur. Chaque réflexion nouvelle ne servit qu'à l'aggraver. Je n'en puis douter, disoit Luzincour, Aurélie préfère Damoville. Son billet exprime clairement que le choix de l'Académie deviendra le sien, & elle est certaine que ce choix tombera sur Damoville. Je sais bien qu'elle ne connoit pas entièrement son caractère. Hélas ! j'ai eu la générosité de ne jamais lui dire un mot

qui pût lui faire soupçonner à quel point il me paroît méprisable. Cependant elle n'aime point ses ouvrages ; elle estime les miens, j'en suis sûr ; elle me rémoignoit de la confiance, de l'amitié ! — Une froide estime, voilà tout ce que j'ai pu obtenir, & le cœur étoit pour mon rival ! — Il a su plaire, tout est expliqué. Elle s'aveugle, elle veut s'abuser. — Avec tant d'esprit, tant de finesse & de pénétration naturelle, comment a-t-elle pu se laisser séduire par un hommage si peu digne d'elle ! — Ah ! sans doute, elle se condamne elle-même ; mais le penchant triomphe de la raison. Telles étoient les tristes réflexions qui déchiroient le cœur de Luzincour. Il se promettoit, en versant un déluge de larmes, de ne jamais revoir l'ingrate Aurélie. Un moment après, il formoit le projet d'aller l'accabler de reproches ; enfin un message inattendu vint fixer toutes ses irrésolutions. Il reçoit un billet d'Aurélie qui lui mandoit qu'elle vouloit lui parler sur-le-champ. Aussi-tot il part, il vole, il arrive chez Aurélie, il la trouve seule, & s'étonne de ne pas remarquer sur son visage la plus légère altération. Il avoit préparé en chemin un discours très-touchant, très-généreux, & fait pour dissiper l'embarras extrême qu'il supposoit qu'Aurélie devoit éprouver ; mais quand il lui vit un air si calme et si serein, il sentit que son discours devenoit d'autant plus inutile, qu'il avoit grand besoin lui-même d'être rassuré. Il lui fut impossible de proférer une parole ; & Aurélie le regardant avec douceur, vous avez vu ce matin Damoville, lui dit-elle ? Luzincour, confondu de ce début, ne répondit rien. Je trouve son procédé fort noble, poursuivit négligemment Aurélie ; il vous a montré mon billet, & il soupçonnoit que vous étiez son rival. Il y a de la franchise & de la noblesse dans cette conduite. Aurélie s'arrêta comme si elle eût attendu une réponse : elle ne l'obtint pas. Luzincour fut au moment d'écla-

ter, mais il se contint ; & ce premier mouvement passé, il se promit intérieurement de dissimuler son chagrin & son dépit. Il ne s'étoit jamais permis de confier à Aurélie ses véritables sentimens pour Damoville. Il imagina que s'il avoit la faiblesse de démentir sa générosité à cet égard, Aurélie n'attribueroit qu'à la jalousie tout ce qu'il pourroit dire ; ainsi il prit la ferme résolution de se taire. Après un moment de silence—Eh bien, dit Aurélie, quand ferez-vous vos visites ?—Quelles visites, Madame ?—Vos visites de sollicitations aux Académiciens ?—Ah ! c'en est trop, Madame, s'écria Luzincour hors de lui, de joindre la raillerie à tant de cruauté !—Ecoutez-moi, Luzincour, reprit doucement Aurélie, écoutez-moi & calmez-vous. Réfléchissez à ma situation ; la voici. J'aime la littérature & j'ai pour la gloire une passion extraordinaire. Je suis décidée à deux choses, à me remarier & à n'épouser qu'un homme de lettres. Mais je veux encore n'épouser que celui qui aura le plus de mérite. De tous les gens de lettres à marier que je connois, il n'y a que vous & Damoville qui ayez une réputation qui puisse satisfaire ma vanité. Vous m'aimez l'un & l'autre, il s'agit donc de choisir entre vous. La passion ne m'aveugle point ; j'ai le libre usage de ma raison. Cependant, je vous l'avouerai sans détour, je sens bien au fond de mon cœur quelques mouvemens de préférence ; & si j'écoulois le penchant il parleroit pour vous—Qu'entends-je ! s'écria Luzincour, Aurélie, se pourroit-il ?—Rien n'est plus vrai, reprit Aurélie ; mais, ajouta-t-elle, en souriant, vous n'en êtes pas plus avancé : au contraire, je me méfie de mon cœur, je crains de ne pouvoir vous juger sans prévention, je me refuse. Ce ne fera point moi qui vous jugerai ; je m'en rapporte aux quarante personnes les plus spirituelles

de la Nation, à un *Conseil de Sages*, qui va s'assembler & délibérer tout exprès pour me tirer de peine, & pour fixer mon opinion & mes irrésolutions. Enfin je vous le répète, je suis irrévocablement décidé à ne donner ma main qu'à celui qui mérite d'être choisi par l'Académie—Mais, reprit Luzincour, est-il possible que vous parliez sérieusement ?—Je vous le proteste—Quoi ! je pourrois être aimé, & vous refusez d'écouter votre cœur qui vous parloit pour moi !—Ah ne me trompez-vous point ? Ne vous jouez-vous pas de ma crédulité ?—Ne parlons plus de mes sentimens. Attendons que l'Académie ait prononcé. J'exige positivement que vous vous mettiez sur les rangs—Mais êtes-vous de bonne-foi en me donnant cet ordre ? Quel est votre dessein ?—Mon dessein—que vous importe ?—Je vous ai dit que je vous aime ; si vous croyez cet aveu trompeur, vous ne m'estimez pas, & alors je n'aurois pas besoin d'un arrêt de l'Académie pour vous oublier. — Vous me faites frémir, interrompit Luzincour en tombant aux pieds d'Aurélié : pardonnez à mon trouble, à l'étonnement que me cause la bizarrerie de vos discours & de vos sentimens—Non je ne doute point de votre sincérité ; mais cet aveu si doux fait à la fois mon bonheur & mon supplice. Vous m'aimez, je dois être heureux, je le suis : cependant vous m'ôtez toute espérance. Vous promettez votre main à mon rival ; car il sera choisi par l'Académie, tout le monde s'y attend & le fait, & vous ne l'ignorez pas—Non, reprit Aurélié, je ne puis le croire. Si vous sollicitez la place, vous l'obtiendrez—Songez donc, Madame, que je n'ai pas un ami parmi les Académiciens. Au contraire—Il me semble que dans tous vos ouvrages vous n'avez jamais parlé de l'Académie qu'avec respect. — Assurément, & tel sera toujours mon langage : mais quelques épigrammes sur un Corps en général ne sont jamais bien piquantes : c'est une légèreté qui se pardonne aisément. Il y a un tort plus grave

dont je ne fuis pas sûr de n'être point coupable. Il feroit très-poffible qu'il y eût dans mes ouvrages quelques principes & quelques opinions que les Chefs actuels de l'Académie n'approuvaſſent pas. — De quoi allez-vous vous embarrasſer ? Si votre morale eſt pure, ſi vos principes ne peuvent être dangereux, il faut bien que l'Académie les approuve. Je ſais que Damoville eſt plus aimé que vous ; mais qu'importe. Il n'eſt pas queſtion ici de *ſentiment & d'amitié* ; il s'agit d'être juſte. — Oui ; mais remarquez donc, Madame, que ce *Tribunal* eſt le ſeul où les *amis & les ennemis* ne ſoient pas obligés de ſe réuſer : jugez de l'équité de ſes arrêts. — Il a pourtant donné des preuves d'une grande impartialité. M. de Montefquieu ſ'en moqua ſans ménagement dans les *Lettres Perſannes* : de plus, il déchira ſans exception, tous les gens de lettres ; & cependant c'eſt ce même ouvrage qui le fit recevoir à l'Académie François (a). — Cette impartialité fut d'autant plus remarquable que l'Académie avoit un excellent prétexte pour ſe diſpenſer de recevoir l'Auteur des *Lettres Perſannes*, malgré la ſupériorité de ſes talens, puifque cet ouvrage eſt rempli de principes dangereux & de traits contre la Religion. — Quoi qu'il en ſoit, je veux que vous faſſiez vos viſites, & que vous les commenciez dès aujourd'hui. — Je vous obéirai ; mais je ne vous comprends pas. Je le crois bien, reprit Aurélie en riant ; & votre obéiſſance en aura plus de prix à mes yeux. Il eſt tard, ſéparons-nous, allez faire vos viſites ; enfuite vous reviendrez ſouper avec moi. Luzincour voulut haſarder encore quelques repréſentations ; Aurélie ne l'écouta pas. Il la quitta ſans pouvoir ni

(a) Ce fut ſon premier ouvrage.

démêler le motif qui la faisoit agir, ni douter de sa sincérité.

Luzincour revint le soir plus triste que jamais. L'accueil qu'il avoit reçu dans ses visites ne lui permettoit pas de conserver la plus foible lueur d'espérance. Il se plaignit à Aurélie, qui lui tint toujours le même langage. Il ne savoit que penser, & il étoit agité de la plus mortelle inquiétude. Cependant quelque bizarrerie que pût affecter Aurélie, il ne pouvoit renoncer au bonheur, puisqu'il étoit certain d'être préféré en secret. Enfin il voit arriver le jour qui devoit décider de son sort. Ce jour même Aurélie veut que ses deux Amans viennent dîner chez elle, & qu'ils apprennent en sa présence la décision de l'Académie.

Après le dîner Aurélie leur fit promettre qu'ils se soumettroient sans murmure à l'arrêt qui seroit prononcé. Damoville assuré des suffrages de l'Académie, fit un pompeux étalage des plus beaux sentimens. Luzincour ne pouvoit ni parler ni penser. Au moment de voir son sort éclairci, la défiance & le découragement succédoient dans son cœur à tous les autres sentimens qui l'avoient occupé & flatté jusqu'alors. Il lui paroissoit clair dans cet instant qu'Aurélie s'entendoit avec son rival, qu'elle n'avoit eu d'autre projet que celui d'ajouter à la gloire de Damoville, en lui donnant un concurrent qui pût rendre son triomphe plus éclatant aux yeux du Public. Le malheureux Luzincour se voyoit indignement trompé, joué, trahi; il gardoit un morne silence. Aurélie le considéroit avec malignité, & paroissoit jouir du trouble affreux qu'il ne pouvoit dissimuler.

A cinq heures Aurélie reçoit un billet. Elle passe dans un cabinet voisin. Un moment après elle fait dire à Damoville & à Luzincour de venir la trouver. Aussitôt qu'ils parurent, elle s'avança vers eux : J'ai voulu, leur dit-elle, vous annoncer moi-même la décision de l'Académie. A ces mots Luzincour pâlit &

rougit. Damoville savoit trop bien quelle étoit cette décision pour éprouver la plus légère inquiétude. Cependant il pressa Aurélie de s'expliquer. J'y consens, reprit-elle, & je crois ne vous étonner ni l'un ni l'autre, en vous disant, Damoville, que vous avez eu *toutes les voix* pour vous.—Maintenant je dois enfin remplir un engagement cher à mon cœur : j'ai promis ma main à celui qui *mériteroit d'obtenir la place qui vous est donnée* ; il n'a su que s'en rendre digne !—Comment, interrompit Damoville, que voulez-vous dire ?—Que l'Académie vous choisit, & que j'épouse Luzincour. A ces paroles, Luzincour éperdu se précipite aux genoux d'Aurélié. Et pensez-vous, interrompit Damoville transporté de fureur, pensez-vous, Madame, n'avoir rien à craindre du ressentiment d'un homme que vous avez trompé avec tant de perfidie ? Je ne vous ai point trompé, répondit froidement Aurélie : rappelez-vous les expressions de mon billet ; les voici : *Il y a une place vacante à l'Académie, celui qui mérite de l'obtenir est à mes yeux seul digne de mon choix*. La modestie de Luzincour & votre vanité ont seules produit l'erreur où vous avez été tous deux : si vous aviez su l'un & l'autre vous rendre justice à vous-mêmes, ce billet n'auroit pu vous abuser.

Au reste, poursuivit Aurélie, je vais calmer aisément la colère qui vous agite : depuis long-temps je vous connois, Damoville ; un intrigant n'est pas aussi difficile à pénétrer que vous l'imaginez. Mais d'ailleurs voici des lettres qui ne peuvent laisser de doutes sur votre caractère. En disant ces paroles Aurélie tire de sa poche un porte-feuille, elle l'ouvre, & montrant à Damoville les papiers qu'il contient : connoissez-vous cette écriture, reprit-elle ? c'est la vôtre. O ciel ! s'écria Damoville, par quelle trahison ces lettres se trouvent-elles entre vos mains ? Vous parliez de ressentiment, répondit Aurélie, jugez si celui d'une femme est à craindre ! —Je suis déchirée dans ces lettres adressées à Ma-

dame d'Herblay. Beaucoup d'autres personnes y font traitées avec aussi peu de ménagement. Madame d'Herblay, confidante alors, eut par la suite à se plaindre de vous : elle ne se brouilla point, mais elle se vengea. Croyant que mon projet étoit de vous épouser, elle me fit remettre ce recueil de lettres quinze jours avant sa mort. Vous voyez, ajouta Aurélie, que vous ne connoissiez pas toutes les raisons que je pouvois avoir de ne pas *pleurer* en vous entendant lire son *éloge*. Je me flatte qu'à présent cette insensibilité vous paroît moins étrange.

Après ce discours Aurélie s'assit & cessa de parler. Damoville confondu, anéanti, restoit debout immobile à sa place. Il y eut un moment de silence. Enfin Damoville prenant la parole : achevez, Madame, dit-il, achevez de me prouver à quel point le ressentiment & la haine d'une femme peuvent être funestes. Montrez ces lettres à mes ennemis, rendez-les publiques, perdez-moi, vous le pouvez. — J'ose assurer, interrompit Luzincour, qu'Aurélie est incapable d'éprouver de semblables sentimens. — Rassurez-vous, Damoville reprit Aurélie ; Madame d'Herblay alors vous étoit nécessaire. Elle me haïssoit sans me connoître, & pour lui plaire vous n'avez pas hésité à lui dire du mal de moi ; vous m'avez noircie, calomniée ; mais je ne vous hais point, & je n'ai point de ressentiment. Vous croyez que la droiture & la vertu nuisent à la fortune, vous êtes par calcul intrigant & méchant : j'ai voulu non me venger, mais vous donner une utile leçon qui peut profiter à tout âge. J'ai voulu vous démontrer la révoltante absurdité du système affreux que vous avez suivi : quel fruit retirez-vous de tous vos artifices ? Croyez-vous maintenant que par l'intrigue & par la cabale on puisse à la fois engager le Public à lire ses ouvrages, déterminer les étrangers à les traduire, & l'emporter sur un rival qui ne doit sa réputation qu'à ses talens ? Adieu.

Voici toutes vos lettres, je les remets entre vos mains ; je ne les ai gardées que pour vous les rendre. A ces mots Damoville saisit le porte-feuille que lui présente Aurélie, & au même instant il s'échappe précipitamment & disparoit.

Alors Luzincour se livra à tous les transports que l'amour, la reconnoissance & l'excès de la joie peuvent inspirer. Je vous ai trompé, lui dit Aurélie, mais je voulois vous éprouver ; j'avois tant d'intérêt à vous connoître ! Depuis long-temps j'étudie votre caractère, & je suis sûre enfin qu'en faisant votre bonheur j'assure aussi le mien.

Le soir même de ce jour heureux, Luzincour, en s'arrachant d'auprès d'Aurélie, fut chercher le Vicomte. Il passa une partie de la nuit à s'entretenir avec lui de son bonheur. Il avoit écrit sur le champ à son père. Ce dernier, au comble de ses vœux, vint à Paris. Il vouloit conduire lui-même à l'autel un fils si chéri & si digne de l'être. Luzincour reçut la main d'Aurélie. En sortant de l'Eglise son père le prit dans ses bras, & le serrant contre son sein : O mon fils ! s'écria-t-il, je te l'avois dit, la droiture, le mépris de l'intrigue, le respect pour la Religion & les mœurs distinguent les Auteurs estimables, & forment les réputations solides : l'amour de la véritable gloire produit seul les succès désirables, & tôt ou tard le bonheur doit être le prix des vertus & des talens.

DAPHNIS ET PANDROSE,

OU

LES OREADES,

CONTE MORAL,

AVERTISSEMENT.

JE voulois prouver que l'Amour n'est qu'une illusion, qu'il *promet le bonheur, & ne peut que le troubler ou le détruire.* Il me semble que les allégories de la Mythologie rendroient ces vérités morales plus frappantes, alors j'ai cherché un sujet dans la Fable, & j'en ai trouvé un qui convenoit parfaitement à *mon plan d'idées.* Le voici.

“ Daphnis, jeune Berger de Sicile, & Fils de
“ Mercure, aima une Nymphé, avec laquelle il ob-
“ tint du ciel, que celui des deux qui violeroit le
“ premier sa foi conjugale deviendroît aveugle.
“ Daphnis ayant oublié son serment, & s'étant atta-
“ ché à une autre Nymphé, fut privé de la vue sur-
“ champ.” *Dict. de la Fable, par Chompré.*

Comme je favois depuis long-temps que la Fable offroit encore une foule de traits qui ne sont point connus, & beaucoup de Personnages intéressans, d'Héroïnes, de Nymphes, & même de Divinités qui ne le sont pas davantage, j'étois bien sûre de pouvoir du moins présenter des tableaux nouveaux ; & dans ce genre, c'est un mérite assez rare. Je ne puis cependant me vanter d'avoir fait, pour composer ce petit Conte, des recherches bien profondes. Un volume in 12 m'a suffi ; c'est le Dictionnaire de la Fable qui est entre les mains de toutes les jeunes personnes, que tout le monde estime avec raison, pour la prodigieuse quantité de faits qu'il contient, & qui seul donneroit une connoissance assez étendue de la Mythologie, si on prenoit la peine de le lire :

mais on le lit si peu, que je crois nécessaire, pour l'intelligence de ce Conte, de placer ici, comme à la tête d'une Comédie, une liste où l'on trouvera les noms de mes principaux Personnages ; au reste, c'est un usage suivi par plusieurs Auteurs Anglois (a).

(a) Richardson au commencement de Clarisse, donne la liste de tous ses personnages, &c. Je ne vois pas pour quoi nous n'adoptons pas cet usage qui ajoute à la clarté, comme nous avons pris de ces mêmes Romans, celui de retrancher dans les nôtres les *répondit-il, répliqua-t-il, &c.*

PERSONNAGES.

VENUS.

L'AMOUR.

MERCURE, *filz de Jupiter & de Maya.*

DRYAS, *fille de Faunus (a) & Déesse de la Pudeur & de la Modestie. Il n'étoit pas permis aux hommes de se trouver aux sacrifices qu'on lui offroit. Elle étoit au rang des Divinités champêtres : on l'honoroit dans les Villes, mais elle n'habitoit que les prairies, les bois, les montagnes.*

DAPHNIS, *Berger de Sicile, filz de Mercure & Amant de Pandrose.*

PANDROSE, *l'une des Oréades, c'est-à-dire Nymphes des Montagnes.*

CYNISCA, *fille d'Archidamas. Elle remporta la première le prix de la course des chars aux*

(a) Faunus, filz de Picus, établit un culte public pour Saturne, son ayeul, & mit au nombre des Dieux Picus, son père, & Fauna, sa femme & sa sœur. Il fut lui-même honoré comme un Dieu. Sa femme fut regardée comme la première des Déeses Fanes, espèce de Divinités que l'on consultoit particulièrement sur l'avenir. Les Fées ont été substituées aux Fanes. *Dict. de la Fable.*

138 A V E R T I S S E M E N T.

*Jeux Olympiques ; ce qui lui fit décerner de
grands honneurs. Voy. Dict. de la Fable. (a).*

*La plus grande partie de l'action se passe en Sicile,
& j'ai placé la Scène sur le mont Ethna dont je sup-
pose que Pandrose étoit une des Oréades.*

(a) Cette Cynisca étoit fille d'Archidamas, Roi de Sparte,
le Dictionnaire de la Fable n'en dit rien, mais tous les anciens
Auteurs qui parlent de Cynisca le disent.

Description de l'Ethna.

Ce fut sur le Mont Ethna que Pluton enleva Proserpine qui cueilloit des fleurs & en formoit des couronnes. Cyane qui voulut s'opposer à l'enlèvement, fut changée en fontaine. On peut découvrir de l'Ethna le fleuve Acis qui porte encore aujourd'hui ce même nom. Les gouffres de Carybde & de Scylla sont aussi en Sicile, ainsi que la fontaine Aréthuse. *Le lac des Palisques* se trouvoit sur l'Ethna ; en voici l'origine. La Muse Thalie, aimée de Jupiter, & craignant la colère de Junon, pria la terre de l'engloutir. Sa prière fut exaucée : dans cette situation, elle devint mère de deux enfans jumeaux qui furent appelés Paliques ou Palisques, parce qu'ils naquirent deux fois : la première en recevant la vie, la seconde en sortant de la terre & recevant le jour. Il se forma deux lacs, formidables aux parjures & aux criminels, dans l'endroit où ils naquirent sur le sommet de l'Ethna. Les Siciliens sacri oient aux Palisques comme à des Divinités. Les Poètes ont feint que les Forges de Vulcain étoient établies dans le Mont Ethna, & que les Cyclopes y travailloient continuellement aux foudres de Jupiter. *Diâ. de la Fable.*

Je ne donne ici que les explications absolument nécessaires pour l'intelligence du Conte : celles qui ne l'étoient pas sont renvoyées dans des notes à la fin de l'Ouvrage. Je n'ai pas employé à beaucoup près tous les traits intéressans & peu connus que j'ai trouvés dans le Dictionnaire de la Fable, comme on peut s'en convaincre, en lisant dans ce Dictionnaire l'Histoire de *Lybas* qui m'auroit fourni un épisode si brillant (si j'avois voulu donner plus d'étendue à cette bagatelle), & qui seroit certainement un très-beau sujet d'Opéra ; les métamorphoses si agréables de *Phyllis*, *Périsfère*, *Phalce*, &c. & une infinité d'autres traits. Combien de choses neuves aurois-je

donc présentes, si au lieu de m'en tenir scrupuleusement à mon petit Dictionnaire, j'avois voulu puiser dans les dix-sept ou dix-huit volumes qui contiennent toute la Mythologie (a) ? Mais si j'étois Peintre ou Poëte, je relirois avec attention ces dix-sept ou dix huit volumes, afin de n'être pas obligé de copier des descriptions usées & des tableaux connus de tout le monde.

(a) L'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide avec les Notes. Les Métamorphoses d'Ovide. Hérodote & les deux premiers Vols. de Diodore de Sicile. Mesure des Grecs par Ménéard, &c.

DAPHNIS ET PANDROSE,

OU LES OREADES (a).

CONTE MORAL.

Pasce l'agna l'erbette, il lupo l'agna,
Ma il crudo amor di lagrime si pasce
Ne' sene mostra mai satollo.

Aminia di Terquato Tasso.

LA NUIT sombre & tranquille regnoit sur l'Univers ; le Dieu du jour, dans le sein de Thétis, oublioit l'Olympe & les mortels, il laissoit à sa sœur le soin d'éclairer le monde ; l'insensible Déesse lui donne à regret sa lumière, elle méprise, elle hait l'amour, & sa clarté douce & tendre le favorise. Déjà brille au ciel le malheureux Orion, victime d'un amour téméraire ; il attend l'instant où Diane, dans sa course lente & mesurée, doit se rapprocher de lui : déjà l'on voit la Nymphe aimée de Jupiter, & son fils le jeune Arcas ; la sensible Andromède paroît auprès de son amant ; on distingue

(a) Nymphes des montagnes.

l'étoile brillante de Venus, tout parle de l'Amour ; aux cieux & sur la terre, tout retrace & peint sa puissance. La fière Diane en soupire ; mais jetant ses regards sur le délicieuse Isle de Paphos, ce qu'elle y découvre la console pour quelques instans ; c'est son ennemi, c'est l'Amour baigné de pleurs sur les genoux de sa mère ; il fait retentir les bocages d'alentour de ses gémissemens & de ses cris ; sa colère est celle d'un enfant capricieux ; en cherchant à l'adoucir, on la rend plus impétueuse & plus obstinée. Venus en vain pour apaiser l'Amour, le caresse & le presse dans ses bras ; il se débat & s'agite, sa douleur paroît s'accroître encore, & son dépit devient de la fureur. Venus irritée à son tour, le repousse, & lui reproche ses emportemens, enfant indomptable & cruel, dit la Déesse, la douce & facile indulgence te rendra-t-elle toujours plus terrible & plus intraitable ?—Mais je ne pénétre que trop la cause d'une douleur si vive, tu n'auras pu sans doute causer tout le désordre tout le trouble que tu te plais à répandre.—Diviser les dieux & les hommes, voilà tes jeux & tes plaisirs ; tes larmes perfides ne coulent jamais que par le regret inhumain de n'avoir pu faire tout le mal que tu méditois ! A ces mots l'Amour s'apaise, & d'un air soumis & tendre il se rapproche de Venus, qui déjà lui tend les bras, la Déesse essuie doucement les pleurs de l'Amour avec le voile divin qui flotte sur ses beaux cheveux : ingrat, lui dit-elle, je devrois ne vous plus aimer ; mais quel ressentiment peut tenir contre les larmes de l'Amour ? Tu te plains, tu gémis, & j'oublie ma colère. Ah ! sans doute le bonheur de te pardonner dédommage assez de ton ingratitude. Parle, confie-moi tes peines, mon cœur va les partager.

Eh bien, reprit l'Amour, écoutez donc ce triste récit : vous le sçavez, j'ai tout fait pour Daphnis, ce fils chéri de Mercure. Quel autre berger de la Sicile pourroit-on comparer à Daphnis ? Apollon

lui-même & les muses oferoient à peine lui disputer le prix du chant ; le Dieu de l'éloquence lui donna ses talens brillans & sublimes, mais Daphnis ne doit qu'à moi l'heureux don de charmer. Hélas, inutile bienfait ! Daphnis, il est vrai, voit toutes les Bergères de la Sicile se disputer la gloire de lui plaire, & mille Nymphes charmantes prétendre à son cœur ; mais une seule fut attirer & fixer ses vœux, & mes traits ne peuvent rien sur elle ! Parmi les Nymphes agiles, habitantes du mont redoutable où l'on entend nuit & jour le bruit des forges de Vulcain, la plus belle des Oréades, Pandrose, semblable aux Déesses, est aimée de Daphnis, & conserve sa liberté ! Daphnis en vain languit & se consume. La Nymphé altière dédaigne son hommage, & refuse d'écouter ses chants ; elle fuit Daphnis & méprise l'Amour !—Ah ! si la beauté doit m'élever des autels puisqu'elle règne par moi, puisque sa gloire est mon ouvrage, que n'étois-je pas en droit d'attendre de Pan rose ! Cependant l'ingrate méconnoît mes bienfaits, & brave ma puissance ! L'orgueilleuse Diane & la sauvage Dryas, voilà les Divinités qu'elle me préfère ! La fille de Faunus l'emporte sur moi, elle fait l'art d'attirer & de retenir Pandrose dans la grotte champêtre ; Pandrose révere & consulte Dryas, elle écoute avec plaisir les tristes leçons d'une raison farouche, & son cœur est insensible à tous les charmes de l'Amour ! O Vénus ! ô ma mère ! dois-je supporter tant d'outrages, & cet excès de honte ?—En achevant cette plainte amère, le Dieu se précipite dans les bras de Vénus, son visage divin est inondé de larmes. Vénus y mêle les siennes ; telle au lever de l'aurore on voit la Reine brillante des fleurs, baignée d'une douce rosée, la répandre en perles liquides sur le bouton naissant qui croît au dessous d'elle. Ainsi Vénus attendrie, laisse couler ses pleurs sur le front charmant de l'Amour.

Console-toi, mon fils, lui dit-elle tendrement, va, ne crains rien, n'es-tu pas certain de séduire, si tu parviens à te faire écouter ; toi qui fais si bien prendre mille formes différentes, pourquoi t'offrir aux timides regards de Pandrose sous des traits qu'elle redoute ? Tu n'es jamais plus dangereux que lorsque tu te déguises ; combien de fois ainsi n'as-tu pas abusé les immortels & Jupiter lui même ? Il te fera plus facile encore de tromper Dryas & Pandrose : cache tes flèches meurtrières, ton arc & ton carquois, cache surtout tes ailes !—& ton triomphe est assuré. A ces mots l'Amour sourit & se ranime, il embrasse Vénus, & s'élançant dans les airs avec rapidité, il dirige son vol audacieux vers les bords fortunés de l'Aréthuse.

Déjà l'aurore vermeille s'élève & dore l'horizon ; aux premiers rayons de sa douce lumière, la nature semble se réveiller, les fleurs ouvrent leur sein & parfument les airs, le volage amant de Flore agite les feuillages, & se joue dans les roseaux ; la tendre Philomèle fait retentir les bois du son harmonieux de sa voix plaintive & touchante. Echo répond à ses tristes accens, & malheureuse comme elle, se plaît à les répéter. Tout enfin se ranime, tout reprend le sentiment & la vie.

L'Amour du haut des airs jette les yeux sur la Sicile, il aperçoit sur les sommets de l'Etna, les Oréades dispersées ; il distingue aisément Pandrose ; l'Amour s'arrête un moment pour contempler la Nymphe. Ainsi l'Aigle redoutable, planant au-dessus des nuages, jette un regard avide & perçant sur la colombe innocente, prête à devenir sa proie ; ainsi le Dieu de Paphos triomphe en admirant l'air ingénu, la grace de Pandrose & sa beauté céleste.—La Nymphe appelle ses compagnes, toutes se rassemblent à sa voix, & la troupe brillante & légère descend la montagne, & tourne ses pas vers la grotte de Dryas. L'Amour alors

fuit les conseils de Vénus, il change de forme, il prend la taille & les traits de la jeune & naïve Coronis, la compagne chérie de Pandrose, & à la faveur de ce déguisement, le Dieu téméraire pénétre dans la grotte sacrée dont jusqu'à ce jour l'entrée lui fut interdite.

Tout blesse les regards de l'Amour dans ce paisible lieu, asile révérend de l'innocence & du bonheur : la grotte, ouvrage d'une Déesse, offre aux yeux étonnés l'aspect d'un temple auguste, à la fois magnifique & champêtre ; des colonnes d'albâtre, dé orées de guirlandes, de lauriers & d'immortelles, soutiennent l'édifice ; les murs sont revêtus de marbre de Paros d'une blancheur éblouissante ; une main divine a tracé sur ces lambris des bas-reliefs où l'on voit l'Histoire des femmes vertueuses qui furent l'ornement de leur sexe et l'honneur de leur patrie. Ici le marbre représente ces Héroïnes généreuses qui se dévouèrent au salut public ; on voit les filles d'Antipheus s'immoler pour la prospérité de Thèbes, & les courageuses Hyacinthides offrir le même exemple ; du bucher fatal où furent consumées les filles d'Echion, on voit naître de leurs cendres & s'élever deux jeunes hommes couronnés Prodiges éclatant et glorieux fait pour honorer une vertu sublime, et pour consoler un père infortuné (1).

A côté de ces Héroïnes sont placées toutes les victimes intéressantes de l'amour filial ; les sept filles d'Alcyon ne pouvant survivre à leur père, et se précipitant dans les flots, la charmante Érigone s'immolant auprès du tombeau d'Icare, la belle Hypsipyle s'exposant à perdre et son trône et la vie pour dérober Thoas à la fureur des femmes de Lemnos. On voit encore la vaillante Harpalice ; semblable à Pallas, au milieu d'un combat sanglant, elle brave tous les dangers &

la mort qui s'offre à ses regards sous mille formes différentes, elle ne voit que son père, elle se jette au-devant de lui, et cherche à recevoir tous les coups des mains des ennemis, et le reconduit victorieux dans la Thrace. On trouve aussi, parmi cette troupe heroïque, les tendres sœurs du jeune Hyas, celles de l'imprudent Phaéton et les Méléagrides (2) : l'aimable Déesse de la pudeur s'est plu surtout à retracer l'image des Nymphes vertueuses qui surent éviter tous les pièges de l'Amour. Panope, Arethuse, Syrinx et la belle Daphné, Tucia et Claudie si chères à Vesta. Anaxabie protégée de Diane, Bolina qui fut insensible à l'amour du plus charmant de tous les Dieux ; elle est représentée dans l'instant où pour se dérober aux poursuites d'Apoillon, elle s'élance dans la mer ; elle croit y trouver une mort certaine, mais son amant lui-même, en gémissant de sa vertu, est contraint à l'admirer ; il implore Jupiter, aussitôt la Nymphé est rendue à la vie ; et digne d'habiter l'Olympe, elle reçoit l'immortalité (3).

Dryas n'a pas oublié de placer dans son Temple les mères tendres et les épouses fidelles. Ici paroissent, dans les momens les plus intéressans de leur vie, Pénélope, Artémise, Andromaque, Alcyone et la généreuse Alceste, la malheureuse Argie rendant les derniers devoirs à son époux, Laodamie expirante à la vue de l'ombre de Protésilas, et suivant, chez les morts, cette ombre adorée ; plus loin, on apperçoit Arganthoné et Canens consumées par la douleur, l'infortunée Clytie renonçant au jour qu'elle déteste, et la courageuse et fidelle Evadne se précipitant sur le bucher de son époux (4). Dans la foule des femmes, que la tendresse maternelle a rendu célèbres, on distingue surtout la sensible Pyrène et la Nymphé qui donna le jour à Cycnus :—Fatal voyage des Argonautes, vous coûtez la vie à la plus tendre mère ! Amphinome ne peut supporter l'absence de Jason, elle se plonge

un poignard dans le sein!—Callipatira, mère aussi tendre et plus heureuse, fait braver mille dangers pour suivre son fils aux jeux olympiques, et jouir du bonheur de le voir couronner (5). Dans le fond du Temple de Dryas, la Déesse a placé des Statues qui représentent les déités chères à son cœur : la fidelle Amitié, l'auguste Vesta & les deux sœurs immortelles qui président à la pureté des mœurs (a) ; l'Amour soupire & s'indigne qu'on puisse lui préférer ces paisibles Divinités. Il voit, avec plus de dépit encore, la belle & chaste Dryas entourée de toutes les Nymphes des eaux, des montagnes, des bois & des prairies (6). La Déesse est assise sur un trône de verdure & de fleurs, le lys majestueux & l'humble violette naissent & croissent autour d'elle & sous ses pas, un voile d'une blancheur éclatante cache une partie de son visage, & retombe en plis ondoyans sur ses épaules & sur sa taille ; l'Amour lui-même est forcé d'admirer l'éclat de sa fraîcheur, sa grace touchante & la douce majesté qui brille sur son front ; il brûle du desir d'approcher de Dryas, de la contempler de plus près ; mais un sentiment nouveau pour lui le retient, l'arrête, & par un charme que l'Amour ne peut concevoir, la Déesse l'attire & lui en impose.

Cependant les Nymphes se dispersent dans la grotte, Pandrose revient s'asseoir aux pieds de la Déesse ; l'Amour inséparable de Pandrose, & toujours sous la forme de Coronis, reste auprès d'elle ; alors Dryas donne à la Nymphé d'utiles leçons, & d'une voix pleine de douceur : ma chère Pandrose, ajouta-t-elle, défiez-vous toujours des pièges de l'Amour ; ce n'est pas en se montrant qu'il est le plus à craindre, c'est surtout lorsqu'il se

(a) Callianasse & Callianire. *Dict. de la Fable.*

cache!—c'est ainsi qu'il surprit Mélantho, Leucothoë, l'innocente Calisto & la belle Pomone (7). Il ne triomphe qu'en trompant, qu'en produisant de vaines illusions; il promet le bonheur, mais il ne peut que le troubler ou le détruire. Ainsi parla Dryas; Pandrose promet de suivre ses conseils, l'Amour sourit. La Nymphé ingénue rappelle ses compagnes, & s'appuyant avec sécurité sur le bras de la dangereuse Coronis, elle quitte la grotte de Dryas. A peine est-elle sortie de cet auguste asile, qu'un trouble nouveau s'élève dans son cœur! Interdite & rêveuse, elle suit l'Amour qui la guide, & l'entraîne loin de ses compagnes, il lui fait parcourir des chemins semés de fleurs; mais à travers ces routes inconnues, Pandrose entrevoit avec effroi des précipices escarpés & de profonds abîmes! ô Coronis, où me conduisez-vous? Nous sommes sur l'Ethna, répond l'Amour; voyez cette fumée qui s'élève en épais tourbillons, nous approchons du sommet, rassurez-vous, Nymphé charmante. Eh quoi donc! que pouvez-vous craindre? Je ne sais, dit Pandrose; cependant jamais je n'ai ressenti l'émotion que j'éprouve! Où sont nos compagnes? Allons les retrouver—Pandrose veut appeler Polixo, Dymas, l'haloë, ses amies les plus chères; mais fatiguée d'une course rapide & pénible, elle manque de force & de voix; l'Amour l'invite à se reposer dans un bocage de myrtes & de roses, non loin du gouffre épouvantable, au fond du quel les noirs Cyclopes forgent les foudres de Jupiter. Pandrose s'arrête, & s'allie sur un siège de gazon, elle ne peut concevoir ce qui se passe dans son âme; en vain elle veut écarter de son imagination le souvenir de Daphnis, elle croit le voir & l'entendre, elle se rappelle tous les vers que Daphnis a fait pour elle; les sons touchans de la voix & de la lyre du Berger retentissent à son oreille; chants si doux, si mélodieux, & que jamais la

Nymphes n'écoula qu'en fuyant, comme la biche, craintive & légère, qui n'entend que de loin le bruit du cor & les cris redoublés du chasseur ardent qui la poursuit & qu'elle évite.

Plongée dans une profonde rêverie, Pandrose garde le silence; l'Amour la considère avec malignité; enfin prenant la parole, ô Pandrose, dit-il, que ces lieux sont charmans!—C'est ici, c'est près de ce bocage que l'aimable fille de Cérès cueilloit des fleurs & formoit des couronnes de roses, lorsque le redoutable Souverain des enfers s'offrit à ses regards. C'est ici que l'Amour fut attendrir ce Dieu farouche, inflexible & cruel—En vain l'imprudente Cyane veut s'opposer à des transports inspirés par l'Amour, elle perd sa la fois & sa forme & la vie, elle n'est plus qu'une onde fugitive. Vous la voyez errer à travers ces gazons fleuris! Qu'il est doux de rêver sur ses bords! Je crois entendre la voix plaintive de Cyane, son murmure semble nous dire: ô Nymphes, craignez de résister à l'Amour!—Plus loin vous découvrez la fontaine Aréthuse: en métamorphosant la Nymphé, Diane crut la soustraire aux poursuites d'Alphée; mais Alphée, protégé par l'Amour, fut bientôt se réunir à ce qu'il aime. Voyez la fontaine rejaillir, retomber & se précipiter en écumant dans la vaste & profonde mer. C'est l'Amour qui donne à ses flots ce mouvement impétueux; il entraîne Aréthuse, & la conduit vers son Amant. Jetez les yeux du côté de ce rocher, c'est au pied du Cèdre majestueux qui l'ombrage, que la sensible Galatée s'entretenoit avec Acis—Voilà le fleuve, monument éternel des regrets de la Néréide & du pouvoir de l'Amour (a).

(a) On sait que Polyphème écrasa Acis sous un rocher, & que Galatée changea en fleuve le sang de son amant. On trouve encore aujourd'hui en Sicile le fleuve *Acis*.

Mais quel bruit frappe nos oreilles ? Au déclin du jour, les bergers en ramenant leurs troupeaux, chantent gaiement leurs amours, chacun va retrouver au hameau la bergère qu'il aime : que ce moment doit être doux, si nous en jugeons par la joie qu'il inspire ! Entendez-vous ces charmants concerts, le son des flûtes & des lyres champêtres uni à ces voix mélodieuses ? Les bois, les vallons & les rochers, retentissent du nom de l'Amour !—Ah ! si ce Dieu caufoit tant de peines, s'il étoit vrai qu'il fût tel que le dépeint Dryas, le célébreroit-on avec ces transports éclatans ? —Mais qu'avez-vous, Pandrose, poursuivit l'Amour, vous paroissez agitée ? Ah, dit Pandrose, je crois reconnoître la voix !—Coronis, écoutez—Eh bien, reprit l'Amour en souriant, quelle voix croyez vous reconnoître ?—Celle d'un berger, répondit Pandrose en rougissant. Mais quel berger, demande encore l'Amour ? O Coronis, dit Pandrose, ma chère Coronis ! hier, je vous parlois de lui sans crainte et sans embarras—et maintenant, je ne fais pourquoi je n'ose prononcer son nom—mais, grands Dieux, cette voix se rapproche ! Ah ! fuyons, Coronis—il n'est plus temps—s'écria l'Amour. Comme il disoit ces mots, tout-à-coup Daphnis paroît, il s'élance vers Pandrose éperdue, et tombe à ses genoux. Pandrose veut en vain l'éviter, l'Amour la retient et l'arrête. La Nymphe se plaint de cette violence, mais elle y cède, et ne s'en irrite pas. Cependant après avoir écouté Daphnis pendant quelques instans, Pandrose s'arrache enfin des bras de l'Amour. O Pandrose, arrêtez, s'écrie Daphnis, arrêtez ; vous voulez ma mort, vous me haïssez, je rends grâces aux Dieux de n'être pas immortel !—Oui, si vous refusez de m'entendre, je vais me précipiter dans ce gouffre profond, je vais terminer une vie qu'il ne m'est plus possible de supporter. Il dit, et Pandrose vaincue par l'espoir, se rapproche en tremblant, et

se laisse guider par l'Amour, qui triomphant, la ramène dans le bocage. Elle écoute les plaintes de Daphnis, elle lui répète mille fois qu'elle ne ressent pour lui qu'une tendre amitié, qu'elle sera toujours insensible à l'Amour ; cependant le Berger est satisfait, et Pandrose, en le quittant, lui promet de revenir le lendemain dans ce bocage où la nuit les surprit.

Aussitôt que parut l'aurore, Pandrose, remplie de trouble, d'inquiétude, accablée par un triste pressentiment, fut chercher Dryas, et lui ouvrit son cœur. La Déesse soupira, elle plaignit Pandrose. Aimable Nymphé, lui dit-elle, c'en est donc fait, l'Amour a séduit votre cœur ! Puissiez-vous le dangereux fils de Mercure, puissiez-vous Daphnis sentir tout le prix de sa victoire, puissiez-vous le flambeau de l'Hymen s'allumer pour votre bonheur ; ce Dieu sage et paisible s'accorde mal avec l'Amour, il veut des sentimens durables, et l'Amour n'en peut inspirer que de fragiles (8) : les obstacles, les craintes, l'inquiétude, nourrissent l'amour, c'est un feu léger qui s'éteint, s'il n'est sans cesse agité—Mais ne cherchons point à lire dans l'avenir. Recevez, ô ma chère Pandrose, ce gage de la tendresse de Dryas ; ce voile que mes mains ont tissé, portez-le toujours, ne le quittez jamais, il ne peut fixer l'Amour, mais il vous rendra plus belle aux yeux de votre époux. A ces mots, Pandrose attendrie reçoit à genoux le voile divin que lui donne la charmante Déesse de la Pudeur, elle s'en couvre avec respect. Le voile attaché sur sa tête, cache ses beaux cheveux et sa taille élégante et majestueuse ; mais il lui donne une grace nouvelle et touchante, et quoiqu'il dérobe aux yeux une partie de ses charmes ; il ajoute encore à sa beauté.

Pandrose, malgré sa promesse, ne peut se décider à retourner au bocage ; mais elle fuit ses compagnes, leur joie pure et naïve l'importune,

elle cherche la solitude, & parcourt tristement la montagne, sa rêverie la conduit près du gouffre de Scylla ; Pandrose frémit en entendant les cris effrayans de la malheureuse fille de Phorcus. O Nymphe infortunée, s'écrie-t-elle, quelle est la situation horrible où t'a réduite l'Amour ! Hélas, de quels maux affreux l'indifférence t'eût préservée ! Si jamais ton cœur n'eût connu l'Amour, nous te verrions encore sur ce rivage briller parmi les Néréides, & les effacer toutes par l'éclat de ta beauté !—Tes gémissemens retentissent jusqu'au fond de mon ame, jamais ils n'ont produit sur moi une impression si douloureuse—O fatal & terrible exemple !—Ah, fuyons ce funeste lieu ! En prononçant ces paroles, la Nymphe précipite ses pas : elle arrive bientôt près du lac révéré, si redoutable aux parjures ; l'amant infidèle, l'ami perfide n'osent approcher de ses bords sacrés. La rive est déserte & solitaire, l'aimable innocence & la vertu peuvent seules la parcourir sans crainte & sans danger (a).

La Nymphe s'arrête & se repose au pied d'un saule ; dans cet instant Daphnis, guidé par l'Amour, s'offre aux regards de Pandrose ; il s'approche, il est à ses genoux, il lui jure une constance éternelle ; Pandrose attendrie, troublée, sent tout le prix d'un serment prononcé sur le bord du lac Palisques : ne pouvant plus douter du cœur de son Amant, la pudeur seule l'empêche d'avouer les sentimens qu'elle éprouve. Cependant, Daphnis veut connoître son sort, il presse la Nymphe de s'expliquer. Parlez, ô Pandrose, lui dit-il, parlez ; Daphnis doit-il renoncer au bonheur, à la vie, ou daignez-vous autoriser ses espérances ? Pandrose ne répond rien, mais ses joues se co-

(a) *Le lac des Palisques.* Voyez l'Avertissement.

Iorent du plus vif incarnat, & baiffant les yeux, elle prend doucement fon voile & s'en couvre le vifage. L'heureux Daphnis comprit cette réponfe: ô Nymphé adorable, s'écria-t-il, avec charmant qui comble tous mes defirs! — Oui, Pandrofe, dans ce lieu témoin de ma félicité, mes mains élèveront un Autel à la Pudeur, & fur cet Autel Divin je placerai la Statue de l'Amour (9)! — O vous, Frères immortels & généreux, implacables ennemis du crime & du parjure, vous terribles Divinités que la Sicile adore, écoutez mes fermens: Par cette onde pure & redoutable, je jure à Pandrofe une éternelle fidélité; fi jamais je trahis un ferment fi facré, je ne ferai plus digne de voir & Pandrofe & le jour; ô Dieux puiffans, privez-moi de la lumière, qu'au même instant la clarté des Cieux me foit ravie: ce châtiment plus affreux que la mort, feroit encore pour un tel crime un fupplice trop doux. A ces mots, des larmes délicieufes inondèrent le beau vifage de Pandrofe, elle fe lève, s'approche des bords du lac, & tombant à genoux à côté de Daphnis: Dieux immortels, s'écria-t-elle, je m'engage par les mêmes fermens que Daphnis vient de faire! — Dans cet instant l'Amour, quittant la femme de Coronis, vint s'offrir à Pandrofe fous fes véritables traits, il lui promit un bonheur pur & durable; & voulut prefider lui-même au doux hymen qui bientôt unit les deux Amans.

Pandrofe ne fut pas long-temps fans regretter les charmes de la tranquillité perdue pour elle; plus fenfible que jamais, elle connut cependant qu'elle n'étoit point heureufe. Daphnis l'affuroit toujours de fa tendrefle; il avoit encore le même langage, mais il n'avoit plus l'expreflion qui perfuade; Pandrofe n'ofoit fe plaindre, Daphnis la croyoit fatisfaite, & c'étoit fans doute un tort de plus. L'aimable Nymphé ne confioit qu'à Dryas fes peines fecrettes, elle répandoit dans fon fein des larmes

amères que la Déesse elle-même lui conseilloit de cacher toujours à Daphnis.

Cependant, l'indiscrete messagère du Souverain des Dieux, l'agile & prompt Renommée, après avoir parcouru la Grèce, dirige son vol rapide vers la Sicile, elle s'arrête sur les sommets de l'Etna (a).

Alors elle publie que de nouveaux jeux seront célébrés en Elide, & que la fille d'Archidamas, la belle & fière Cynisca, doit disputer aux Jeux Olympiques, le prix de ces courses de chars que les Grecs viennent d'instituer. Cette nouvelle inspire à Daphnis une curiosité qu'il ne peut surmonter; la timide Pandrose n'a pas la force de combattre une résolution qui l'accable. Daphnis part, & laisse Pandrose accablée de tristesse. En vain elle cherche à se distraire; l'inquiétude la dévore, la cruelle & sombre jalousie déchire & flétrit son cœur. Enfin, elle se décide à suivre les traces de Daphnis; n'osant s'adresser à l'auteur des maux qu'elle endure, n'osant implorer l'Amour, elle invoque Jupiter: Souverain maître des hommes & des Dieux, dit-elle, daignez me transporter aux lieux que Daphnis habite, & daignez encore me rendre invisible à tous les yeux, pendant tout le temps, que je désirerai l'être. Sa prière fut exaucée. Au même instant elle se trouve en Elide, & dans la vaste & brillante arène d'Olympie. La course des chars alloit commencer, Pandrose invisible, & dans la foule des Spectateurs, ne voit que Daphnis, & s'élance vers lui; elle ne sentit d'abord que la joie de se retrouver à côté de l'aimable Daphnis, & paya cher cet instant de bonheur.

Tout-à-coup on voit s'avancer fièrement dans la

(a) "La Renommée, messagère de Jupiter, elle se plaçoit sur les plus hauts lieux pour publier toutes sortes de nouvelles. Elle ne pouvoit se taire." *Dict. de la Fable.*

lice la belliqueuse fille d'Archidamas, elle est sur un char élégant, en forme de coquille & reconvert de lames d'or, dont l'éclat éblouit les yeux ; une robe de pourpre, une ceinture d'or, un diadème de perles forment sa parure, à la fois simple & magnifique. Sa beauté imposante & majestueuse attire & fixe tous les regards, elle conduit avec assurance ses quatre chevaux attelés de front, & s'arrête à la barrière ; alors elle jette un coup-d'œil fier & dédaigneux sur les Princes & les Héros Grecs qui osent entrer avec elle dans la lice : on voit qu'elle est sûre de la victoire, tous les cœurs la lui desirant, & ses rivaux mêmes s'étonnent d'avoir pris l'engagement de la lui disputer.

Au milieu de la vaste enceinte que doivent parcourir les chars, s'élève un Autel majestueux sur lequel est placé un aigle de bronze aux ailes déployées ; on fait mouvoir un ressort caché, l'aigle s'agite & bat des ailes, au même instant les trompettes éclatantes donnent le signal du départ, & les chars s'élancent dans l'arène. La belle Cynisca les devance tous, elle est animée par le bruit des fanfares, les acclamations & les vœux des spectateurs : envain ses rivaux humiliés passent subitement de l'admiration à la jalousie, veulent l'intimider par leurs cris, & ne peuvent l'atteindre cherchent du moins à l'effrayer, à la décourager ; Cynisca montre toujours un front serain, elle est insensible aux clameurs de l'envie ; elle poursuit sa course glorieuse, & ne voit que les lauriers immortels dont la patrie va la couronner. Enfin elle arrive au but, elle se précipite de son char, elle embrasse le chêne antique, l'arbre sacré qui termine la carrière, & que jusqu'à ce jour mémorable la main d'une femme n'avoit jamais touché. Mille cris de joie s'élèvent dans les airs ; au bruit des instrumens & des voix qui célèbrent son nom, Cynisca est portée dans un char de triomphe à l'autre extrémité de la lice, au-

près du tombeau d'Endymion ; on la place sur un trône somptueux, brillant d'or, d'argent, & décoré de la pourpre de Tyr la plus éclatante, & de festons de pampre & de lauriers. Cynisca reçoit le prix qu'elle vient de remporter ; alors de nouveaux jeux commencent.

On va disputer le prix du chant, Daphnis entre dans la lice ; Pandrose, toujours invisible, suit ses pas. La Nymphé, agitée d'une mortelle inquiétude, voit en tremblant Daphnis se rapprocher de la belle & dangereuse Cynisca : elle n'a que trop su lire au fond du cœur de son voyage Epoux ! — Mais elle cherche à s'abuser, elle veut douter encore de son malheur, elle craint de calomnier ce qu'elle aime, en se livrant à la jalousie qui l'éclaire. Cependant Daphnis prend la lyre qu'on lui présente, il chante, & le premier mot qui sort de sa bouche, c'est le nom de Cynisca : la malheureuse Pandrose frémit, elle entend Daphnis à côté d'elle célébrer sa rivale ; elle retrouve cette expression passionnée que Daphnis avoit autrefois, en se plaignant de sa rigueur. Hélas, dit-elle, c'est ainsi qu'il a chanté Pandrose ! Les Grecs charmés applaudissent avec transport ; Daphnis, insensible à la gloire, n'est occupée que de Cynisca, on lui donne le prix, il reçoit la couronne de myrte, & s'avancant impétueusement vers Cynisca, il dépose à ses pieds & sa lyre & sa couronne (11).

Dans ce moment fatal un voile épais couvre ses yeux & dérobe à ses regards la brillante clarté du jour ; il pousse un cri perçant : Dieux vengeurs le s'écrie-t-il. — La parole expire sur ses lèvres tremblantes. Pandrose s'élance vers lui, l'infidèle & malheureux Daphnis tombe évanoui dans les bras de la Nymphé qu'il vient de trahir. Mercure touché du destin de son Fils, enveloppe les deux époux dans un nuage ; il les enlève aux yeux des Spectateurs étonnés, & les

transporte ainsi près du mont Olympe, en Thessalie, dans la délicieuse vallée de Tempé.— Mercure pose doucement son Fils sur un lit de gazon ; Daphnis est toujours plongé dans un profond évanouissement ; Pandrose, à genoux près de lui, inonde son visage de larmes, la Nymphé n'est plus invisible. Mercure la contemple avec étonnement, il admire sa beauté, sa grace plus touchante encore : Amour, dit-il, cruel Amour, quels sont tes caprices ! ô Pandrose, si vous n'avez pu fixer Daphnis, quelle Nymphé osera jamais compter sur la fidélité de son Amant !— Mon fils est aussi coupable qu'il est infortuné : hélas ! il ne m'est pas possible de changer son sort, je ne puis rien sur son cœur, je ne puis même lui rendre la lumière, il faut qu'il expie son crime, tel est l'arrêt prononcé par les Dieux vengeurs qui le poursuivent. Mais vous, ô Nymphé charmante, il n'est pas juste que vous gémissiez sous le poids de la chaîne qu'un ingrat a brisée ; & je vais vous proposer un moyen qui pourra vous rendre & le repos & la tranquillité.

Non loin de cette vallée, au pied du Mont Olympe, on trouve la fontaine Argyre, ses froides eaux ont la vertu de faire perdre jusqu'au souvenir d'une tendresse malheureuse (a) ; mais on ne peut approcher de ses bords qu'en s'armant d'un courage inébranlable, l'Amour lui-même en défend l'entrée ; il ne s'offrira point à vous accompagné des plaisirs & des jeux, plein d'innocence & de charmes, tel enfin qu'il se montre lorsqu'il veut séduire ; vous le verrez menaçant, impérieux & ter-

(a) J'ai déjà parlé de cette Fontaine dans *les Veillées du Château*. La Fontaine Argyre, qui, suivant la Fable, avoit cette propriété, se trouvoit en Thessalie. Je n'ai ajouté à la Fable, que l'allégorie du chemin qui conduit à la Fontaine.

rible, armé de ses traits cruels, vous repousser avec violence ; la sombre & funeste Jalousie, un poignard à la main, secondera ses efforts, tandis que l'aimable & trompeuse Espérance, en vous tendant les bras, ne cherchera qu'à vous éloigner de la rive heureuse où vous devez trouver le terme de vos peines. Mais ne vous laissez point intimider ; tous ces objets effrayans ou séducteurs, ne sont que des illusions fantastiques, de vains phantômes, qui s'éloigneront à mesure que vous avancerez, & qui s'évanouiront comme les songes légers, si vous avez le courage de poursuivre votre route. Il ne m'est pas permis de vous guider vers cette fontaine salutaire, on ne peut qu'en indiquer le chemin.

Ah, dit Pandrose, en poussant un profond soupir, j'aurois sans doute le courage d'entreprendre, & d'achever ce pénible voyage ! Cependant, ô fils de Jupiter, jetez les yeux sur cet infortuné, voyez l'état affreux où l'a réduit le sort impitoyable !—Que deviendrait-il, si je cessois de l'aimer !—Oui, Daphnis, oui, cher & malheureux époux, je veux conserver des sentimens qui du moins adoucissent l'horreur de ta situation !—Hélas ! la triste Pandrose ne pourra te consoler qu'en te trompant ;—pour te préserver du désespoir, tout me sera possible !

O Mercure ! écoutez ma prière ; lorsqu'après la course des chars, la belle Cynisca fut portée en triomphe, sa voix se fit entendre, elle adressa ses remerciemens à Jupiter Olympien, je vis hélas, Daphnis s'émouvoir à ses accens !—O ! donnez-moi ce son de voix qui le charma, qu'en reprenant l'usage de ses sens, Daphnis puisse croire qu'il aime, & que c'est une main adorée qui vient essuyer ses larmes & qui le guide !—Ma présence ne seroit pour lui, dans ces premiers momens, qu'un reproche accablant & cruel ; je n'aurai point la barbarie d'ajouter à ses maux en paroissant vouloir le secourir ; qu'il attribue à ma rivale les soins auxquels je me

consacre, j'y consens ; si je puis lui rendre le bonheur, que m'importe à quel prix.—

Nymphé généreuse, dit Mercure, vos souhaits sont exaucés ; vous aurez désormais le son de voix de cette rivale qui n'auroit jamais dû vous être préférée ; mais à quels tourmens va vous livrer l'erreur de votre amant ? O Pandrose ! puissiez-vous recueillir le fruit d'un amour si tendre & si fidèle ? En achevant ces paroles, le Dieu étend le bras vers Daphnis, & le touche légèrement avec son caducée, aussitôt Daphnis revient à la vie, il se soulève, il ouvre les yeux ; & se trouvant toujours environné d'épaisses ténèbres, il fait retentir la vallée de ses gémissemens douloureux : consolez-vous, mon fils, dit Mercure, l'Amour, cause de votre malheur, vous en offre le dédommagement. A ces mots, le Dieu quitte son fils, il s'élève dans les airs, & disparoît aux yeux de Pandrose.

Daphnis se croit seul, abandonné, il exprime son désespoir par les plaintes les plus touchantes ; Pandrose, en l'écoutant, répand un déluge de larmes, elle pouvoit, en parlant, calmer sa douleur, & cependant elle ne peut se résoudre à rompre le silence, elle redoute mortellement les transports qu'inspireront à Daphnis les premiers mots qu'elle prononcera ; sa douleur la pénètre & l'accable, & sa joie lui déchirera le cœur. Mais bientôt la pitié l'emporte sur la jalousie. Daphnis, dit-elle enfin, vous n'êtes point abandonné, l'amour le plus tendre veille sur vos jours !—Dieux, interrompit Daphnis, Dieux, qu'entends-je ?—N'est ce point une illusion, est-ce la voix de Cynisca qui vient de frapper mon oreille ?—Vous-vous taisez !—Ah ! parlez, que j'entende encore cette voix ravissante ; vous ne répondez point.—Hélas ! me ferois-je abusé ?—Non Daphnis, reprit la malheureuse Pandrose.—je suis avec vous, & je ne vous quitterai plus. C'est-elle, s'écria Daphnis transporté, c'est Cynisca.—O vous que j'adore, divine Cynisca, vous changez ma desti-

née : dans l'état où je suis, vous pouviez seule m'attacher à la vie !—Cependant concevez-vous l'horreur de ma situation ?—Je suis près de vous, & je ne puis vous voir !—Mais vous m'aimez, je vous entends, je dois bénir mon sort. Cynisca, où êtes-vous ? Daignez vous rapprocher de moi ; souffrez que je me prosterne à vos pieds—Grands Dieux, vous me tendez la main !—Je presse contre mon cœur, j'arrole de mes larmes cette main bienfaisante & chérie qui doit guider un malheureux privé de la lumière !—Cynisca, vous soupirez ! Ah, ne me plaignez point, je n'ai jamais connu le bonheur que dans cet instant !

Daphnis, dit Pandrose, je vous avoue qu'une secrète inquiétude me trouble & me tourmente !—Je n'ose compter sur votre fidélité, je fais qu'une Nymphé fut aimée de vous.—Non, interrompit vivement Daphnis, non, je ne l'aimois point, je m'abusois sur le sentiment qu'elle m'inspiroit, & je n'ai connu l'Amour qu'en vous voyant. Etes-vous rassurée, charmante Cynisca ?—Mais quoi, vous pleurez !—Hélas, dit Pandrose, je m'attendris sur le sort de cette Nymphé infortunée !—& vous Daphnis, du moins la plaignez-vous ? Elle me sera toujours chère, répondit Daphnis en soupirant ; mais en rompant les nœuds qui nous unissoient, je lui rends sa liberté, un nouvel engagement pourra la consoler.—Qu'osez-vous dire ? s'écria Pandrose ; non, jamais. Ah cruel !—pouvez-vous croire qu'il soit possible de vous oublier ?—Adorable Cynisca, dit Daphnis, de quelle reconnoissance vous me pénétrez ! Mais ne jugez point du cœur de Pandrose par le vôtre, ne comparez à vos sentimens que ceux que vous m'inspirez. C'est ainsi que Daphnis ne pouvoit dire un seul mot qui ne fût, pour la trop sensible Pandrose, un trait déchirant.

Aussitôt que la nuit eut déployé ses voiles sombres, le bras invisible de Jupiter transporte au pied de l'Ethna Pandrose & Daphnis endormis : Le

Berger, à son reveil, se croit toujours près du Mont Olympe, & la Nymphe l'entretient dans cette erreur.

Pandrose, fidelle au devoir qu'elle s'étoit imposé, servoit tous les jours de guide à Daphnis, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la nuit. Elle ne le conduisoit que dans les lieux où tout lui retraçoit l'image de son bonheur passé ; tantôt le Berger s'assessoit au pied d'un arbre sur lequel sa main avoit jadis tracé le nom de Pandrose ; tantôt il se reposoit dans le bocage où la Nymphe reçut ses premiers sermens. Cependant le Berger infidèle ne parloit que de la fille d'Archidamas ; & dans les bras de Pandrose, il promettoit à Cynisca un amour éternel.

Mille fois la malheureuse Nymphe pensa trahir son secret, & toujours elle fut retenue par la crainte affreuse de réduire Daphnis au désespoir. Au fond du cœur, elle étoit décidée à se faire connoître un jour, mais elle sentoît qu'elle ne pourroit que gagner à différer ; la reconnoissance de Daphnis en seroit plus vive. Cette idée ranimoit & soutenoit le courage de Pandrose ; enfin elle se flautoit encore que le reins affoiblirait l'amour de Daphnis pour Cynisca, elle se trompoit. Pandrose souvent irritée, toujours mécontente & malheureuse, ne paroissoit jamais passionnée ; Daphnis n'avoit pas la certitude d'être aimé comme il aimoit, il étoit agité, troublé ; la sécurité endort l'Amour, l'inquiétude le réveille & ne nourrit.

O Cynisca, disoit-il, je vous dois tout, & cependant vous ne partagez point les sentimens que vous m'inspirez ; souvent votre froideur me désespere, vous écoutez avec indifférence tous les airs que je fais pour vous ; je ne puis chanter que Cynisca, son nom si cher est toujours dans ma bouche, & tant d'amour ne sçauroit vous toucher ! — En quoi donc, Cynisca, ne dois-je qu'à la pitié les soins généreux que vous daignez me consta-

crer ?—Ah, s'il est vrai, abandonnez l'infortuné Daphnis ; si vous ne l'aimez pas, gardez-vous de croire que vous puissiez le consoler !—Ingrat ! répondit Pandrose, oui, Daphnis, vous ne pouvez concevoir l'excès de votre ingratitude. O reproche plein de charmes, s'écria Daphnis, divine & chère Cynisca, d'un seul mot vous dissipez toutes mes alarmes ! Hélas, pourquoi faut-il que vous n'ayez jamais l'expression de l'amour que pour vous plaindre de votre amant !

Tels étoient les entretiens de la Nymphé & du Berger. Pandrose, dans cette situation cruelle, vit naître deux fois le printemps ; enfin, après avoir souffert avec tant de constance, elle prend tout-à-coup la résolution de révéler son secret à Daphnis. Elle se rend sur les bords du lac des Palisques ; elle s'approcha de l'autel de gazon, que jadis Daphnis éleva près du fleuve, & tombant à genoux aux pieds de la statue de l'Amour, elle invoque le Dieu cruel, auteur de tous ces maux. Amour, dit-elle, daigne tarir la source de mes larmes, rends-moi le cœur de Daphnis, daigne revenir encore pour moi sur ce rivage, c'est la fidélité qui t'implore ; viens, réponds à sa voix qui t'appelle.

A ces mots l'Amour paroît au haut des airs ; il est porté sur un nuage, il s'arrête au dessus de l'autel, & il adresse ce discours à la Nymphé : Toi, l'ornement & la gloire de mon empire, ô Pandrose, que ne m'est-il possible d'exaucer ta prière !—Mais je puis rendre infidèle, & jamais je n'ai pu jusqu'à ce jour rallumer des feux éteints.—Cependant si l'Amour peut opérer ce prodige, la fidelle Pandrose doit en être l'objet. Je le souhaite, ô Nymphé généreuse ! & je n'ose vous le promettre. Allez chercher votre amant, Jupiter vous donne le pouvoir de lui rendre la lumière ; aussitôt que vous en formerez le desir, Daphnis reverra le jour.

En prononçant ces paroles, l'Amour s'éloigne, & se plongeant dans le nuage qui le soutient, il disparoît aux yeux de la Nymphé. Quoi, s'écria Pandrose transportée, Daphnis va revoir la clarté des cieux ; il ne devra qu'à moi ce bonheur inattendu, & il apprendra en même temps tout ce que j'ai fait pour lui ! Ah, puis-je conserver de l'inquiétude ! cher Daphnis, ce seroit t'outrager ! Je vais reprendre tous mes droits sur ton cœur ; je ne serois pas digne de ton amour, si j'en pouvois douter. Elle dit, & au même instant elle vole au bocage de myrtes & de roses, elle y trouve Daphnis, & d'une main tremblante, saisissant la main de son amant, elle le conduit, ou plutôt l'entraîne vers les bords du lac des Palisques, elle l'amène aux pieds de la statue de l'Amour ; alors prenant la parole : Daphnis, dit-elle, revoyez la lumière, & reconnoissez la main qui jusqu'à ce jour vous sert de guide. A ces mots, Daphnis tressaille ; Pandrose a repris sa voix naturelle, & cette voix si douce et si tendre, jette l'épouvante au fond de l'ame du coupable Daphnis. Enfin il voit le jour, & frémit en se retrouvant sur le rivage du fleuve redoutable aux parjures !—A la vue de Pandrose, l'étonnement & la confusion la plus douloureuse se peignent sur son front ; sa pâleur mortelle ne décele que trop le trouble affreux qui le surmonte, & le remords cruel qui déchire son cœur : il reste immobile à sa place, & baisse ses yeux mouillés de pleurs,

O Daphnis, dit Pandrose, quittez cet embarras qui m'offense ; en vous conduisant sur ces bords redoutés, je n'ai voulu que tracer à votre souvenir la sainteté des liens sacrés qui nous unissent. Va, je ne demande point de nouveaux sermens, je suis sûre désormais de ton cœur, & je regarderois comme un outrage une promesse inutile à ma tranquillité, & qui ne pourroit que nous avilir tous deux ; je trouve dans ma seule tendresse toute la confiance que

mon époux peut me désirer pour mon bonheur & pour le sien.

En parlant ainsi, Pandrose, s'approche de Daphnis, & lui tend les bras ; le Berger lève les yeux au ciel avec l'expression de la plus vive douleur : un déluge de pleurs inonde son visage, il garde un morne silence pendant quelques instans ; enfin se précipitant aux genoux de Pandrose : non, dit-il, je n'aurai point la lâcheté de profiter de tant de générosité pour vous tromper. O vertueuse libératrice du malheureux Daphnis, connoissez votre sort & le mien ! je vous consacre ma vie, je la donnerois mille fois pour vous, s'il étoit possible. Tout ce que la reconnaissance & l'admiration peuvent inspirer ; je le ressens pour vous. Mais.—Daphnis s'arrête : —Poursuis ; achève de m'arracher le cœur ; —je dois renoncer à ton amour —Daphnis ne répondit rien. Est-il possible, s'écria la Nymphé ! —Quoi, Daphnis pourroit encore me préférer Cynisca ? Arrêtez, dit Daphnis, n'accablez point un infortuné qui n'est déjà que trop à plaindre ; je n'ai pour Cynisca que le sentiment que j'ai eu pour vous avant l'époque de mes malheurs ; celui que vous m'inspirez maintenant, moins vif, moins passionné sans doute, est cependant plus profond, & durera toute ma vie. Cynisca, malgré moi, occupe mon imagination ; mais vous régnez à jamais sur mon âme.

A ces discours, Pandrose pâlit & frissonne ; un froid mortel se glisse dans ses veines, & pénètre jusqu'à son cœur que l'espérance abandonne sans retour. —Qu'entends-je, dit-elle, quel nouveau jour vient m'éclairer ? La raison dissipe enfin de vaines illusions. —Eh ! quoi, j'ai pu faire dépendre ma félicité d'un sentiment aveugle & fragile, que la seule imagination peut produire, qui se détruit sans cause, & que la plus juste reconnaissance ne sauroit ranimer ! Daphnis, abjurons pour jamais de funestes erreurs, que la tendre & fidelle amitié nous console

& nous dédommage des maux affreux que nous avons soufferts. Viens, fuis-moi, viens briser la statue de l'Amour, & sur les débris de son autel renversé, nous pourrons à la face des Dieux, sans éprouver la crainte de devenir parjures, prendre le doux engagement de nous aimer jusqu'au tombeau.

N O T E S

DE DAPHNIS ET PANDROSE.

(1) **L**ES FILLES D'ANTIPOENUS se sacrifièrent pour le salut des Thébains, suivant la réponse de l'Oracle, qui avoit dit que la Ville ne feroit jamais délivrée des mains d'Hercule, s'il ne se trouvoit quelqu'un d'une des plus illustres familles qui voulût se sacrifier. Toutes les filles d'Antipœnus se tuèrent.

Les courageuses Hyacinthides. “ Ce sont les filles d'Erechthée, roi d'Athènes. S'étant dévouées pour le salut de leur patrie, elles furent surnommées *Hyacinthides*, à cause du lieu où elles furent immolées, cet endroit étant appelé *Hyacinthe*. Elles sont aussi nommées les *Vierges*.

Les filles d'Echion, roi de Thèbes. “ Ses deux filles se laissèrent immoler pour apaiser les Dieux qui affligeoient la contrée d'une sécheresse horrible. Il sortit de leurs cendres deux jeunes hommes couronnés, qui célébrèrent la mort généreuse de ces Princesses. Il y a eu un autre Echion, père de Penthée, qui fut un de ceux qui aidèrent Cadmus à bâtir Thèbes, & c'est de son nom que les Thébains ont été appelés Echionides. Il y a eu encore un autre Echion qui étoit le Hérault des Argonautes. *Dictionnaire de la Fable, par Chompré.*

(2) *Les sept filles d'Alcion:* “ Alcion étoit un géant, frère de Porphyron. Il tua vingt-

“ quatre foldats d'Hercule, & fut tué lui-même
 “ par ce Héros. Sept jeunes filles dont il étoit
 “ père, en furent fi touchées qu'elles se précipi-
 “ tèrent de défefpoir dans la mer, où elles fu-
 “ rent changées en Alcions.

La charmante Erigone s'immolant auprès du
tombeau d'Icare “ Erigone fe pendit à un ar-
 “ bre lorsqu'elle fut instruite de la mort de fon
 “ père, que Méra, chienne d'Icare, lui aprit en
 “ allant aboyer continuellement fur le tombeau
 “ de fon maître. Cette Erigone fut aimée de
 “ Bacchus, qui, pour la féduire, fe transforma
 “ en grappe de raifin. Les Poètes ont feint
 “ qu'elle fut métamorphofée en cette contellation
 “ qu'on appelle *la Vierge*. Voici quel fut le
 “ fujet de la mort d'Icare, père d'Erigone: ay-
 “ ant fait boire du vin à des payfans qui ne
 “ connoiffoient pas cette liqueur, il les enivra;
 “ & d'autres payfans les croyant empoifonnés,
 “ tuèrent Icare. Auffi-tôt les femmes de ces
 “ payfans furent transportées d'une fureur qui dura juf-
 “ qu'à ce que l'Oracle eût ordonné des fêtes en l'-
 “ honneur d'Icare. Delà vinrent les jeux Icar-
 “ ens, qui confiftoient à fe balancer fur une
 “ corde attachée à deux arbres, ce que nous
 “ appelons l'efcarpolette (a). Méra, chienne d'I-
 “ care, qui découvrit fon tombeau, fut métamor-
 “ phofée en la contellation qu'on nomme la
 “ Canicule, & Icare en aftre qu'on croit être
 “ Bootés ou le Bouvier. Il y eut un autre Icare,
 “ fils de Dédale. Le père de Penélope fe nom-
 “ moi t auffi Icare

La belle Hyffipyle, &c. On fait que les fem-
 mes de Lemnos ayant maflacré leurs maris & tous

(a) Apparemment en mémoire de la mort funefte d'Erigone, qui avec une corde fe pendit à un arbre.

les autres hommes, Hypsipyle, pour sauver son père Thoas, feignit de l'avoir tué, & le tint caché. Le reste de l'histoire d'Hypsipyle est moins connu. " Jason allant à la conquête de la toison d'or, aborda dans l'isle de Lemnos, où il épousa Hypsipyle, que les Lemniennes avoient élue Reine. Jason abandonna Hypsipyle pour Médée. Les Lemniennes ayant appris qu'Hypsipyle avoit sauvé son père, la chassèrent de leur isle; elle tomba entre les mains des Pirates, qui la vendirent à Lycurgue, Roi de Némée, qui lui donna le soin d'élever son fils Archémore. Un jour Hypsipyle mit sur une plante d'ache le petit Prince qui lui étoit confié, pendant qu'elle alloit montrer une fontaine aux Princes qui alloient alléger Thèbes. Le jeune Prince mourut de la morsure d'un serpent. Lycurgue voulut punir de mort la négligence d'Hypsipyle, mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident qu'on institua les jeux Néméens, qui se célébroient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil & se couronnoient d'ache.

La vaillante Harpalice, semblable à Pallas. " Fille d'Harpalicus, roi d'une contrée de la Thrace. Son pere étant vivement pressé dans un combat, & déjà blessé de la main de Néoptolème, Harpalice vole à son secours, le tire de danger, & met en fuite les troupes de Néoptolème. Elle excelloit à la course des chevaux. Il y a eu deux autres Harpalices, une dont l'histoire est remplie de crimes : l'autre qui mourut de douleur de n'avoir pu rendre sensible Iphiclus qu'elle aimoit.

Les sœurs du jeune Hyas. " Les Hyades, filles d'Atlas & d'Ethérie furent ainsi appelées du nom d'Hyas leur frère, qu'elles aimoient si tendrement qu'elles furent inconsolables de sa

“ mort. Les Dieux touchés de leur douleur les
 “ changèrent en astres. D'autres content que
 “ les Hyades étoient des Nymphes que Jupiter
 “ changea en astres pour les soustraire à la co-
 “ lère de Junon, qui vouloit les punir du soin
 “ qu'elles avoient pris d'élever Bacchus.

Celles de l'imprudent Phaëton. “ Les Héliades,
 “ filles du Soleil & Clymène. Elles étoient trois,
 “ Lampéthuse, Lampétie & Phaéthuse. Elles fu-
 “ rent métamorphosées en peupliers & leurs larmes
 “ en ambre.

Et les tendres Méléagrides. “ Elles pleurè-
 “ rent tant la mort de leur frère Méléagre que
 “ les Dieux les changèrent en poules.” *Dictionnaire
 de la Fable.*

(3) *Panope*, l'une des Néréïdes, se rendit re-
 commandable par sa sagesse & par l'intégrité de
 ses mœurs ; c'étoit une des Divinités qu'on nom-
 moit Littorales (a). Il y eut une autre Panope qu'
 Hercule épousa & dont il eut un fils qu'il nomma
 aussi Panope.

Tucia & Claudie si chères à Vesta. “ Elles
 “ étoient vestales. Tucia accusée d'un crime,
 “ prouva son innocence en puisant de l'eau dans
 “ un crible qu'elle porta du Tibre au Temple
 “ de Vesta. La vertu de Claudie fut soupçon-
 “ née, mais Vesta fit un miracle pour manifester
 “ sa sagesse. Elle tira seule avec sa ceinture
 “ le vaisseau sur lequel étoit la statue de la
 “ Mère des Dieux qu'on venoit de chercher en
 “ Phrygie, & qui étant entré dans le Tibre,
 “ s'y trouvoit tellement arrêté que plusieurs mil-

(a) Divinités de la mer. Nom qui vient de ce que
 les Anciens avoient coutume d'accomplir, aussi-tôt qu'ils
 étoient au port, les vœux qu'ils avoient faits sur mer.

“ liers d'hommes avoient inutilement effayé de l
“ faire avancer.

Anaxabie protégée de Diane. “ C'étoit une Nym-
“ phe qui disparut dans le Temple de Diane
“ où elle s'étoit réfugiée pour éviter les pour-
“ suites d'Apollon.

*Bolina qui fut insensible à l'amour du plus
charmant de tous les Dieux.* “ Elle se jeta dans
“ la mer pour éviter les poursuites d'Apollon.
“ Celui-ci touché de compassion, lui rendit la vie
“ & voulut qu'elle fût immortelle. *Dictionnaire
de la Fable.*

J'aurois pu étendre cette nomenclature & citer
encore la Nymphé *Ea*, qui, fuyant le fleuve Pha-
sis, implora le secours des Dieux, qui la changè-
rent en île. Coronis que Minerve métamorpho-
sa en Corneille pour la soustraire aux poursuites
de Neptune, &c. Ce n'est pas cette Coronis qui
fut aimée d'Apollon & mère d'Esculape. Il y eut
beaucoup d'autres Nymphes de ce nom.

(4) *La malheureuse Argie rendant les derniers devoirs
à son époux.* “ Fille d'Adrafte & femme de
“ Polynice, dont elle alla chercher le cadavre
“ avec Antigone pour lui rendre les derniers de-
“ voirs, ce qui irrita tellement Créon qu'il les
“ tua toutes deux ; mais Argie fut métamorpho-
“ fée en une fontaine de ce nom.

*Laodamie expirante à la vue de l'ombre de
Protésilas.* “ Elle mourut en voyant l'ombre
“ de son mari Protésilas qu'elle desiroit ardem-
“ ment de revoir. Il y eut une autre Laodamie,
“ fille de Bellerophon, qui fut aimée de Jupiter.
“ Diane la tua à coups de flèches à cause de son
“ orgueil.

*Arganthone & Canens consumées par la dou-
leur.* Arganthone, femme de Rhéfus, fut si
“ touchée de la mort de son mari tué au siège

“ de Troye, qu'elle en mourut de douleur. Ca-
 “ nens ou Canente, femme de Picus, fut tellement
 “ consumée de chagrin d'avoir perdu son mari
 “ qu'il ne resta rien d'elle.

Clite, renonçant au jour qu'elle déteste. Clite, fille
 “ de Mérope, s'étrangla pour ne pas survivre à
 “ son mari.

La courageuse & fidelle Evadné, &c. “ Evad-
 “ né, fille de Mars, & selon quelques-uns, d'I-
 “ phis & de Thébé. Elle fut insensible à l'amour
 “ d'Apollon, & elle épousa Capanée : celui-ci
 “ ayant été tué d'un coup de tonnerre (a) au siège
 “ de Thèbes, Evadné se jeta sur le bûcher
 “ de son mari.” *Dictionnaire de la Fable.*

“ *La sensible Pyrène.* “ Cenchrée, fille de la
 “ Nymphé Pyrène, ayant été tuée par accident,
 “ d'un dard que Diane lançoit à une bête sau-
 “ vage, Pyrène sa mère versa tant de larmes
 “ qu'elle fut changée en fontaine (b).

Et la Nymphé qui donna le jour à Cicnus.
 “ Hirie, Nymphé d'Arcadie, pleura tant la perte
 “ de son fils, qui se précipita du haut d'un ro-
 “ cher, pour n'avoir pu obtenir un taureau d'un
 “ de ses amis, qu'elle fondit en larmes & fut
 “ changée en un lac qui portoit son nom.

“ *Amphinome, mère de Jason, se plongea un*
 “ poignard dans le sein, du regret qu'elle eut de
 “ la longue absence de son fils.

(a) ^ cause de son impiété.

(b) D'autres Auteurs disent que Pyrène étoit une Prin-
 cesse, fille de Bebrix, Roi de cette partie de l'Espagne qui con-
 fine avec la France, qu'elle fut enlevée par Hercule, qui, s'é-
 tant un jour éloigné d'elle, la retrouva morte & déchirée
 par les bêtes sauvages ; qu'alors il l'ensevelit sur une des
 montagnes qu'on a depuis appelées Pyrénées.

" *Callipatira*, mère aussi tendre & plus heureuse.
 " Elle se déguisa en maître d'exercice pour accompagner son fils aux jeux Olympiques, où il n'étoit pas permis aux femmes de se trouver.
 " Elle s'y fit reconnoître par les transports de joie qu'elle eut de voir son fils vainqueur.
 " Les Juges lui firent grace, mais ils ordonnèrent par une loi que les maîtres d'exercice seroient eux-mêmes obligés d'être nus comme l'étoient les Athlètes." *Dict. de la Fable.*

(6) *Les Nymphes des eaux, des montagnes, des bois & des prairies. Cythyrides*, Nymphes des lacs. Je ne fais pas pourquoi on n'emploie pas ce nom, il est joli ; ainsi que celui de *Meliades & Epimeliades*, Nymphes qui présidoient au soin des troupeaux ; *Limniades*, Nymphes des marais ; *Limodiales*, Nymphes des fleurs & des prairies ; *Héresides*, Nymphes qui servoient Junon lorsqu'elle prenoit le bain. *Potamides*, Nymphes des fleuves, &c, *Dict. de la Fable.*

(7) *Mélantho, Leucothoë*. " Mélantho fut aimée d'Apollon qui prit la figure d'un Dauphin pour l'enlever. Leucothoë, fille d'Orchame & d'Eurionome, fut aimée d'Apollon qui la séduisit en prenant la figure & les habits d'Eurionome. Clytie, rivale de Leucothoë en avertit Orchame, qui enterra sa fille toute vive. Apollon la métamorphosa en un arbre qui porte l'encens." *Dict. de la Fable,*

(8) Suivant le Dictionnaire de la Fable, & presque tous les Auteurs, l'Hymen est fils de Bacchus & de Vénus. Mais voici une autre Fable beaucoup plus jolie : " Quelques Auteurs disent qu'Hyménée étoit un jeune homme d'Athènes

“ d’une naissance obscure & d’une beauté parfaite,
 “ il devint amoureux d’une jeune fille distinguée
 “ par sa naissance, & il se déguisa en femme
 “ afin d’approcher d’elle. Un jour qu’il étoit
 “ sous ce déguisement sur le bord de la mer avec
 “ sa Maîtresse & beaucoup d’autres jeunes filles,
 “ célébrant la fête de Cérès-Eleusine, des Pirates
 “ les enlevèrent toutes, & Hyménée aussi à
 “ cause de son déguisement. Les Pirates
 “ les conduisirent dans une île écartée, où, se
 “ livrant à la joie, ils s’enivrèrent & s’endormi-
 “ rent. Hyménée arma les femmes, & tous les
 “ Pirates furent égorgés. Le jeune homme laissa
 “ dans l’île les femmes qu’il avoit délivrées, &
 “ se rendit à Athènes, où il fit ses conditions
 “ avec les parens des captives. Il demanda
 “ pour rançon d’épouser celle qu’il aimoit & il ob-
 “ tint. Ce mariage fut si fortuné que dans tous ceux
 “ qui furent célébrés depuis on invoqua toujours le
 “ nom d’Hyménée, dont les Grecs firent ensuite un
 “ Dieu.”

DANCHET, *Dissertations sur les cérémonies nuptiales des Anciens.*

(9) J’aimerois beaucoup mieux avoir imaginé
 cette réponse de Pandrose, réponse si délicate &
 si charmante, que d’avoir composé vingt Contes
 dans le genre de celui-ci ; mais malheureusement
 c’est encore au Dictionnaire de la Fable que je
 dois cette idée ; voici le trait :

“ Le père de Pénélope se nommoit Icare, La-
 “ cédémonien, noble & puissant. Ne pouvant
 “ se résoudre à se séparer de sa fille, il conjura
 “ Ulysse de fixer sa demeure à Sparte, mais in-
 “ utilement. Ulysse étant parti avec sa femme,
 “ Icare monta sur son char & fit si grande di-
 “ ligence, qu’il revit sa chère fille, & redoubla
 “ les instances auprès d’Ulysse pour l’engager à
 “ retourner à Sparte. Ulysse ayant alors laissé

“ à sa femme le choix ou de retourner avec son
“ père, ou de le suivre à Ithaque, Pénélope ne
“ répondit rien ; mais baissant les yeux, elle se
“ couvrit de son voile. Icare n’insista plus, la
“ laissa partir, & fit dresser en cet endroit un
“ autel à la Pudeur.” *Dict. de la Fable.*

Est-il possible que ce trait soit aussi peu connu ?
J’ai imaginé que cette réponse seroit encore plus
touchante, en supposant que Pandrose, au moment
de se marier, venoit de recevoir des mains de
la Déesse de la Pudeur ce voile intéressant. Ce-
pendant le simple récit du Dictionnaire de la Fa-
ble me fait plus d’impression que la scène que
j’ai inventée. Mais l’idée est si délicate, elle a
tant de charmes, que même en la gâtant elle doit
toujours faire plaisir.

(10) Les sermens chez les Anciens étoient
fort en usage, & accompagnés de diverses cé-
rémonies. Quelquefois on faisoit des libations ;
alors, dans le temps que le Prêtre plongeoit le
couteau dans la gorge des victimes, on répandoit le
vin des vases sacrés, & on s’écrioit : “ que le sang
“ de celui qui osera violer son serment, & celui de
“ sa race, se répande sur la terre comme le sang
“ de ces victimes coule sur nos Autels.”

Quelquefois aussi en faisant le serment, on trem-
poit ses mains dans le sang & dans les entrailles des
victimes. Souvent encore on jetoit une masse de
fer ardente dans la mer ; en promettant de garder
sa parole jusqu’à ce que cette masse revînt d’elle-
même sur les flots. La peine de mort & d’infamie
étoit établie contre ceux qui violoient leurs
sermens ; mais on exceptoit de cette loi les Ora-
teurs, les Poètes & les Amans. La forme du ser-
ment pour les Rois étoit de lever le sceptre. Les
Divinités que les Grecs attestoient dans leurs ser-
mens étoient infinies ; souvent ils prenoient le So-

leil à témoin, tantôt le Styx, &c. Pythagore juroit par le nombre de quatre, qui étoit, selon lui, le symbole de la Divinité. Socrate prenoit à témoin *le Dieu véritable, le Dieu qui préside à l'unité.* *Mœurs des Grecs par Ménard.*

(11) La course des chars étoit la plus noble. Il y avoit dans les chars deux fortes d'attelages, qui étoient de deux ou de quatre chevaux ; ces derniers étoient appelés des *quadriges*. Les Anciens ne rangeoient pas comme nous ces quatre chevaux deux à deux, mais tous de front. Les chars étoient faits en forme de coquille, montés sur deux roues, avec un timon très court. Au milieu de la place il y avoit un Autel sur lequel étoit placé un aigle de bronze aux ailes éployées, & qui s'élevoit tout-à-coup par le moyen d'un ressort ; c'étoit le signal du départ des chars. A la barrière du stade d'Olympie étoit placé le tombeau d'Endymion. La lice d'Olympie étoit superbe ; c'étoit une vaste enceinte de 600 pieds de long, qui représentoit une proue de vaisseau, environnée de loges ou remises pour les chevaux & pour les chars. La borne faisoit la fin de la carrière & le terme de la course. C'étoit un gros tronc de chêne ou de pin, élevé sur la terre d'une coudée ou environ, & soutenu aux deux côtés par deux pierres blanches & polies. Le prix du chant & de la poésie étoit une couronne de myrte. Tous les cinq ans à Olympie les femmes & les filles célébroient une fête particulière en l'honneur de Junon, où l'on faisoit courir dans le stade les filles distribuées en trois classes. Les plus jeunes couraient les premières ; celles d'un âge moins tendre les secondes, & ensuite les plus âgées. En considération du sexe, on ne donnoit que 500 pieds à l'étendue du stade, qui en avoit 600 cent dans sa longueur ordinaire. Ceux qui remportoient la vic-

toire
quel
pelés
de p
jeux.

toire dans les quatre anciens jeux de la Grèce, quelque sorte de combat que ce fût, étoient appelés *Périodoniques*, ce nom leur fut donné du mot de *période*, qui est comme la révolution de quatre jeux.

Mœurs des Grecs par Ménard.

LE PALAIS

DE LA VÉRITÉ,

CONTE MORAL.

b
 f
 f
 é
 A
 v
 q
 b
 r
 r
 r
 R
 v
 l
 c
 l
 .

LE PALAIS
DE LA VÉRITÉ,
CONTE MORAL.

LA charmante Reine Altémire épousa le plus beau des Génies, l'aimable & tendre Phanor. Le soir même de cet heureux jour la Reine parut desirer vivement que le Génie la conduisit dans ses états. Phanor soupira, & regardant tendrement Altémire, je les abandonne pour vous, lui dit-il ; vous régnerez sur des sujets fidèles & sur mon cœur, que cet empire vous fût. Il ne m'est pas possible de vous recevoir dans mon palais ; mais je n'y retournerai plus, puisque vous ne pouvez l'habiter : n'en demandez pas davantage.

Comment, Seigneur, interrompit Altémire, je ne verrai jamais votre palais ?—J'ose me flatter, répondit Phanor en souriant, que vous pourrez le voir un jour. Mais dans quel temps, reprit vivement la Reine.—Dans seize ans, si vous conservez alors ce desir.—Dans seize ans, juste Dieu !—D'ici là, n'en parlons plus. Pour votre repos & pour le mien je dois vous cacher ce secret ; vous tenteriez en vain de me l'arracher.

La Reine étoit excessivement curieuse ; elle se plaignit, s'affligea, versa des larmes ; mais Phanor

fut inflexible. Le chagrin d'avoir un mari aussi discret, fut le seul qu'éprouva jamais Altémire ; les deux époux s'aimoient uniquement, & sans la curiosité & les éternelles questions de la Reine sur le palais mystérieux du Génie, ils auroient été parfaitement heureux.

Altémire donna le jour à une Princesse, que le Génie, comme on l'imagine bien, doua de toutes les graces & de toutes les perfections. A peine Zéolide (c'étoit le nom de la jeune Princesse) eût-elle atteint sa quatorzième année, que la Reine & le Génie s'occupèrent du soin de lui chercher un époux digne d'elle : leur choix tomba sur le Prince Philamir qui adoroit Zéolide. La jeune Princesse fut consultée, & elle avoua, en rougissant, qu'elle préféreroit Philamir à tous ceux qui pretendoient à sa main.

La Reine qui voyoit approcher, avec une satisfaction inexprimable, le moment où, suivant la promesse du Génie, elle pourroit satisfaire sa curiosité, se détermina à ne marier sa fille que lorsqu'elle auroit vû le palais du Génie, & qu'elle seroit revenue dans ses états. Cet instant si ardemment souhaité arriva enfin.

Il y avoit seize ans que la Reine étoit mariée, elle pressa Phanor de la conduire sans délai dans son palais. Demain, dit-il, vous y serez transportée si vous persistez dans cette résolution après avoir entendu tout ce que je dois vous révéler ; ce soir vous faurez mon secret. La Reine demanda que Zéolide fut présente à cet entretien ; Phanor n'y consentit qu'avec peine ; mais il céda aux vives instances de la Reine. Sur la fin du jour il se rendit chez Altémire ; il s'assit entre les deux princesses, & leur conta son histoire en ces termes :

Histoire du Génie Phanor.

Je suis né avec les passions les plus vives, notre art, qui nous rend si supérieurs aux mortels, ne peut cependant rien sur le cœur, & le Génie, mon père, vit avec chagrin qu'il me faudroit plusieurs centaines d'années pour me rendre heureux & sage. En attendant je devins éperduement amoureux d'une Fée beaucoup moins jeune que moi, & plus distinguée par son esprit que par sa beauté.

Ce premier choix me fit honneur. Prudine (c'étoit le nom de la Fée) jouissoit d'une grande considération, & on la citoit comme un modèle de circonspection, de prudence & de sagesse. Elle étoit si pénétrante qu'elle démêla mes sentimens avant que je les connusse moi-même : elle m'apprit que j'étois amoureux d'elle ; d'abord je fus tenté de l'assurer de la meilleure foi du monde qu'elle se trompoit ; cependant, comme elle m'inspiroit de la confiance, je voulus m'examiner de nouveau. Tout en me grondant sur une passion qu'elle appeloit *une folie d'enfant*, Prudine me montrait tant de douceur et d'amitié, que tout le fruit que je retirai de ses sermons, fut d'entrevoir qu'il ne me seroit pas impossible de parvenir à lui plaire. L'espérance fit cet amour qu'elle avoit plutôt prévu que deviné. J'osai enfin presser Prudine de s'expliquer, elle m'avoua qu'elle partageoit mes sentimens. Enchanté de mon bonheur je parlai d'hymen ; Prudine me déclara qu'elle ne m'épouserait qu'après avoir éprouvé ma constance ; en même-temps elle me fit promettre de ne confier à personne les espérances qu'elle me donnoit ; elle me vanta les charmes du mystère : comme la fatuite n'étoit pas mon défaut, elle obtint sans peine ce qu'elle exigeoit de moi, et notre tendre intelligence fut ignorée de l'univers entier.

Un soir qu'enveloppé d'un nuage, je traversois les airs pour me rendre au Palais de Prudine, j'entendis des cris si douloureux que la pitié me força de m'arrêter : je vis un cortège nombreux de chevaux, de voitures, éclairé par un nombre infini de flambeaux que portoient des esclaves ; je distinguai au milieu de cette multitude un jeune homme d'une beauté ravissante qui me parut être le maître des autres ; il se désespéroit, toute sa fuite pleuroit en répétant ses plaintes ; ce qui formoit le spectacle le plus touchant. Je me fis connoître, & m'adressant au beau jeune homme, je lui demandai le sujet d'une douleur si vive. Je suis, me répondit-il, le Prince Zimis, j'adore depuis mon enfance la Princesse Elianne ; nos parens étoient d'accord, lorsque le cruel Génie Phormidas la vit pour mon malheur et devint mon rival. Elianne lui fit éprouver tant de rigueurs qu'il eut l'air de se rebuter ; je saisis cet instant de dépit, et suivis de l'escorte que vous voyez je fus chercher ma Princesse pour l'épouser & pour l'amener dans mes Etats. Mais, en traversant une sombre forêt, tout-à-coup le barbare Phormidas s'est offert à nos yeux, et malgré ma résistance & mon courage ma chère Elianne fut arrachée de mes bras.—J'ai suivi pendant trois jours les traces du ravisseur ; mais enfin la fatigue nous a forcés de nous arrêter ici, & je sens que mon désespoir y terminera ma vie et mes malheurs.

Ce récit me toucha vivement, je consolai l'infortuné Zimis en l'assurant que sa Princesse lui seroit rendue : retournez, lui dis-je, dans vos Etats, avant la naissance du jour vous reverrez Elianne, mon art est supérieur à celui de Phormidas. Adieu, reposez-vous sur moi du soin de votre vengeance. En achevant ces mots je m'élevai dans les airs, & je perdis bientôt de vue le Prince Zimis & sa suite.

Je donnai à la bienfaisance cette soirée destinée à l'amour, au lieu d'aller au Palais de Pru-

line je me rendis à celui du Roi des Génies ; je lui contai l'histoire intéressante d'Elianne & de son amant, & je le conjurai de soustraire la jeune Princesse à la tyrannie de Phormidas. Notre auguste Monarque me prit par la main & me dit : suivez-moi, je vais vous donner quelques lumières sur le sort de la Princesse, & je vous laisserai la gloire de terminer cette aventure.

En disant ces paroles, il me conduisit dans un magnifique salon, orné d'une multitude de glaces : le Génie toucha avec une baguette d'or une des glaces. Nous allons savoir d'abord, me dit-il, ce que fait Elianne dans cet instant, afin de proportionner nos secours & notre activité au danger de sa situation.

Comme il achevoit de parler je vis la glace se colorer, & bientôt représenter une jeune personne parfaitement belle : c'est Elianne que vous voyez, me dit le Génie ; mais regardez à quoi elle s'occupe. Dans ce moment le tableau magique étoit fini, & je vis, non sans une surprise extrême, Elianne seule dans un jardin, assise sur une escarpolette, se balançant jusques aux nues, & pleurant d'une manière si touchante que j'en fus attendri. Mon étonnement fit sourire le Génie, & secouant la tête d'un air mystérieux : vous découvrirez bientôt, me dit-il, des choses beaucoup plus extraordinaires : recevez ce talisman que je vous donne, il vous transportera quand vous le desirerez au séjour où l'on retient Elianne ; mais armez-vous de courage et de sang-froid, vous en aurez besoin ; au reste, si vous venez à bout de terminer glorieusement cette singulière et périlleuse aventure, je vous promets de vous accorder la récompense que vous me demanderez.

En achevant ces mots le Génie me quitta ; et moi, possesseur du talisman, je souhaitai de me trouver sur le champ dans la prison d'Elianne. Au

moment même je me vis tout-à coup au milieu d'un superbe jardin ; j'entendis parler ; je m'arrêtai, je regardai autour de moi, & à la faveur du plus beau clair de lune j'aperçus à quelque distance la belle Elianne que j'avois vue dans la glace ; elle étoit précisément dans la même situation, sur une escarpolette, se balançant de toutes ses forces ; cette fureur d'escarpolette me paroissoit inconcevable. La Princesse s'entretenoit avec un petit Sylphe fort joli, qui parloit dans ce moment : je fais bien, lui disoit-il, qu'il est bon de balancer quelquefois ; mais balancer toujours, sur toutes les propositions qu'en pourra vous faire, balancer éternellement & dans les plus belles années de votre vie, cela est cruel, j'en conviens—

Ah Zumio, reprit la Princesse, que vous êtes heureux de conserver votre gaieté ; vous êtes, il est vrai, privé comme moi de la liberté, mais du moins vous n'êtes pas traité avec autant de barbarie !—Si vous étiez à ma place !—O Génie cruel ! O Fée plus inhumaine encore, à quel supplice étrange m'avez vous condamnée !—La Princesse ne put continuer cette plainte touchante ; car dans cet instant son escarpolette prit un mouvement si rapide & si impétueux que la respiration & la parole lui manquèrent.

Je compris alors que la malheureuse Elianne étoit enchantée sur cette fatale escarpolette ; je m'approchai d'elle, je lui donnai des nouvelles de son amant ; je m'engageai à lui rendre la liberté, & je la priai de m'instruire de tout ce que j'ignorois. Hélas, Seigneur, me dit-elle, je crains bien que vous ne puissiez détruire cet enchantement que la vengeance & la jalousie ont imaginé, et que vous ne soyez rebuté par les conditions qu'il faut remplir pour le rompre.

Voici mon histoire en peu de mots : le cruel Phormidas, après m'avoir arrachée des bras de mon époux, m'a conduite dans son Palais ; je vou lois me tuer, & j'allois, sans doute, me porter

à quelque extrémité funeste, quand, tout-à-coup, le plafond du fallon ou nous étions s'est entre-ouvert, j'ai levé les yeux, & j'ai vu une femme, ou plutôt une furie, dans un char d'ébène, trainé par deux chauves-souris monstrueuses; Phormidas étoit à mes pieds, il s'est levé d'un air assez confus, & la terrible Fée, d'une voix menaçante, a prononcé ces paroles; perfide Phormidas, c'est donc ainsi que tu me trahis! moi qui trompe pour toi le plus beau des Génies! Une simple mortelle est l'objet que tu me préfères! apprends, ingrat, qu'il est impossible de m'abuser; mais si tu veux obtenir ta grace, livre-moi cette Princesse, je te promets de respecter sa vie; songe qu'elle te déteste, que je t'adore & que je suis capable de tout pour me venger d'un infidèle.

Phormidas effrayé consentit à reprendre sa première chaîne. Il me remit dans les mains de la Fée; aussitôt le char s'envola dans les airs, nous arrivâmes ici en moins de trois minutes, & nous descendîmes dans ce jardin; alors je voulus essayer de fléchir la Fée; je me jetai à ses genoux, & je la conjurai de me rendre à mon amant. Après un moment de silence, la Fée me releva: Princesse, me dit-elle, je ne suis point vindicative, mais je suis capricieuse, & si vous voulez satisfaire une fantaisie qui me prend dans l'instant, j'oublierai facilement le passé. J'aime l'escarpolette à la folie; en voici une, asseyez-vous-y, voilà tout ce que j'exige de votre complaisance. Quoique cette idée me parût ridicule, je me trouvai fort heureuse d'en être quitte à si bon marché, & j'obéis sans hésiter. Mais, à peine étois-je assise sur la fatale escarpolette, que la Fée, d'une voix terrible, prononça ces mots: je te condamne à balancer trente ans sur cette escarpolette, à moins qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer ou ne parvienne à me tromper sans que je le sache. Dans cet instant l'escarpolette s'agita d'elle-même d'une manière si violente que

la secousse me fit évanouir. Je fus alors secourue par Zumio, cet aimable Sylphe que vous voyez auprès de moi—En reprenant l'usage de mes sens je m'abandonnai d'abord au plus violent désespoir ; ensuite je me rappelai les dernières paroles de la Fée, & je sentis mon courage se ranimer un peu : puisqu'elle a plus d'un amant, disois-je, elle doit être souvent trompée. Assurément, me répondit Zumio ; mais sachez qu'elle possède une bague de turquoise qui devient jaune comme de l'or à la moindre infidélité d'un de ses amans, ou lorsque l'un d'eux cesse d'être amoureux d'elle. La Fée porte régulièrement cette bague tous les jours, & craignant qu'on ne la lui ravisse la nuit durant son sommeil, chaque soir avant de se coucher elle l'enferme dans une cassette d'airain, elle met la cassette au fond d'une grotte souterraine qu'elle a pratiquée dans le jardin, & l'entrée de cette caverne est défendue par douze monstrueux crocodiles, quatre basilics & six dragons, dont les gueules épouvantables, semblables aux volcans les plus terribles, vomissent des feux dévorans, & lancent au loin des pierres brulantes.

Comme la Princeesse achevoit ce récit, le petit Sylphe prit la parole : Oui, Seigneur, ajouta-t-il, tels sont les périls qui vous attendent ; mais aussi quelle gloire pourroit-on comparer à la vôtre ! ces jardins enchantés sont remplis des plus belles Princeesses de l'univers, que la jalouse Fée y retient & y condamne à différens supplices. Si la Fée n'avoit soustrait au monde que ses rivales, plus d'une femme peut-être, pourroit concevoir sa barbarie ; mais elle a enlevé toutes les personnes qui lui causoient de l'ombrage dans quelque genre que ce pût être : envieuse de l'esprit, des talens, de la beauté, & même des vertus, il ne faut, pour attirer sa haine, qu'une réputation brillante & des succès éclatans. Pour moi, poursuivit Zumio, je suis aussi un de ses prisonniers ; j'étois jadis son page favori, je portois ses billets

les p
doute
triste

Ici,
satisf
monst
répon
elle e
tois d
chée
plicie
toute
trice
je de
qui
indig
cet é
fité :

adieu

A

de n

cave

perf

des

la v

phe

nie.

les

j'en

bag

citr

pro

mon

de

libe

tis

me

joli

& r

les plus intéressans, elle eut par malheur quelques fautes sur sa discrétion, & elle me relégua dans ce triste séjour.

Ici, j'interrompis Zumio; de grace, lui dis-je, satisfaites ma curiosité, apprenez-moi le nom de ce monstre, de cette Fée abominable—Ah, Seigneur, répondit Zumio, vous allez être bien surpris, car elle est aussi artificieuse que méchante, & quand j'étois dans le monde, je la voyois accueillie & recherchée par les plus grands Génies, qui avoient la simplicité de croire, sur sa parole, qu'elle possédoit toutes les vertus! Enfin, Seigneur, notre persécutrice est la célèbre & décente Prudine—A ces mots je demeurai pétrifié! je ne trouvai point d'expression qui pût rendre l'excès de ma surprise & de mon indignation. Mais bientôt la fureur succédant à cet état d'anéantissement, je m'écriai avec impétuosité: oui, je vous promets une prompte vengeance, adieu Zumio, dans deux heures vous serez libres.

Au même instant, je m'éloigne, & par la vertu de mon Talisman, je me trouvais à l'entrée de la caverne redoutable qui recéloit le trésor de ma perfide maîtresse. Je ne vous ferai point le détail des combats que j'eus à soutenir, j'étois animé par la vengeance, la colère & la haine; pour triompher, je n'avois pas besoin d'être immortel & Génie. J'exterminai les monstres, je mis en poudre les portes de la grotte, je m'emparai de la cassette, j'en brisai la serrure, je me saisis de la précieuse bague, que je trouvai effectivement du plus beau citron du monde, & je la mis à mon doigt, en me promettant bien de ne jamais m'en séparer. Au moment même les jardins retentirent de mille cris de joie; j'entendis répéter de toutes parts: *liberté, liberté, grace au Génie Phanor, liberté, liberté*. Je sortis de la caverne, & je vis le jardin rempli de femmes habillées différemment, & presque toutes jeunes & jolies; elles couroient, elles s'embrassoient, pleuroient, & se remettoient à crier de toutes leur forces: *liber-*

té, liberté, grace au Génie Phanor. Le jour commençoit à paroître ; au milieu de cette foule, je distinguai la belle Elianne appuyée sur le bras de Zumio ; elle m'aperçut, & vint se jeter à mes pieds, en s'écriant, voilà notre libérateur. Dans l'instant je me trouvai entouré de ses compagnes ; les unes me ferroient les mains, les autres m'embrassoient, une d'elle montée sur mes épaules ne cessoit de crier dans mon oreille d'une voix claire & perçante, *liberté, liberté.*

Toutes répétoient ce refrain avec un acharnement & des transports inexprimables ; malgré toute ma gloire j'en étois étourdi au dernier point, lorsque tout-à-coup nous vîmes paroître le puissant Roi des Génies, monté sur un éléphant blanc. Il imposa silence à la bruyante assemblée ; & se tournant vers moi : Phanor, me dit-il, je vous laisse l'arbitre du sort de Prudine, prononcez-vous même son arrêt. Seigneur, répondis-je, elle est dévoilée, je ne desirer point d'autre vengeance ; mais daignez vous occuper de ces malheureuses victimes de sa jalousie ; rendez-les à leurs amans ; ordonnez que chacune d'elles se trouve transportée en un moment dans le séjour où son cœur la rappelle. A peine avois je prononcé ces paroles, que le Génie éleva son sceptre vers l'assemblée ; aussitôt toutes ces femmes disparurent ; & le Génie reprenant la parole : je vous ai promis une récompense, me dit-il, je suis prêt à remplir cet engagement ; mais pensez bien à ce que vous voulez me demander, & quand toutes vos réflexions seront faites, venez me trouver dans mon Palais.

Après m'avoir donné ce conseil si rempli de sagesse, le Génie me quitta. Je me dispoisois à m'éloigner pour toujours d'un lieu funeste où tout me rappeloit des souvenirs accablans, lorsque j'aperçus derrière un arbre Zumio, qui s'entretenoit

avec
jam
s'ap
me
à m
à l'e
elle
men
four
me
quoi
tes
ris
j'adr
l'imi
Pe
voic
très-
il es
cœur
je co
je fa
& lo
ravis
qu'un
songe
a l'in
raison
lassit
En
mon
attach
trois
taisie
condu
tenoit
rassum
ne se

avec la plus jolie petite personne que j'eusse jamais vue ; ma surprise fut extrême, & Zumio s'approchant de moi : Seigneur, me dit-il, vous me voyez encore ici, parce que je suis décidé à m'attacher à vous, & à ne vous plus quitter ; à l'égard de cette jeune beauté, elle vous contera elle-même son histoire, si vous le desirez. Assurément, m'écriai-je ; à ces mots, l'aimable inconnue sourit, je m'assis à côté d'elle, & je la pressai de me parler avec confiance, & de m'apprendre pourquoi elle s'obstinoit à rester dans ce jardin. Toutes mes compagnes, répondit elle, avoient des maris ou des amans qu'elles brûloient de revoir : j'admire leur constance, & je ne me pique pas de l'imiter.

Puisque vous voulez, Seigneur, me connoître, voici le récit de mes aventures : J'ai l'imagination très-vive, l'ame sensible & une délicatesse excessive, il est aisé de me plaire & même de toucher mon cœur ; mais il est difficile de me fixer. Quand je commence à m'attacher, je vois tout en beau, je fais une espèce de divinité de ce que j'aime ; & lorsque les circonstances & les évènements me ravissent cette illusion, je vois que je n'aimois qu'une chimère, & je me réveille, je quitte un songe agréable, que la vérité fait évanouir, & l'on a l'injustice d'appeler inconstance cet effort de raison ! Je ne change point par caprice, par lassitude, je me trompe & je me désabuse.

Enfin il y a deux ans que je me trouvai pour mon malheur en rivalité avec Prudine ; un nouvel attachement m'occupoit uniquement depuis plus de trois mois, la Fée prit pour mon amant une fantaisie qui me coûta la liberté, elle m'enleva & me conduisit ici, nous traversâmes ce jardin, elle me tenoit par la main, je pleurois, je me désespérois ; rassurez-vous, Agélie, me dit-elle, ma vengeance ne fera point barbare, vous êtes piquante, aimable

ble, si vous aviez un peu moins de légèreté, vous seriez très-attachante : aussi comme malgré moi vous m'intéressez, je veux plutôt chercher à vous corriger qu'à vous punir.

Ce persiflage de la Fée ne me rassuroit pas, nous marchions toujours ; enfin, les bosquets, les arbres, le jardin, tout disparut à nos yeux, & nous nous trouvâmes dans une plaine immense, qui n'étoit bornée de tous les côtés que par l'horizon. Tel est à peu près le coup d'œil que l'on peut avoir sur un vaisseau, lorsqu'on est en pleine mer ; mais le mouvement & le bruit des flots, les accidens de lumière produits par le soleil qui se réfléchit sur la surface des ondes, donnent une sorte de vie à ce tableau, au lieu que dans la plaine où nous étions, rien ne rompoit l'étonnante & parfaite uniformité du spectacle imposant & monotone qui s'offroit à nos regards. On ne voyoit dans cette plaine ni arbres, ni buissons, ni fleurs, elle étoit couverte dans toute son étendue d'un gazon très-fin, du plus beau verd, & composé d'une seule espèce d'herbe ; un calme profond, un silence éternel régnoient dans cette vaste solitude, on n'y voyoit pas un insecte, pas un oiseau, & le ciel d'un azur éclatant étoit pur & sans nuages.

L'aspect de ce désert immense produisit d'abord sur moi la sensation la plus agréable ; frappée, saisie d'admiration, j'étois immobile & plongée dans une espèce de ravissement. Je suis charmée, me dit la Fée, que ce lieu vous plaise, il doit naturellement calmer la vivacité d'une imagination trop ardente, mais c'est un effet qu'on ne peut espérer que du temps & des réflexions. Ainsi je veux que vous restiez ici, vous n'y remarquerez jamais le moindre changement, ce ciel sera pour vous toujours également serein, jamais le plus léger nuage n'en troublera la pureté, vous ne souffrirez plus de l'inconstance des saisons, cette

verd
fera
la F
égal
sur
elle,
amar
soup
E
force
avoi
ni à
marc
de
marc
très-
bien
ation
cet i
rizon
fant.
& d
un
Gran
publi
C
mon
man
fren
ence
pou
goût
veuf
de
plus
mon
paffi
infer
peig
T

verdure est immortelle, & ce jour qui vous éclaire sera toujours aussi brillant. En achevant ces mots, la Fée me condamna à me promener d'un pas égal & majestueux pendant l'espace de trente ans sur cette pelouse enchantée, à moins, ajouta-t-elle, suivant la formule ordinaire, qu'un de mes amans ne cesse de m'aimer sans que je le puisse soupçonner.

Elle disparut, & dans l'instant je me trouvai forcée de marcher avec une extrême lenteur, sans avoir la possibilité de me détourner ni à droite ni à gauche, & sans pouvoir presser, ralentir ma marche, ou m'arrêter & m'asseoir. Cette obligation de tracer continuellement une ligne droite en marchant toujours d'un pas égal & lent me parut très-pénible dès le premier moment, mais j'étais bien éloignée de sentir toute l'horreur de ma situation. Je contemplois encore avec ravissement cet immense & riche tapis verd, couronné à l'horizon par un ceintre d'azur d'un éclat éblouissant. Est-il possible, me disois-je, que du bleu & du verd, un ciel & de l'herbe puissent former un spectacle si extraordinaire, si magnifique ! *Grandeur & simplicité, voilà ce qui produit le sublime.*

Ces réflexions philosophiques, le souvenir de mon amant, l'espérance que la Fée ne pouvoit manquer d'être trompée, ces différentes idées me firent supporter ma solitude avec beaucoup de patience pendant quelques heures ; mais mon admiration pour le lieu où j'étais, se refroidit bientôt, le dégoût succéda à l'enthousiasme, l'immensité majestueuse de ce gazon éternel qui m'avoit causé tant de surprise au premier coup d'œil, ne m'offroit plus qu'un spectacle aussi ennuyeux qu'insipide & monotone, je n'avois pour toute distraction qu'une passion malheureuse ; mais ce souvenir s'éffacoit insensiblement, mon imagination refroidie ne me peignoit plus les objets qu'avec des couleurs foi-

bles, je n'avois plus que des pensées vagues, des rêveries languissantes, toutes les illusions m'abandonnoient, l'Amour disparut de ma solitude, & je me trouvai seule dans l'Univers.

Quand la raison dissipe des erreurs dangereuses, on jouit de sa victoire, on est heureux, sans doute. Mais s'il est glorieux & satisfaisant de vaincre ses passions, il est affreux de sentir qu'elles nous quittent, qu'elles s'anéantissent, parce que le feu de notre imagination s'éteint, & que notre cœur se dessèche. Eh ! comment éviter cette situation horrible, si l'on manque de courage ! quelles passions peuvent être durables ? Il faut que la raison nous affranchisse, ou que le temps les consume.

Dans cet état cruel, je poursuivois tristement ma droite ligne ; je ne pleurois plus, je bâillois, je n'avois plus la force de m'affliger, j'étois accablée, anéantie sous le poids insupportable de l'ennui. L'unique desir véritablement vif, que j'eusse conservé, étoit celui de revoir des êtres animés & des arbres, des maisons, des montagnes. La seule vue d'un nuage m'eût charmée, un orage, du tonnerre, de la pluie, m'auroient transportée de joie ; combien je regrettois la nuit ; le clair de lune & les étoiles ! enfin le moindre changement eût été pour moi l'évènement le plus heureux ; & je sentoís que l'ingénieuse et jalouse Prudine, en me condamnant à cet étrange supplice, avoit trouvé la manière la plus cruelle de me punir de l'inconstance qu'elle me reprochoit,

Jugez de ma joie, Seigneur, poursuivit Agélie, lorsque, grace à votre valeur, j'ai repris tout-à-coup la faculté de courir et de m'arrêter, & que je me suis retrouvée dans ce jardin ! Vous devez concevoir à présent pourquoi j'y suis restée, je n'avois nulle impatience d'aller rejoindre un amant qui a cessé de me plaire, et dont je suis sans doute oubliée, puisque nous sommes séparées de-

puis dix-huit mois. Si par hasard il me conservoit sa foi, je ne pourrois supporter ses plaintes, ses reproches, il m'eût donc impossible de retourner dans ma patrie, tout autre pays m'est indifférent ; pourvû que je ne voye plus de tapis de gazon, je me fixerai sans répugnance en quelque lieu que ce puisse être.

Comme Agélie achevoit ce récit, je me levai, et décrivant avec ma baguette un cercle dans les airs, je changeai les jardins et le Palais de Prudence en un Château magnifique situé sur le sommet d'une montagne. Nous nous trouvâmes sur une terrasse de laquelle on découvroit la vûe la plus agréable et la plus variée. Agélie parut transportée, en revoyant des cascades, des rochers, des précipices, des ruines, des chaumières, des troupeaux et la mer ; car j'avois réuni dans cet espace tous les objets les plus majestueux et les plus rians que la nature peut offrir.

Agélie étoit dans un enchantement inexprimable : regnez ici, lui dis je ; si ma présence vous importune, parlez, belle Agélie, quoi qu'il puisse m'en coûter, je m'éloignerai de vous, votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Agélie répondit d'abord à cette espèce de déclaration avec autant d'attendrissement que d'embarras ; ensuite elle reprit le ton de la plaisanterie, elle conserva sa gaieté une partie de la journée, et sur le soir elle tomba dans une mélancolie douce qui lui donnoit de nouveaux charmes, et qui la rendoit si intéressante, qu'elle acheva de me tourner la tête.

Après le souper, je la conduisis sur la terrasse ; en appercevant le ciel parsemé d'étoiles, Agélie tressaille, elle s'arrête, et contemple les cieux avec ravissement. O spectacle enchanteur ! s'écria-t-elle. Dans ce moment je tombai à ses genoux, et j'osai lui peindre tous les sentimens qu'elle m'inspiroit. Agélie m'écouta sans m'interrom-

pre ; je la vis s'émouvoir, je vis ses pleurs couler ! Je la pressai de me répondre, elle garda un moment le silence ; enfin, essuyant ses larmes, Phanor, me dit-elle, je ne suis point insensible à vos bienfaits, & surtout à votre tendresse, mais laissez-moi le tems de vous connoître & d'examiner mon cœur. En disant ces mots, Agélie me quitta.

Je consultai ma précieuse bague de Turquoise, & je connus avec transport que déjà j'étois aimé. Le lendemain je conjurai Agélie de s'expliquer : en vérité, me dit elle, je crains de m'abuser & de vous tromper.—Non, charmante Agélie, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds : non, vous m'aimez, je ne puis douter de mon bonheur.—Je m'arrêtai ; car je m'aperçus qu'Agélie trouvoit ma sécurité extrêmement ridicule. En effet cette confiance ressembloit assez à de la fatuité ; Agélie bouda, me traita avec sécheresse, avec dédain ; je reparai mon imprudence, je feignis d'avoir perdu tout espoir. Agélie s'adoucit, elle m'avoua enfin qu'elle partageoit mes sentimens, & elle daigna fixer le jour où l'Hymen devoit engager pour jamais deux cœurs que l'Amour avoit unis si promptement.

La veille de ce jour heureux, j'étois sur la terrasse avec Agélie, elle avoit les yeux fixés sur la mer qui baignoit les murs de la terrasse, elle rêvoit, & j'avois remarqué avec inquiétude que depuis deux jours elle paroissoit distraite, & moins tendre qu'à l'ordinaire ; cependant je ne pouvois être véritablement alarmé, car ma bague étoit toujours du plus beau bleu du monde. Agélie, après un moment de silence, prenant la parole : vous devriez, dit-elle, puisque tout est possible à votre art, applanir d'un coup de baguette ces deux montagnes, & faire disparaître ces rochers, ce paysage est trop chargé, l'œil n'y rencontre aucun objet sur lequel il puisse se reposer agréablement, vous y avez trop multiplié les cascades, ces préci-

pices
torren
re le
soupi
Vous
dispa
ils m
me p

Ag
plus
Je b
instan
gue,
mon
mais
fai
mine
fes,
la b
En
qu'il
mieu
ce
prés

L
lie
j'ac
& j
ces
m'e
j'av
ne
jou
j'ai
Zu
pas
sua
dis
per

pices effrayent l'imagination, & le bruit de ces torrens & de la mer est d'une tristesse qui serre le cœur. Eh, quoi donc Agélie, repris-je en soupirant, ces lieux ont déjà cessé de vous plaire! Vous les avez trouvés si charmans! — Ils vont disparaître à vos yeux, si vous l'ordonnez; mais ils me sont chers. C'est ici qu'Agélie a daigné me promettre d'unir sa destinée à la mienne.

Agélie ne répondit rien, elle jeta sur moi le plus tendre regard, & elle me tendit la main. Je baisai cette main avec transport; dans cet instant les yeux d'Agélie se fixèrent sur ma bague, d'un air distrait & négligent, elle la tira de mon doigt, ce qui me causa un peu d'émotion; mais ne voulant pas exciter ses soupçons, je n'osai m'opposer au desir qu'elle témoignoit de l'examiner de près. Je ne puis souffrir les Turquoises, dit Agélie, celle-ci est d'un beau bleu; mais la bague est affreuse & montée à faire horreur! En achevant ces paroles, Agélie lève le bras, & sans qu'il me fût possible de l'empêcher, ou pour mieux dire de le prévoir, elle lance dans la mer ce trésor inestimable à mes yeux; cette bague précieuse dont la possession m'étoit si chère!

L'excès de ma surprise me rendit immobile, Agélie me considéroit avec malignité; enfin j'éclatai, j'accablai Agélie de reproches, je l'accusai de perfidie, & je débitai sans ménagement toutes les extravagances que la plus violente colère peut suggérer. Agélie m'écouta tranquillement; lorsque j'eus cessé de parler, j'avoue, dit-elle, que les propriétés de cette vilaine bague ne m'étoient pas inconnues; depuis quelques jours j'avois à cet égard des soupçons confus, & j'ai su avec assez d'adresse arracher ce secret à Zunio — Ah! perfide Zunio, m'écriai-je! Il n'a pas cru vous trahir, reprit Agélie, je lui ai persuadé que j'étois instruite; il n'a pas manqué de discrétion, il n'a eu que le tort de se laisser tromper par une femme. C'est un malheur dont la

prudence humaine & l'art merveilleux de la Péerie n'ont pu jusqu'à ce jour préserver les Philosophes mêmes, & les Génies les plus sublimes. Au reste, Seigneur, poursuit Agélie, si c'est en ma faveur que vous regrettez avec tant d'amertume votre Turquoïse, cette douleur n'est pas fondée, car je vous assure que je n'ai nulle envie de vous abuser, fit pourquoi donc, cruelle, interrompis-je, m'avez-vous ravi ce précieux Talisman qui prevenoit tous les doutes, qui rendoit superflues toutes les assurances de fidélité.—Oui, Seigneur, reprit Agélie, je le fais, cette bague ne me laissoit rien à dire ; mais j'aime à parler, & d'ailleurs vous conviendrez que la sécurité qu'elle vous eût inspirée, n'auroit pas été faite pour me flatter beaucoup. Enfin trouvez-vous qu'il fût bien généreux & bien délicat de consulter en secret cette bague à chaque instant, pour savoir si vous deviez ajouter foi aux protestations de ma tendresse ? Moi, je n'avois point de Talisman, & je vous croyois ! Voulez-vous savoir comme on aime ? Dans l'instant où vous m'arrachâtes l'aveu de mes sentimens, il falloit me sacrifier ce prétendu trésor, jeter dans la mer cette bague odieuse, & me dire : *L'amour & la confiance qu'il inspire, me la rendent inutile.*

A ces mots je restai confondu, je tombai aux genoux d'Agélie, j'implorai son indulgence & mon pardon. De l'indulgence, reprit-elle, vous n'en connoissez pas le prix ? Tous ces torts que je viens de vous reprocher, n'avois je pas eu la générosité de les excuser ? Lorsque j'ai jeté votre bague dans la mer, vous devez vous le rappeler, elle n'avoit point encore changé de couleur ; mais la fureur, l'indigne emportement que vous m'avez montré — N'achevez point Agélie, vous me perdez le cœur. —Non, Seigneur, je n'abuserai point de l'impossibilité où vous êtes maintenant de lire dans mon ame, ma parole est aussi sûre que tous les Talismans

du monde. J'ai cessé de vous aimer, & c'est sans retour.

Le sang-froid avec lequel Agélie prononça ces terribles paroles, ne me permit pas de douter de mon malheur ; je l'aimois éperduement, & je me livrai au plus affreux désespoir ; j'étois à ses pieds, je les baignois de larmes ; par pitié, lui disois-je, daignez me laisser quelque espérance. Voyez donc, répondit-elle, si vous devez regretter votre bague ! La vérité vous paroît si cruelle, que vous ne sauriez la supporter, & que vous me conjurez de vous tromper !—Nous devons sans doute chercher à nous affranchir des illusions qui peuvent nous égarer ; mais pourquoi vouloir détruire celles qui nous consolent ! Croyez-moi, Seigneur, n'employez point désormais votre art à former un Talisman semblable à celui dont je vous ai délivré, vous ne feriez que vous préparer de nouveaux malheurs. Etudiez les hommes, connoissez-les, défiez-vous d'eux en général, mais livreZ-vous aveuglément à la foi de votre maîtresse & de votre ami.

Ce conseil étoit sage, & malheureusement je n'en profitai pas. Agélie fut inflexible, rien ne put me rendre son cœur ; accablé, désespéré, je m'éloignai d'elle, je me retirai dans une solitude où je passai plusieurs mois uniquement occupé de ma douleur. Zumio m'avoit suivi ; quoi qu'il fût la cause innocente de mes malheurs, son attachement pour moi, sa gaieté & sa douceur naturelle, me rendoient sa société agreeable ; d'ailleurs il connoissoit Agélie, je pouvois lui parler d'elle. Zumio avoit beaucoup voyagé, il contoît avec plaisir & avec grace, & pour me distraire, il m'entretenoit chaque soir des différentes choses intéressantes qu'il avoit vues dans ses voyages.

Il me parloit souvent d'une Princesse Arpalice dont il faisoit de si nombreux éloges, qu'il piqua enfin ma curiosité. Je lui demandai si elle étoit aussi aimable qu'Agélie. Bon, répondit Zumio,

si vous aviez vu la divine Arpalice, vous n'auriez jamais été amoureux de cette petite Agélie, assez piquant, j'en conviens, & raisonnant passablement quelquefois, mais n'étant au fond qu'une étourdie remplie de caprices & de légèreté ; au lieu que la Princesse Arpalice est le modèle le plus accompli de toutes les perfections. Vous seriez ébloui de sa beauté, enchanté de la profondeur de son esprit, de ses vertus, de ses talents, de l'étendue de ses connoissances ; — & une âme ! — une sensibilité ! — Si vous l'entendiez parler sur l'amitié ! — Zumio ne tarissoit point sur ce sujet ; ces louanges répétées tous les jours, m'inspirèrent à la fin le plus vif desir de connoître cette merveilleuse Princesse. Cependant malgré les conseils d'Agélie, je regrettois toujours avec amertume ma bague de Turquoise. J'avois une grâce à demander au Roi des Génies ; après beaucoup d'incertitudes & de réflexions, je fus le trouver, & je le conjurai de me construire un Palais, & d'y répandre un charme qui obligeât tous ceux qui y entreroient, de dire, sans aucun déguisement, leurs plus secrètes pensées, aussitôt qu'ils voudroient parler. Je demandai, en qualité de possesseur du Palais, à être seul exempt de cette loi générale ; car, ajoutai-je, un amant doit être discret, & je ne veux pas m'exposer à faire la plus légère indiscretion de ce genre. Enfin, poursuivis-je, que je puisse voir dans ce Palais les objets tels qu'ils sont ; & que je n'y entende que des discours sincères ; que ceux qui parleront, soient invinciblement forcés d'exprimer leurs vrais sentimens, & en même-temps que celui qui aura le projet de trahir ou de déguiser la vérité, ne s'apperçoive pas qu'il dit le contraire de ce qu'il veut dire, qu'il ne puisse s'entendre lui-même, & qu'il reste persuadé qu'il a proféré les discours trompeurs avec lesquels il se fera flatté d'en imposer. Sans ce double charme, chacun prendroit le parti de garder le silence ; je n'entendrois que quelques phrases interrompues, & jamais de conversations.

Le Génie soupira ; imprudent Phanor, dit-il, que me demandez-vous ? — Mais mon serment ne me permet pas de vous refuser. Allez, retournez dans vos Etats ; à la place du Palais que vous avez occupé jusqu'ici, vous trouverez celui que vous avez la folie de desirer. Voici, continua le Génie, une boîte qui vous préservera du charme attaché à ce dangereux Palais : toutes les fois que vous la porterez, vous ne direz que ce que vous aurez le dessein de dire, si vous voulez prêter cette boîte, elle produira sur un autre le même effet ; mais je ne puis faire qu'un seul Talisman de cette espèce, il ne m'est pas possible de vous en donner un second semblable. A ces mots je reçus des mains du Génie la boîte qu'il m'offrit : & après avoir temoigné toute ma reconnaissance, je me rendis sur le champ dans ma nouvelle habitation.

Je trouvai un Palais dont l'aspect m'éblouit & m'enchantait : il est formé d'une matière qui a l'éclat, la dureté & la transparence du diamant le plus pur & le plus brillant ; l'architecture en est à la fois majestueuse & légère, tous les ornemens en sont enrichis d'opales, de rubis & de perles, & sur les portes d'or de ce magnifique édifice, on lisoit alors cette inscription : *Palais de la Vérité*. En y entrant, je touchai les portes avec ma baguette, en prononçant ces mots : Quiconque entrera désormais dans ce Palais auguste, n'en pourra sortir qu'après y avoir passé trois mois : & je jure par mon art, serment irrevocable, de ne jamais abolir cette loi. Ensuite je fis ouvrir les portes du Palais, & j'ordonnai qu'on y laissât entrer tous ceux qui voudroient y séjourner.

Dès le premier jour j'eus occasion de connoître combien il étoit dangereux d'habiter le Palais de la Vérité ; je questionnai mes Esclaves, & forcés de me répondre avec une entière sincérité, leurs aveux me causèrent tant d'indignation, que je les

renvoyai tous, & je dois convenir que depuis je n'en ai pas trouvé de plus fidèles & de plus attachés. D'un côté, je perdis beaucoup de mon amitié pour Zumio, je le vis tel qu'il étoit, je connus qu'il manquoit également de goût & de solidité ; il se permettoit souvent dans la conversation *des pointes* & *des jeux de mots* qui cessèrent alors de m'amuser, & je m'étonnai même que ce genre d'esprit eût pu me plaire : je découvris en Zumio mille petits défauts que je n'avois pas remarqués jusqu'à ce moment, & d'ailleurs je le trouvai d'une impertinence extrême ; il me contrarioit continuellement ; il n'étoit presque jamais de mon avis, & me parloit avec une liberté & une impolitesse révoltantes. Cependant comme il me disoit encore qu'il avoit de l'amitié pour moi, je ne me brouillai point avec lui ; mais je le grondois ou je le brusquois sans cesse, il me répondoit insolemment que j'avois un orgueil insupportable ; je lui imposois silence, il haussoit les épaules, se moquoit de moi, montrait alternativement de la colère & de l'humeur, & nous passions toutes nos journées à nous boudier ou à nous quereller.

Excédé de ce tête-à-tête, j'espérois toujours que quelques Voyageurs, séduits par l'aspect brillant de mon Palais, éprouveroient le desir d'y entrer ; mais les passans se contentoient de l'admirer, ils en approchoient avec empressement, & à peine avoient-ils jeté les yeux sur l'inscription, qu'ils s'éloignoient & poursuivoient leur route. Un jour que j'étois avec Zumio sur un balcon, nous aperçûmes de loin un char magnifique qui s'avançoit vers le Palais ; mon art me fit connaître que ce char étoit conduit par un Roi, accompagné de sept ou huit Courtisans ; le char s'approche & Zumio me dit : Pour le coup je me flatte que nous allons avoir une visite, j'en serai charmé, car je m'ennuie cruellement depuis que

nous sommes ici.—Comme Zumio achevoit ces mots le char s'arrête devant les portes, le Roi lit l'inscription, & son premier mouvement est d'avancer & d'entrer dans le Palais ; mais les Courtisans pâlisent et le retiennent en frémissant : le Roi leur résiste pendant quelques minutes ; enfin, il se laisse persuader, il recule ; les Courtisans respirent, ils détournent précipitamment le char, & bientôt nous les perdons de vue.

Les voilà partis ! s'écria Zumio avec chagrin, tant que vous vous obstinerez à laisser sur la porte cette maudite inscription, nous n'aurons pas une seule visite, vous êtes d'un entêtement !—Je n'ai jamais vu un Génie plus borné & plus opiniâtre.—Mais, Zumio, votre insolence n'a plus de bornes.—Ah vous voulez de la vérité et des compliments !—Réellement vous extravaguez tout-à-fait. Vous êtes dans de certains momens aussi inconséquent & aussi sot qu'orgueilleux. Choqué à l'excès de l'impertinence de Zumio j'allois le chasser, lorsque j'appercus une figure qui fixa toute mon attention, & me fit oublier ma colère. C'étoit un Vieillard vénérable, la majesté répandue sur toute sa personne imprimoit un intérêt dont il étoit impossible de se défendre. Ce vieillard tenoit un livre & lisoit en se promenant ; lorsqu'il fut auprès des portes du Palais, il leva les yeux & lut l'inscription : O toi que je cherche depuis quarante ans, s'écria-t-il, ô vérité céleste, avant ma dernière heure je vais donc te voir sans nuage !—En prononçant ces paroles, le Vieillard se précipite vers les portes, & il entre dans le Palais.

En voici donc un ! s'écria Zumio. En disant ces mots, Zumio me quitte brusquement pour aller audevant de l'Etranger. Je suivis mon étourdi petit Sylphe, & nous rencontrâmes bientôt le vieillard ; Zumio vole à sa rencontre : approchez, bon-homme, lui dit-il, soyez le bien venu,

surtout si vous pouvez nous desennuyer ; vous êtes vieux, vous devez avoir vu beaucoup de choses, vous nous conterez des histoires ; dites-nous d'abord comment on vous appelle ;—Gélanor est mon nom, répondit le vieillard ; j'ai passé toute ma jeunesse dans le monde, j'ai prodigieusement voyagé, & depuis vingt ans je vis dans la solitude.— Ah ! j'entends, interrompit Zumio, vous êtes un Philosophe, cela ne nous égayera pas.—Et vous, de votre côté, vous ne vous amusez guères, car les Philosophes sont curieux. Vous imaginez sans doute que vous pourrez étudier ici les hommes, & vous ne trouverez dans ce Palais que le Génie mon maître & moi : Phanor, comme vous voyez, n'est pas communicatif, et d'ailleurs il n'a aucune originalité dans le caractère ; pour moi je suis à la vérité rempli d'esprit, de vertus et d'agrémens, mais il vous faudra peu de temps pour m'approfondir.— En effet, reprit Gélanor en souriant, puisque dès-à-présent je vous connois beaucoup mieux que vous ne vous connoissez vous-même.

Ici je pris la parole à mon tour, & je demandai au Philosophe quelle opinion il avoit de lui-même. Je suis bon, me dit-il, mais imparfait ; je ne conçois pas qu'après avoir passé ma vie à réfléchir, à travailler sur moi-même, je puisse avoir encore autant de défauts & de foiblesses, du moins cette idée toujours présente à mon esprit, me préserve de l'orgueil & me rend indulgent. Mes actions publiques & secrètes sont irréprochables ; mais j'éprouve souvent des mouvemens intérieurs qui m'humilient. Si je rendois un compte exact & détaillé de toutes les idées qui s'offrent à mon imagination, on ne me trouveroit pas plus sage qu'un homme ordinaire. A ces mots je m'approchai de Gélanor, et l'embrassant avec une respectueuse tendresse : ô mon père, lui dis-je, vous me pénétrez d'admiration, vous êtes

un vrai Philosophe ; j'honorerai & je chérirai éternellement tous ceux qui vous ressembleront.

Quelques jours après cet entretien, je me décidai à faire ôter l'inscription qui étoit gravée sur les portes de mon Palais : alors je quittai Gélanor & Zumio, & sans leur faire part de mon dessein je partis ; & guidé par la curiosité que les récits de Zumio m'avoient inspirée, je me rendis dans les Etats de la Princesse Arpalice. Craignant l'indiscrétion de Zumio, je n'avois pas voulu le mener avec moi, ni lui confier mon projet. Enfin je vis cette célèbre Princesse, elle ne me reçut que ce soir ; on me fit entrer dans un superbe salon, éclairé de la manière la plus agréable, toutes les bougies étoient sous des cristaux recouverts de gaze blanche, ou posées dans des vases d'albâtre, artifice qui produisoit une lumière douce à peu près semblable à celle d'un beau clair de lune. La Princesse étoit assise sur un trône d'or, surmonté d'un pavillon décoré d'une draperie de gaze d'argent ; des guirlandes de roses formoient des festons élégans & des couronnes au-dessus de la tête d'Arpalice.

Cette Princesse, vêtue d'une robe magnifique garnie de pierreries, me parut d'un éclat éblouissant & d'une beauté majestueuse & régulière, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse. J'admirai sa taille, sa noblesse, la blancheur suprenante de son teint, & je fus charmé de sa conversation. Le lendemain mon admiration s'accrut encore ; la Princesse me fit conduire dans une galerie remplie de tableaux, & j'appris que tous ces tableaux avoient été peints par Arpalice ; ils représentoient les sujets les plus intéressans, des Temples à l'Amitié, des sacrifices à l'Amitié, l'Amitié triomphant de l'Amour, le temps couronnant & embellissant l'Amitié, ou des autels à la Bienfaisance, la Bienfaisance éclairée par la Vertu, la pitié entraînant la Bienfai-

sance, &c. Enfin on ne pouvoit sortir de cette galerie qu'avec la persuasion qu'Arpalice étoit la Princesse de l'Univers la plus sensible & la plus vertueuse. On me conduisit encore dans le laboratoire de la Princesse, et en revenant de toutes ces courses, mon conducteur me dit en confidence, que la Princesse s'occupoit avec autant de succès de l'Astronomie & des Mathématiques ; comme j'ai un goût particulier pour ces deux sciences, cette découverte m'enchantait, & mit le comble à la haute opinion que j'avois déjà conçue de la Princesse.

Le soir on fit de la musique, des Musiciens exécutèrent une symphonie charmante de la composition d'Arpalice. La Princesse s'établit à un clavecin & chanta, sa voix ne me parut pas très-remarquable, d'autant mieux que tous les instrumens qui l'accompagnoient, la couvroient presque entièrement ; mais un excellent Musicien qui étoit à côté de moi, m'assura qu'elle avoit un talent supérieur ; & en effet je vis bien qu'il avoit raison, car tout le monde, en écoutant Arpalice, étoit dans le ravissement.

Après le souper, on fit des bouts rimés & des charades, ce qui fournit à la Princesse l'occasion de montrer tout son esprit ; je ne pouvois revenir de mon étonnement, j'étois stupéfait, & je sentoís qu'il ne me seroit pas possible de conserver longtemps ma liberté auprès d'une Princesse aussi accomplie.

A minuit tout le monde se retira, & je restai seul avec Arpalice & Tellaire son amie intime ; les deux amies étoient presque couchées sur un canapé & tendrement penchées dans les bras l'une de l'autre, ce qui formoit un tableau ravissant. Je les contemplai en silence ; elles se disoient tout ce que l'amitié peut inspirer de plus sublime, & Arpalice me fit une peinture si vive & si touchante de son sentiment pour Tellaire, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes.

Je ne pus m'empêcher de lui témoigner une partie de l'admiration qu'elle m'inspiroit ; je louai ses talens, son instruction, & j'amenai la conversation sur la Géométrie & l'Astronomie ; mais Arpalice prenant le ton le plus modeste, je suis très-fâchée, Seigneur, me dit-elle, qu'on vous ait persuadé que je m'occupois d'une étude si peu convenable à une femme ; s'il étoit vrai que j'eusse le goût et les connoissances que vous me supposez, je me ferois fait la loi de n'en jamais convenir. La pédanterie et l'affectation *sont si étrangères à ma manière d'être !*—J'ai si peu de prétentions !

Cette rare modestie acheva de me charmer. Séduit, transporté, je ne rentrai dans mon appartement que pour m'occuper encore d'Arpalice. Je passai une partie de la nuit à lui écrire, et à faire des vers pour elle : Je lui donnai les fêtes les plus ingénieuses & les plus brillantes ; elle parut sensible à mes soins ; je déclarai ma passion, & elle m'avoua que sans mon rang et ma puissance, elle partageroit mes sentimens ; mais que par une délicatesse insurmontable, elle ne pouvoit se résoudre à épouser un Génie. Vous pourriez par la suite, ajouta-t-elle, attribuer à l'ambition ce que l'amour seul sauroit obtenir de moi. Ah ! que n'êtes-vous né dans un rang moins élevé !—Ces sentimens m'enchantent, & en même-tems me désespéroient.

Dans d'autres momens, Arpalice me vantoit les douceurs de sa situation actuelle : je n'ai point d'ambition, me disoit-elle, l'amitié fait le charme de ma vie, je n'ai jamais connu l'Amour, je crains de m'y livrer : j'ai une âme si passionnée ! une sensibilité si délicate !—Je suis heureuse & paisible, ne vous flattez pas que je puisse me résoudre à vous sacrifier un bonheur si pur & si parfait. Non, Seigneur, incapable de feindre & d'éprouver le plus léger mouvement de coquetterie, je ne vous laisserai

point des espérances trompeuses. Quittez ces lieux, fuyez moi pour votre repos—& pour le mien.

Enfin l'Amour triompha ; Arpalice se laissa toucher, & consentit à recevoir ma main. Elle montrait une tendresse qui me pénétrait ; cependant Prudine m'avoit rendu si défiant, que je pris la résolution de ne m'unir à la divine Arpalice, qu'après l'avoir écoutée dans le Palais de la vérité. Je ne doutois pas de sa sincérité ; mais il m'étoit impossible de lui faire le sacrifice de l'épreuve du Palais. Je lui déclarai que je ne pouvois l'épouser que dans mes Etats. Je me gardai bien de lui parler du charme inquiétant attaché à mon Palais ; elle consentit avec joie à me suivre, elle exigea seulement que Téléire fût du voyage, ne pouvant, disoit-elle, se séparer sans désespoir d'une amie si chère. Nous partîmes tous les trois, & en peu d'heures nous nous trouvâmes transportés dans l'avenue de mon Palais.

A l'aspect de ce lieu redoutable, j'éprouvai la plus vive émotion, en pensant que j'allois voir à découvert le cœur de ce que j'aimois. Hélas, me disois-je, si elle est telle que je l'ai jugée, combien je me reprocherai d'avoir cru l'épreuve du Palais nécessaire ! Si je m'abusois, quelle douce illusion je vais perdre !—Enfin nous entrons dans le Palais : alors je jetai en tremblant les yeux sur la Princesse, quelle fut ma surprise, en découvrant que la divine Arpalice avoit quarante-huit ans, un pied de blanc, des sourcils peints, des cheveux postiches, & un corps garni ; enfin je la vis chauve, rousse, vieille & bossue. Zumio qui étoit accouru au devant de moi, ne pouvant la reconnoître dans un si triste état, se mit à éclater de rire en apercevant cette figure ridicule qui s'appuyoit sur mon bras d'un air triomphant ; je fus tellement déconcerté, que

je quittai brusquement la Princesse sans m'embarasser de ce qu'elle pourroit penser.

Zumio me suivit : Seigneur, me dit-il, je vous félicite de votre bonne fortune, vous nous ramenez-là une rare beauté, la conquête est brillante, ce choix du moins prouve la solidité de votre goût, et vous met à l'abri des inquiétudes que les rivaux et la jalousie peuvent causer. Un seul mot fit perdre à Zumio toute sa gaieté ; je nommai Arpalice, et il resta confondu, anéanti. Après un moment de silence : Seigneur, reprit-il, je conçois votre dépit et votre chagrin ; mais enfin si cette Princesse n'avoit qu'une beauté d'emprunt, si elle ne devoit qu'à l'art cet éclat, ces cheveux et cette taille qui nous séduisoient, du moins j'ose me flatter encore qu'elle ne nous a point trompés sur son âme, son esprit et ses talens ; et puisqu'elle vous a dit qu'elle vous aime, je suis persuadé que vous ferez satisfaction de ses sentimens. Mais y pensez vous, Zumio, m'écriai-je, que voulez-vous que je devienne, si j'ai eu le malheur d'inspirer une passion à une semblable figure ? L'espérance de la trouver perfide, est la seule consolation qui me reste. Dans ce moment on vint me dire que la Princesse me demandoit, & la bienfaisance m'obligea à l'aller rejoindre.

Je la trouvai seule dans un cabinet, elle étoit couchée sur une chaise longue, elle tenoit un mouchoir & un flacon ; aussitôt qu'elle m'aperçut, elle fit les contorsions les plus étranges, & elle mit son mouchoir sur ses yeux : qu'avez-vous donc, Madame, lui dis-je, elle ne répondit rien ; & comme les contorsions continuoient, je réitérai ma question. Alors me regardant languissamment, je fais semblant, me dit-elle, d'avoir une attaque de nerfs.—Je le vois parfaitement, repris je. Eh bien, cruel, interrompit-elle, vous n'en êtes pas touché ?—Pardonnez-moi. Mais pourquoi avez-vous une attaque de nerfs ?—Parce que vous m'avez quittée froidement.

en entrant dans ce Palais, et je veux vous persuader que j'ai une sensibilité excessive, et que je vous aime passionnément.—M'aimez-vous en effet?—Pas le moins du monde. Je n'aime rien. En prononçant ces mots, la Princesse, qui croyoit me dire la chose du monde la plus tendre, fit semblant de pleurer, et s'essuya les yeux. Je respirois ; débarrassé de toute inquiétude, je voulus prolonger un entretien qui me divertissoit, et prenant la main d'Arpalice, vous m'attendrissez, lui dis-je, qui pourroit être insensible à tant de charmes et à tant d'amour! —Mais comme votre main tressaille, oui, répondit-elle, je le fais exprès pour vous faire croire que ce sont des petits mouvemens convulsifs.—Cela doit vous fatiguer beaucoup?—Point du tout, j'en ai une si grande habitude.—Mais tout-à-l'heure vous verrez bien autre chose, je jouerai tout mon jeu ; à la fin de la conversation, je m'évanouirai.

Dites moi, je vous prie, qu'est devenue Téléïre? —Nous sommes brouillées.—Quoi! déjà?—Oui, et mon intention est de vous persuader que Téléïre est cause en partie de l'état où vous me voyez. —Que s'est-il donc passé entre vous?—Elle m'a dit des choses inouïes ; que je suis fautive, personnelle, envieuse, insensible, que j'ai un orgueil démesuré, une ambition insatiable : de mon côté j'ai répondu que je n'avois jamais paru l'aimer que par air, que si elle eût été plus jolie & plus aimable, elle m'auroit causé de l'ombrage ; j'ai ajouté que je n'avois pas le moindre sentiment pour elle, que je ne lui ferois pas le plus léger sacrifice.—Et elle s'est fâchée : cela est inconcevable—Elle est sortie furieuse—Aviez-vous de la confiance en elle? —Je n'en ai jamais eu en personne. Je ne desirer pas des amis, il ne me faut que des dupes & des esclaves. Cependant j'ai fait dans ma vie beaucoup de confidences, mais uniquement par vanité & toujours en dénigrant ou changeant les faits, en ajoutant des circon-

stances ; car pour me faire valoir, les mensonges ne me coûtent rien.—Vous êtes véritablement adorable ! & avec tout cela cela d'une bienfaisance.—Oui, j'aime à l'excès la magnificence et le faste.—Quand nous serons unis, vous pourrez disposer de tous mes trésors. Que d'infortunes seront secourus par vous !—Oh, certainement je garderai tout pour moi !—Céleste Arpalice, vous m'enchanterez ! Quelle étonnante réunion de vertus, de talens, d'instruction ! car vous le niez en vain, vous êtes aussi savante que belle, vos courtisans vous trahissent. La veille de notre départ, ils m'ont encore assuré, qu'il n'y avoit point dans vos Etats d'Astronomes & de Géomètres aussi habiles que vous—Ils sont payés pour dire cela.—Comment ?—Ils seroient disgraciés, s'ils parloient autrement. Je suis très ignorante, & je veux avoir la réputation de tout savoir—Quelle modestie !—Et vos tableaux !—C'est Zolphir qui les a faits.—Et ces symphonies charmantes que vous m'avez fait entendre !—Elles sont de la composition de Gérate.—Vous êtes unique dans le monde—Il est vrai que personne n'a jamais eu autant d'esprit, de finesse de génie, & n'a poussé aussi loin la dissimulation & l'art d'en imposer aux gens les plus instruits & les plus clairvoyans.

Arpalice, en prononçant cette phrase, avoit certainement l'intention de faire une réponse remplie d'humilité ; car elle prit un air modeste, baissa les yeux, & fit des mines si comiques & si ridicules, que j'eus beaucoup de peine à m'empêcher de rire. Ses minauderies & le ton qu'elle s'efforçoit de prendre, s'accordoient si mal avec les choses qu'elle disoit, & formoient avec ses discours un contraste si singulier & si plaisant, que je sentis qu'il me seroit impossible de soutenir plus long-temps cette conversation. Je me levai pour la quitter, elle me rappela d'une voix foible, en

me prévenant qu'elle alloit fermer les yeux, s'évanouir, & retomber dans des convulsions affreuses. Je sortis au moment même, & j'allai retrouver Gélanor & Zumio pour leur conter cette aventure.

Enfin, dis-je au Philosophe, vous prétendiez, Gélanor que ce Palais ne pouvoit que me causer des peines, & qu'il ne me feroit jamais bon à rien tant que je vivrois dans le monde; qu'en un mot, il ne convenoit qu'à l'homme désabusé déjà par la raison, et affranchi, sans retour, de toutes les passions humaines. Cependant vous voyez combien il vient de m'être utile: si je n'y eusse pas amené Arpalice, j'épousois une femme vieille et laide, artificieuse, ambitieuse, fautive & méchante.

Mais, Seigneur, répondit Gélanor, sans mettre le pied dans ce Palais, vous auriez facilement pu voir cette femme à peu-près telle qu'elle est, si vous étiez moins sujet à vous laisser prévenir, & si vous aviez un peu moins d'amour propre. Apprenez à voir par vos yeux, à juger par vous-même, & non d'après l'opinion des autres; ne croyez pas si aisément qu'il est impossible de se défendre de vous aimer, quand vous avez l'air d'être amoureux; & je vous assure qu'en aucun lieu du monde, vous ne ferez la dupe du manège & des artifices des femmes qui ressembleront à votre Arpalice.

Comptez-vous pour rien, répondis-je avec un peu de dépit, l'avantage de pouvoir entendre un Philosophe me parler avec autant de liberté? Quand vous ne repousserez point la vérité, reprit Gélanor, elle parviendra toujours jusqu'à vous. Elle n'est point renfermée dans la seule enceinte de ce Palais, elle est répandue sur toute la surface de la terre; elle s'y montre plus ou moins déguisée, suivant la faiblesse & l'orgueil qu'elle y rencontre. Nul mortel ne pourroit la suppor-

ter, si
les inf
dans
illu
gereu
elle y
elle b
être v
ger d
rendr
Je
fé d
que l
mond
société
le ch
quer
littér
uns
on m
plus
couv
c'est
form
elles
que
sujet
réflé
L'un
trou
app
vue
d'int
(du
& p
qu'i
coq
fent

ter, si elle s'offroit, sans aucun voile, dans tous les instans de la vie. C'est ainsi qu'on la voit dans ce Palais ; elle y détruit sans distinction les illusions innocentes & douces, et les erreurs dangereuses, elle y paroît sous une forme si sauvage ; elle y est si impitoyable, si dure, si grossière, qu'elle blesse et révolte lors même qu'elle pourroit être utile. Ces réflexions ne me firent point changer d'opinion. L'expérience seule pouvoit me rendre sage.

Je questionnai Zumio sur ce qui s'étoit passé dans le Palais durant mon absence. Depuis que l'inscription est ôtée, répondit Zumio, tout le monde y veut entrer, et la foule y abonde. La société est nombreuse, mais l'union n'en fait pas le charme ; on n'y entend que des disputes, des querelles, des injures souvent très-grossières ; la politesse en est absolument bannie : on se moque les uns des autres sans finesse et sans ménagement ; on ne peut pas calomnier, mais la médisance la plus mordante en dédommage ; on se hait à découvert, on crie, on se déchire, on se brouille, c'est un train, un vacarme dont vous ne pouvez vous former d'idée. — Et les femmes, comment s'y conduisent-elles ? — Elles y sont en général encore plus ridicules que les hommes. Elles haïssent mortellement pour des sujets si légers ! Elles découvrent une fausseté si réfléchie, & souvent des artifices si précilés ! — L'une dit qu'elle veut nous faire croire qu'elle se trouve mal en voyant des jonquilles ; l'autre nous apprend qu'elle fait semblant d'être effrayée à la vue d'un chat ; enfin quand elles n'ont point d'intérêt à nous tromper, elles trompent encore (du moins telle est leur intention) pour s'exercer & pour se divertir. Mais, poursuivit Zumio, ce qu'il y a de plus révoltant à voir ici, ce sont les coquettes, elles montrent une effronterie & des sentimens d'une perversité—

—Quoi donc, il n'est pas encore entré dans ce Palais une seule femme vertueuse ?—Oh ! pardonnez-moi—Il en est une sur-tout—Ici Zumio s'arrêta, & parut embarrassé. Qu'avez-vous, Zumio, repris-je, pourquoi vous troublez-vous ?—Parlez, je le veux. C'est, répondit Zumio en soupirant, que je suis amoureux, & je meurs de peur que vous ne deveniez mon rival—Eh bien, Zumio, vous ne me sacrifieriez pas votre Amour ?—Non certainement.—Vous qui m'assuriez autrefois qu'il n'y avoit point de sacrifice qui pût vous coûter, si j'en étois l'objet—J'exagerois beaucoup ? je vous suis très-attaché, mais, si je le pouvois, je n'hésiterois pas à vous tromper pour Rosamire—L'aveu est doux & tendre—Elle est donc bien charmante cette Rosamire ?—La plus charmante personne de l'Univers. Son ame est honnête & pure, digne enfin de l'attachement d'un Sylphe—Et vous aime-t-elle ?—La pureté de mes sentimens lui plaît, & elle m'a dit qu'elle avoit du penchant pour moi—Si vous êtes aimé, que pouvez-vous craindre ? Quand l'ambition la séduiroit en ma faveur, forcée de dire la vérité, il ne lui seroit pas possible de me persuader qu'elle me préfère.—Oh ! je suis sûr de son cœur ; je crains seulement qu'elle ne vout tourne la tête, & qu'alors vous ne troubliez notre bonheur—Rassurez-vous, Zumio, je ne suis point un tyran. D'ailleurs je n'ai nulle envie de devenir votre rival ; & je vous proteste que je verrai sans trouble & sans danger cette jeune personne, quelque charmante qu'elle puisse être, puisque son cœur est engagé.—Dès que vous voulez absolument la voir, permettez que j'aille la chercher, & lui parler d'abord—Pourquoi ?—C'est que—Eh bien ? Répondez donc ?—C'est que je voudrois la prévenir un peu contre vous, en lui faisant le détail de tous vos défauts.—Le soin est obligeant ; mais je vous en dispense. Dites-moi seulement si elle connoît ce

Palais ?—Assurément. Elle l'habite depuis six semaines, & il n'est guères possible d'en ignorer la vertu plus de deux ou trois jours. A ces mots, suivi du triste & jaloux Zumio, j'allois chercher Rosamire, lorsque nous vîmes paroître Arpalice ; aussitôt qu'elle m'aperçut, Seigneur, s'écria-t-elle, dans quel lieu m'avez-vous conduit ! Quelle société vous avez rassemblée dans ce Palais ! J'ai été dans le salon un moment, j'y ai trouvé la plus mauvaise compagnie !—Des femmes d'une stupidité, des hommes d'une fatuité !—d'une grossièreté ! Quelles manières ! Quel ton, juste Ciel !—Si vous saviez les outrages que j'ai reçus !—J'étois au désespoir de voir tous les hommes, adorer une jeune personne qu'on appelle Rosamire ; & cherchant à dissimuler mon dépit : je suis outrée, ai-je dit, Messieurs, occupez-vous de moi, regardez-moi, venez ici, quittez cette jeune beauté que je déteste, puisqu'elle vous plaît & vous attire—A ce discours, on a fait des éclats de rire, des huées, des moqueries, comme si j'avois dit la chose du monde la plus extraordinaire & la plus ridicule—Alors j'ai déclaré que j'étois la Souveraine de ce Palais, & que demain j'y recevrais votre foi. Les huées ont recommencé ; on a poussé l'insolence jusqu'à m'appeler *vieille folle* !—Seigneur, vengez-moi, chassez Rosamire de ce Palais—Vous avez donc à vous plaindre d'elle particulièrement ?—Elle est la seule qui ne m'ait pas insultée ; mais ma haine pour elle n'en est que plus forte ; elle s'attiroit de nouveaux éloges par sa douceur & par sa modestie, & elle est si belle !—Je cherche à la noircir auprès de vous autant que je le puis—Seigneur, répondez moi, mes discours font-ils quelque impression sur vous ?—La plus grande—Et vous me montrez tant de justice & de modération, que je vais de ce pas chercher Rosamire pour lui dire tout ce que je pense de son procédé—Ah,

Seigneur, ne la voyez pas, elle vous séduiroit — Calmez-vous, de grace. Zumio, conduisez la Princesse dans son appartement.

En disant ces paroles, je m'éloignai sans attendre une réponse. Je volai vers Rosamire, je la trouvai telle en effet que l'amour & l'envie venoient de la dépeindre ; elle étoit d'une beauté ravissante, & elle avoit autant d'esprit & de modestie que de charmes. En la voyant, en l'écoutant, j'enviai le bonheur de Zumio ; mais, grâce à la boîte que le Roi des Génies m'avoit donnée, j'étois le maître de dissimuler mes sentimens, je ne déclarai point à Rosamire l'impression trop vive qu'elle faisoit sur mon cœur ; je me contentai de lire dans le sien. Je la questionnai, & elle m'apprit qu'elle n'étoit ni coquette ni inconstante, que Zumio étoit le premier objet qu'elle eût aimé, qu'elle n'avoit pas encore pour lui une passion véritable, mais qu'elle sentoit qu'elle partageroit bientôt tout l'amour qu'il éprouvoit pour elle.

Je quittai Rosamire, enchanté de sa beauté, de son esprit, de son caractère ; le soir j'eus de l'humeur, & sur-tout contre Zumio ; il s'en plaignit, je me fâchai, je le chassai de ma présence ; un instant après je le rappelai, non pour me raccommoier avec lui, mais pour l'empêcher d'être avec Rosamire. Je sentis que je devenois injuste & tyrannique ; l'amour seul n'auroit pu produire cet effet ; mais Zumio me poussa à bout par la dureté de ses expressions & de ses reproches.

Le sage Gélanor cherchoit en vain à nous adoucir & à rétablir la paix entre nous. Hélas ! disoit-il, si vous n'étiez pas dans ce palais, & que vous vous trouviez dans la même situation, Zumio déguiseroit ses craintes injurieuses & l'excès de son ressentiment, il paroîtroit doux & modéré ; et vous Seigneur, alors vous seriez équi-

table & généreux. Songez, Seigneur, qu'il est forcé de vous déclarer tout ce qui se passe dans son ame ; songez qu'il est dominé par la passion, par la colère ; et qu'il ne pensera pas demain ce qu'il pense aujourd'hui ; du moins ne le questionnez point.

Ne voyez-vous pas s'écria Zumio, que Phanor ne cherche qu'un prétexte pour me bannir de ce Palais, afin de m'éloigner de Rosamire—ar ne croyez pas qu'il soit, ainsi que nous, contraint de dire tout ce qu'il pense. Son art le préserve de cette nécessité ; il n'en veut pas convenir par une suite de sa défiance naturelle. Mais je l'ai déjà surpris plus de vingt fois en mensonges. Tandis que, malgré nous, il lit au fond de nos cœurs, le sien nous est fermé !—Quelle lâcheté ! quelle indigne bassesse !—

Ce reproche, qui n'étoit que trop mérité, me causa un si violent transport de colère, que, sans Gélanor, je me serois porté à quelque extrémité funeste. Arrêtez, s'écria le Philosophe, arrêtez, n'achevez point de vous déshonorer, en vous vengeant d'un rival sans défense—La voix imposante de la vertu me fit rentrer en moi-même ; mais Gélanor n'avoit pu m'éclairer sans m'irriter. Je le quittai brusquement, et je fus me renfermer seul dans mon appartement, afin de me livrer, sans contrainte, à mon chagrin, & à toute ma mauvaise humeur.

Cependant, devenu sombre, impatient, farouche, je suivois la forêt, j'errois tristement dans mon Palais, &, malgré moi, je cherchois Rosamire. Elle m'évitoit ; & lorsque je voulois m'approcher d'elle, je voyois sur son visage tant de dédain & d'embarras, que je n'osois lui parler. Un soir je la trouvai seule dans un des bosquets du jardin, elle étoit assise & plongée dans la plus profonde rêverie. J'avançai ; & m'apercevant qu'elle venoit

de pleurer, je lui demandai le sujet de son chagrin. Elle soupira. Zumio me quitte dans l'instant, répondit-elle, je l'ai vu mécontent de moi, & je m'en afflige—Il est mécontent, repris je avec une extrême satisfaction, & pourquoi?—A cette question, Rosamire me regarda avec indignation, & ne répondit rien. J'eus beau la presser, la questionner, elle s'obstina à garder le silence. L'espérance venoit d'entrer dans mon cœur, Zumio étoit mécontent, Rosamire n'osoit me parler; j'imaginai qu'elle avoit pénétré mes sentimens, & qu'elle en étoit touchée. J'oubliai toutes mes résolutions, & ce que je devois à l'attachement de Zumio; je me précipitai aux genoux de Rosamire, & je lui déclarai mon amour dans les termes les plus passionnés. Il me fut impossible d'obtenir une réponse. Mais je ne vis point l'expression de la colère sur le beau visage de Rosamire, & je démêlai dans ses yeux quelques mouvemens de joie. Dans ce moment, je sollicitai une réponse avec une nouvelle ardeur. Rosamire, toujours muette, fit un mouvement pour se lever, & pour me fuir; craignant de lui déplaire, je ne voulus la contraindre davantage, & je la quittai.

Rempli d'espérance, ou pour mieux dire ne doutant point de mon bonheur, j'allai chercher la solitude pour rêver à Rosamire. Je me promenois depuis deux heures, lorsque tout-à-coup Zumio s'offrit à mes yeux; il étoit animé de la plus violente colère. Eh bien, perfide, s'écria-t-il, vous avez donc séduit Rosamire? Depuis quelques jours je la trouvois rêveuse, silencieuse; mais enfin, mon sort est décidé, elle vient de me déclarer qu'elle ne m'aime plus, & qu'elle vous adore—

Ah, Zumio, que m'apprenez-vous!—Mon cher Zumio, que je vous plains!—Ah! soyez assez généreux pour me sacrifier votre Amour—Il faut bien le sacrifier; mais je perds en même-temps toute l'amitié que j'avois pour vous—Cher Zumio!

—Vous ne méritez pas qu'on s'attache à vous ; & pour moi, je n'oublierai jamais une trahison si noire—Zumio, je ne vous ai point trahi ; vous-êtes-vous fié à moi ? Non, sans doute. Vous m'avez soupçonné avant que je songeasse à Rosamire ; sans votre injuste jalousie, vos injures & vos emportemens, jamais Phanor n'eût été votre rival. Vous m'avez outragé, aigri, poussé à bout ; en un mot tant d'offenses m'ont fait perdre un moment le souvenir de notre amitié. J'ai été faible & non perfide. D'ailleurs, en vous enlevant le cœur de Rosamire, je ne romps point des engagemens sacrés. Rosamire n'avoit point encore promis de vous donner sa foi ; vous n'aviez reçu d'elle que des esperances. Triomphez donc, mon cher Zumio, de votre ressentiment, ne vous exagérez point mes torts ; Rosamire change, oubliez-la, & ne troublez pas ma félicité par des plaintes qui m'assigeroient. En achevant ces mots, je m'approchai de Zumio pour l'embrasser ; mais il me repoussa avec horreur, en me disant : *Je vous abhorre*, & aussitôt il disparut.

Ma surprise fut extrême. J'étois heureux, j'excusai cet emportement ; & sans m'en occuper davantage, je volai aux pieds de la charmante Rosamire. Elle me reçut d'abord avec beaucoup d'embarras ; mais quel fut ensuite l'excès de ma joie, lorsque Rosamire, en rougissant, me dit qu'elle m'aimoit uniquement, qu'elle n'avoit eu pour Zumio qu'un simple mouvement de préférence, qu'elle avoit pour moi une passion véritable—Eh quoi, m'écriai-je, vous m'aimez pour moi-même ! Êtes-vous bien sûre que l'ambition—Qu'osez-vous penser, interrompit Rosamire ? Ah ! Seigneur, bannissez à jamais un soupçon outrageant. Je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire ; & quand vous n'auriez, au lieu de ce brillant Palais, qu'une chaumière à m'offrir, je vous prése-

rerois à tous les Rois et à tous les Génies de l'Univers.

Jugez des transports que dut me causer une semblable réponse faite dans le Palais de la Vérité ! Combien je me félicitois de le posséder ce Palais, qui me procuroit un bonheur si pur ! Car enfin, disois-je, si nous n'étions point ici, pourrois-je me persuader qu'il n'y a point d'exagération dans un tel discours !—Je ne m'arrachai d'auprès de Rosamire, que pour aller ordonner les préparatifs de l'Hymen qui devoit nous unir le lendemain. Le Palais retentit bientôt de cette nouvelle. Arpalice, depuis plus de quatorze jours, connoissoit enfin la vertu du Palais magique où je l'avois conduite ; soustraite à tous les yeux, et renfermée dans son appartement, elle y cachoit sa honte et ses fureurs, et elle attendoit avec une impatience inexprimable l'expiration des trois mois de séjour qu'on étoit forcé de faire dans ce Palais. Zumio, devenu mon ennemi, s'étoit enfoncé avec elle. Pour moi, uniquement occupé de Rosamire, je n'étois en état ni de me repentir d'un tort, ni de sentir le malheur d'être haï justement.

Combien la nuit me parut longue ! Le flambeau de l'Hymen ne devoit s'allumer pour moi qu'avec le jour !—J'épousois la plus belle et la plus aimable personne de l'Univers ; j'étois certain de sa vertu, de l'honnêteté de son caractère, de la pureté de son ame ; j'étois sûr d'être passionnément aimé ; je retrouvais cette félicité que la charmante Agélie m'avoit fait goûter un moment ; et Rosamire moins piquante qu'Agélie, n'avoit ni ses caprices, ni sa singularité, et sembloit me promettre un bonheur plus solide et plus durable.

Aussitôt que parurent les premiers rayons de l'aurore, ne pouvant plus commander à mon impatience, je me rendis invisible, et je volai à l'ap-

partement de Rosamire, je voulois lui porter une corbeille remplie de fleurs et de pierreries, et dans laquelle j'avois mis un billet que je desirois qu'elle reçût à son réveil, je pénétrai dans sa chambre sans pouvoir être ni vu, ni entendu. Rosamire étoit encore endormie ; après avoir posé la corbeille à ses pieds, je m'arrêtai un instant pour contempler Rosamire. J'allois enfin me retirer, lorsque par hasard mes yeux se portèrent sur une table qui étoit à côté de Rosamire ; mais que devins-je en appercevant sur cette table, la boîte, le Talisman que le Roi des Génies m'avoit donné pour me préserver du charme attaché au Palais de la Vérité ! D'abord je crois être abusé par une ressemblance trompeuse ; je cherche dans ma poche, & j'y trouve ma boîte ; je respire, je me rassure, je l'examine avec soin & je crois la reconnoître ; cependant je prends l'autre boîte posée sur la table de Rosamire, alors je ne puis douter de mon malheur : je distingue parfaitement, en confrontant les deux boîtes, que celle de Rosamire est la mienne, & que l'autre que j'avois dans ma poche n'en est qu'une imitation. Confondu, désespéré, ne contenant rien à cette aventure, je m'empare du vrai Talisman, je mets l'autre boîte sur la Table de Rosamire, je remporte ma corbeille, afin qu'on ne puisse soupçonner cet échange, & je me retire doucement.

Je ne vous peindrai point ma douleur, ma colère ; j'ignorois comment, & dans quel temps Rosamire avoit pu s'emparer de mon Talisman, mais il étoit clair qu'elle ne me l'avoit ravi que pour faire une trahison. Tant l'art de la séduction, m'écriai-je, ne sauroit donc mettre à l'abri de la perfidie des femmes ! Dans ce Palais même une femme trouve encore le secret de tromper !—

Aussitôt que Rosamire fut éveillée, je me rendis chez elle. Mon agitation étoit extrême. Rosamire, frappée de l'altération qu'elle remarqua sur

ma physionomie, me questionna avec inquiétude.— J'ai fait de tristes réflexions lui dis je, & je vous l'avoue, je suis jaloux de Zumio—Vous avez tort, reprit Rosamire, & vous ne me rendez pas justice. Ces mots me transportèrent, & me rendirent presque tout mon bonheur. Lorsque Rosamire reprenant la parole, vous pouvez, poursuivit-elle, compter à jamais sur ma fidélité, ma vertu est solide, inébranlable, vous allez recevoir ma foi ; je préférerois la mort à l'infamie de vous trahir. Je n'avois rien promis à Zumio ; j'ai pu renoncer à lui sans crime ; j'ai sacrifié l'amour à l'ambition—Que dites-vous, ô ciel ! m'écriai-je. D'où vient ce transport, reprit Rosamire étonnée ? N'êtes vous pas persuadé que je vous aime passionnément ?—Dois-je le croire en effet ?—Hélas ! je n'ai point d'amour pour vous, & j'aime encore Zumio ; mais ma vertu saura triompher aisément de cette inclination. Je ne reverrai jamais Zumio, & je m'attacherai à vous. La reconnaissance & le devoir peuvent tout sur mon cœur ; vous avez beaucoup d'orgueil, je suis vertueuse, je vous persuaderai facilement que je vous adore.

A ces mots, il me fut impossible de me contenir d'avantage ; j'éclatai, & je découvris à Rosamire que j'avois repris le Talisman qu'elle m'avoit enlevé. Ah ! s'écria-t-elle, Zumio est vengé d'une maîtresse ambitieuse & d'un ami perfide ! Le ciel est juste !—Oui, Seigneur, l'ambition avoit séduit mon âme. Instruite de votre amour par Zumio, je ne pus dissimuler que je regrettois le rang & la puissance que l'Élymen assureroit à votre épouse. Zumio indigné, m'accabla de reproches, il m'irrita. Je lui ordonnai de me laisser seule, un instant après vous parûtes. Ne voulant pas vous faire connaître mes sentimens, je m'obstinai à garder le silence. À peine m'eûtes-vous quitté, que je vis briller sur le gazon ce fatal Talisman qui s'étoit vraisemblablement échappé de votre poche, dans le moment où

vous tombâtes à mes pieds. Par un hasard singulier, je possédois une petite boîte de cristal de roche absolument semblable à votre Talisman ; je crus d'abord ramasser ma boîte, mais en l'examinant, je découvris les lettres mystérieuses qui sont gravées sur le couvercle ; alors je ne doutai point que cette boîte ne fût un Talisman. Zumio m'avoit appris que la vertu du Palais n'agissoit point sur vous. J'imaginai que cette boîte étoit peut-être le préservatif qui vous garantiroit de ce charme dangereux. Aussitôt je vole chez moi : je cherche, & je trouve la boîte qui ressembloit à la vôtre. Avec la pointe d'un diamant, je trace & j'imité parfaitement les chiffres magiques. Cette opération finie, Zumio survient, j'essaye sur lui la vertu de votre Talisman. Je peux dire à Zumio que je ne l'aime plus ; & je vois enfin que cette boîte me rend la faculté de déguiser mes sentimens. Je renvoie Zumio désespéré : je vous cherche, je vous rencontre ; je n'avois qu'une crainte, celle de vous trouver instruit de mon larcin, quoiqu'à peine deux heures se fussent écoulées depuis. Enfin vous me rassurez ; tandis que vous me parlez, je glisse adroitement dans votre poche ma boîte de cristal, & je garde la vôtre. Je sentoie bien qu'avec le temps, en restant ici, vous ne pourriez manquer de découvrir cette supercherie ; mais je me flattois de pouvoir vous engager aisément à quitter promptement le Palais. D'ailleurs l'occasion m'avoit tentée, l'ambition me pressoit, & je n'avois pas eu le temps de faire toutes les réflexions qui auroient pu me détourner de cette entreprise.

Maintenant vous savez tout. Seigneur, je me reproche de vous avoir trompé ; je me reproche surtout d'avoir sacrifié Zumio. Mais enfin, je n'ai point montré de perversité, je ne suis point méprisable ; privée du Talisman que je vous avois dérobé, je puis dire encore que la vertu m'est chère, & que je ne me ferois jamais écartée des devoirs sacrés qu'elle

impose, si mon artifice eût réussi, & si j'eusse reçu votre foi.

A ces mots, forcé d'estimer l'ambitieuse Rosamire, pénétré de regrets, accablé de désespoir, & plus amoureux que jamais, je me jette à ses pieds : ô Rosamire, m'écriai-je, il ne m'est pas possible de surmonter cet amour que vous ne pouvez partager ! Je ne suis point aimé—Mais du moins daignez me donner le droit de vous aimer toujours, daignez consentir encore à régner dans ce Palais ; que l'Hymen unisse à jamais mon destin & le vôtre, je suis prêt à vous conduire à l'autel, venez—Seigneur, répondit Rosamire, je n'ai point un caractère héroïque, mais je n'ai pas une âme basse. En vous épousant par ambition, j'aurois voulu m'acquitter en faisant votre bonheur. Je n'ai plus cet espoir, je renonce à vous.

J'admirai cette délicatesse estimable de Rosamire, & j'essayai vainement de la combattre. Rosamire persista dans son refus ; elle revit Zunio, & l'instruisit de tout ; elle prit la résolution de quitter le jour même le palais de la Vérité, & Zunio me déclara qu'il étoit décidé à la suivre. Je me flatte, ajouta-t-il, qu'aussitôt que nous serons sortis de ce maudit Palais, Rosamire pourra me persuader qu'elle n'a eu avec moi qu'un tort léger dont je dois perdre le souvenir. Adieu, Seigneur, & pour toujours, si vous vous fixez ici ; car je fais serment de n'y revenir jamais ;—Eh quoi, Zunio, vous m'abandonnez !—Je ne vous hais plus, puisque Rosamire ne vous aime pas, mais je conserve encore un vif ressentiment ; si je pouvois vous le cacher, comme j'ai encore au fond de l'âme de l'attachement pour vous, & que vous ne fâties pitié, je serois capable, pour vous consoler & pour exciter votre reconnaissance & votre admiration, de vous sacrifier une femme, qui après tout m'a sacrifié moi-même. Mais vous lisez dans mon cœur ; je ne puis vous rien déguiser, il ne m'est pas possible de me montrer plus

généreux, moins vindicatif que je ne le suis en effet : d'ailleurs si par la suite je me repentois d'avoir fait un semblable sacrifice, vous le sauriez dans l'instant, & j'en perdrois tout le fruit. Ainsi, adieu, Seigneur ; si vous voulez conserver des amis, choisissez, crovez-moi, un autre domicile.

Zunio me quitta. J'eus la douleur amère de le voir partir avec Rosamire, & je perdis à la fois dans ce jour funeste ma maîtresse & mon ami. Gélanor me restoit : car la curiosité le retenoit dans un lieu qui fournissoit à un Philosophe tant de sujets de réflexions. Touché de ma tristesse profonde, il me pressoit d'abandonner mon Palais. Non, Gélanor, lui disois-je, non, j'y veux rester jusqu'à ce que j'aie trouvé une femme aimable, vertueuse & sensible, qui puisse me dédommager de tous les maux que l'Amour m'a causés jusqu'ici.

Un jour que je me promenois seul dans un bois de myrtes & d'orangers, Gélanor vint me trouver : Je vous annonce, me dit-il, deux nouveaux hôtes, un homme & une figure charmante, qui viennent d'entrer étourdiment dans ce Palais, & qui ont été ensuite très-affligés, en apprenant qu'ils étoient obligés d'y passer trois mois. Ils tiennent conseil ensemble, & je crois qu'ils veulent vous demander la permission de se marier ici.—Mais il est vraisemblable, qu'au bout d'un quart-d'heure de conversation, ils perdront cette envie ; car il ne faut pas plus de tems pour brouiller dans ce Palais les amans les plus tendres.

Comme Gélanor achevoit ces paroles, nous aperçûmes le jeune homme qui venoit à nous ; je m'approchai de lui, & je lui demandai s'il persistoit encore dans la résolution d'épouser sa maîtresse. Oui, Seigneur, répond t-il, & cette résolution sera d'autant plus solide, que ce n'est point l'Amour qui l'inspire.—Comment ! vous n'êtes point amoureux ?—Non, Seigneur. J'aimois passionnément autrefois cette même personne, elle partageoit mes sentimens ;

un événement extraordinaire nous sépara, ma maîtresse fut enlevée; on ne me l'arrachoit que pour la persécuter. Je le savois, & en même tems j'ignorois dans quel lieu du monde on la conduisoit; mais l'Amour m'imposoit l'obligation de la chercher, & je quittai ma patrie, en faisant le serment de n'y revenir que lorsque j'aurois retrouvé celle que j'adorois. Mon voyage dura plus de trois ans. L'Amour me suivit, ou plutôt me guida, m'entraîna dans la route que je parcourus pendant la première année; mais enfin la course se prolongea trop pour lui, il m'abandonna, je m'en passai, & quoiqu'il m'eût quitté, je continuai mon chemin; cependant j'allai moins vite, je m'arrêtai plus souvent, je m'arrêtai trop, & je devins infidèle.

L'honneur & l'amitié me rappelèrent mes sermens, je repris mon voyage, je retrouvai celle que j'avois si passionnément aimée, & qui n'étoit plus à mes yeux qu'une amie intéressante & chère. Elle fut profondément touchée de ce que j'avois fait pour elle; mais incapable de tromper, elle m'avoua qu'il n'étoit plus en son pouvoir de partager l'amour qu'elle croyoit m'inspirer encore, & que durant une si longue absence, un autre objet avoit su toucher son cœur. Maintenant, ajouta-t-elle, j'ai recouvré ma liberté, je sens que je suis pour jamais à l'abri des séductions de l'Amour; que ma sincérité, ô Nadir, vous prouve ma reconnoissance; si après cet aveu vous m'aimez encore, je suis prête à vous consacrer ma vie. Vous avez perdu une maîtresse passionnée; mais vous pouvez trouver en moi une épouse fidelle, & l'amie la plus tendre.

Ce discours m'enchantant, je cessai à mon tour de dissimuler, j'ouvris mon ame à cette amie généreuse. autant qu'aimable, je la pressai d'unir son sort au mien, & elle me promit de me donner sa foi aussi-tôt que nous serions arrivés dans notre patrie. Nous partîmes sur le champ. Au bout d'un mois nous approchions des lieux chéris où nous avons

reçu le jour, lorsque ce palais brillant s'est offert à nos regards ; entraînés par la curiosité nous y sommes entrés : mais puisque nous devons y passer trois mois, je vous conjure, Seigneur, de permettre que l'Hymen nous y unisse. —Y consens, répondis-je, si votre Maîtresse le desire. Tenez, Seigneur, la voici, reprit Na ir, elle s'avance vers nous, daignez l'interroger.

A ces mots je tourne la tête, j'apperceois en effet cette jeune personne—Je tressaille, mon cœur palpite avec violence ; je m'élançe audevant de ses pas —Ciel, m'écriai-je, c'est Agélie—Je ne me trompois pas, c'étoit elle-même. La surprise, le saisissement, un sentiment inexprimable mêlé de douleur, de dépit & de joie, tant d'émotions diverses & violentes me rendent immobile. Agélie garde un instant le silence, enfin, éclatant de rire ; eh bien, Seigneur, me dit-elle, vous êtes donc incorrigible ! —car maintenant je connois la vertu de ce palais—Quoi, voilà tout le fruit que vous avez retiré de mes leçons & de mes conseils !—Je ne pus supporter cette plaisanterie, & sur-tout l'air gai & le ton dégagé avec lesquels Agélie me parloit ; outré, désespéré, je ne répondis rien, & je me retirai précipitamment pour lui cacher un trouble qu'il m'étoit impossible de dissimuler. Je n'avois jusqu'alors aimé véritablement qu'Agélie, cette passion qui avoit été si vraie, si violente, se ralluma : je revis encore Agélie, je la trouvai plus aimable & plus charmante que jamais ; elle avoit tant de naturel, de franchise & d'esprit, qu'il n'étoit pas possible que le palais de la Vérité lui fit rien perdre de ses agrémens & de sa grace.

Nadir n'étoit plus amoureux d'elle, Agélie n'avoit pour Nadir que de l'amitié, l'espérance vint me séduire, je parlai, je conjurai Agélie de préférer à l'indifférent Nadir un amant passionné. Songez, lui dis-je, que Nadir n'a plus d'amour, & que je vous adore. Seigneur, répondit Agélie, l'amour passe ;

mais le souvenir des procédés reste ; & voilà ce qui forme les attachemens durables. J'ai pu oublier la passion de Nadir, & je n'oublierai jamais qu'il s'est exilé de sa patrie, & qu'il a parcouru l'univers pendant trois ans pour me chercher, pour venir à mon secours—Quoi vous auriez la barbarie d'épouser Nadir à mes yeux !——Vous me réduiriez au désespoir !——Ce désespoir ne seroit qu'un caprice. Pouvez-vous me demander sérieusement de vous sacrifier un ami si fidèle et si généreux, vous qui n'avez même pas eu le petit mérite (car ce mérite est toujours involontaire) de regretter, du moins pendant un espace de temps raisonnable, la maîtresse que vous aviez perdue par votre faute. Les habitans de ce palais ne sont pas discrets, je les ai questionnés, ainsi vous imaginez bien que je connois de réputation Arpalice et Rosamire. Ne me parlez donc plus d'un sentiment qui ne peut me toucher ; ouvrez les yeux, Seigneur : vous êtes né vertueux, vous êtes aimable ; mais tant que vous conserverez la défiance injurieuse et l'imprudente curiosité qui vous caractérisent, vous ne connoîtrez ni le repos ni le bonheur. Voyez, Seigneur, ce que vous a déjà coûté cette manie funeste qui vous porte à vouloir pénétrer les replis les plus secrets du cœur de ceux que vous aimez ; sans parler de moi, songez à cette charmante Rosamire, elle est honnête, vertueuse, sensible aux bienfaits, capable de reconnoissance ; en tout autre lieu que dans ce palais, elle auroit pu en vous épousant vous rendre parfaitement heureux. Et cet aimable petit Zumio, qui vous aimoit tant ! vous l'avez forcé de vous quitter !—Ah, Seigneur, cessez de vouloir détruire des illusions nécessaires, abandonnez ce palais fatal, ou renoncez pour jamais à l'amour, à la société, enfin à tous les sentimens et à tous les plaisirs qui font la douceur et le charme de la vie.

Ce discours fit sur mon cœur une impression d'autant plus profonde qu'Agélie, avec une inébranlable fermeté, persista dans la résolution d'épouser Nadir ; ne pouvant supporter un spectacle si cruel, je pris enfin mon parti, et voulant du moins emporter l'estime d'Agélie, je comblai Nadir de bienfaits, et je promis à Agélie que la défiance, l'inquiétude et la jalousie ne me ramèneroient plus dans le palais de la Vérité. Il seroit plus sage encore, dit Agélie, de former le projet de n'y revenir jamais. Je ne puis prendre cet engagement, répondis-je, mais afin de vous prouver que du moins mon intention est d'y venir rarement & d'y séjourner peu, je vous donne, ô ma chère Agélie, ce talisman que l'ambitieuse Rosamire m'avoit dérobé ; cette boîte, vous le savez, est un préservatif certain contre la vertu de ce Palais ; vous devez rester ici près de trois mois encore, dans cet espace de temps ce talisman pourra vous être de quelque utilité, il est à vous, gardez-le, j'y renonce à jamais. Je l'accepterai, répondit Agélie, si vous me permettez de le donner à Nadir. Il est toujours pénible de tromper, il est souvent si doux de souffrir qu'on nous abuse ! — Si je suis satisfaite de Nadir je ne craindrai point alors qu'il puisse lire dans mon cœur — permettez que je lui confie ce talisman — Vous en êtes la maîtresse, c'est pour votre bonheur que je vous le sacrifie. Maintenant qu'il est entre vos mains, daignez écouter, pour la dernière fois, l'expression fidelle des sentimens que vous m'inspirez. Agélie, hélas ! je n'ai rien aimé comme je vous aime — Je ne vous oublierai jamais — Adieu, plaignez le malheureux Phanor — Votre compassion & votre estime sont les seules consolations qui puissent adoucir sa douleur.

A ces mots je vis couler les pleurs de l'aimable & sensible Agélie ; trop attendrie pour pouvoir me répondre, elle me tendit une main que je

baignai de larmes—Enfin je m'arrachai d'auprès d'elle, je la quittai pour toujours, & je sortis du palais de la Vérité, dans lequel je ne suis jamais rentré depuis cet instant.

Telle est mon histoire, ajouta le Génie, tel est cet important secret que j'ai eu le courage de vous cacher pendant plus de seize ans. Je n'ai jamais douté, ma chère Altémire, de votre vertu, de votre tendresse ; le palais de la Vérité ne peut rien ajouter à mon estime pour vous, & il pourroit affoiblir, ou du moins altérer pendant quelques instans, cet attachement si vrai qui nous unit ; si vous m'en croyez nous ne ferons point ce dangereux voyage. Non, Phanor, répondit la Reine ; je veux jouir du bonheur de vous répéter dans le Palais de la Vérité, que je n'ai jamais aimé que vous.

Le Génie, au fond de l'ame, n'étoit pas fâché que la Reine montrât une obstination qui prouvoit si bien sa vertu, cependant il exigea qu'elle réfléchît mûrement à ce dessein pendant six mois ; si au bout de ce temps, ajouta il, vous n'avez point changé d'opinion, nous partirons sur le champ. Les six mois écoulés la Reine voulut partir, & emmener avec elle sa fille & Philamir, ce jeune Prince qui devoit épouser Zéolide. Ma fille, dit la Reine, est sûre du cœur de Philamir, mais elle desire qu'il puisse lire dans son âme, et qu'avant de recevoir sa main, il connoisse ses sentimens. Le Prince est prévenu du charme attaché au Palais, et il brule de nous y suivre. Zéolide veut encore que j'emmène son Amie, l'aimable Palmis, qui nous est si chère, et je compte l'instruire ce soir de la vertu du Palais. Mon projet est aussi, reprit le Génie, d'emmener trois ou quatre Courtisans que je ne ferai pas fâché de connoître ; je veux leur laisser ignorer dans quel lieu redoutable pour eux je vais les conduire ; car si je les en prévenois, j'imaginerai qu'ils trouveroient quelque prétexte pour se

dispenser du voyage. Ainsi recommandez bien le secret à Zéolide, Philamir et Palmis.

Le soir même la Reine et la jeune Princesse confièrent ce secret à leur Amie. Palmis d'abord montra plus de surprise que d'empressement de faire le voyage, cependant après un moment de réflexion. au reste, dit-elle, je n'ai rien d'essentiel à me reprocher, j'ai pour vous un attachement sincère, ainsi je suis prête à vous suivre. Palmis joignit à cette promesse une confidence, elle aimoit un jeune homme de la Cour nommé Chrifal, elle craignoit sa légèreté naturelle; Chrifal étoit à la mode, cet avantage en amour n'inspire pas la confiance; Palmis desira que son amant fût du voyage, & le Génie y consentit.

Enfin on partit; le Génie, la Reine, la jeune Princesse, Philamir & Palmis connoissoient seuls le Palais de la Vérité, & à mesure qu'ils en approchoient leur gaité se dissipoit; la tristesse & l'inquiétude s'emparoit de leurs cœurs. Zéolide étoit la plus tranquille; mais le jeune Prince devenoit distrait & rêveur, Palmis s'attristoit visiblement, & la Reine s'alarmoit en remarquant le trouble de Phanor. Les courtisans, qui n'étoient point instruits de ce mystère s'efforçoient en vain de ranimer la gaité éteinte du Génie, de la Reine, & de Zéolide. L'amant de Palmis, l'aimable & brillant Chrifal, n'avoit jamais montré plus de désir de plaire & plus de grace, & lorsqu'il entretenoit Palmis en secret, il lui peignoit sa passion avec tant de sentiment & tant de feu, que Palmis étoit forcée de se reprocher ses doutes & ses craintes.

Dans le nombre des courtisans qui suivoient le Génie, il y avoit un homme d'un caractère bizarre, & qu'on rencontre rarement dans les Cours. Aridée (c'étoit le nom de cet homme) avoit rendu de grands services à l'Etat; parvenu aux honneurs les plus éclatans par son seul mérite, il n'étoit déjà plus jeune lorsqu'il parut à la Cour pour la

première fois ; il y apporta des manières sauvages & une rudesse, qui lui donnoient un air d'originalité d'autant plus piquant que cette tournure contraisoit davantage avec celle de tous les gens qu'on y voyoit. Un courtisan caustique & frondeur ne devoit pas devenir un favori ; par cette raison même il réussit d'abord assez généralement. On s'amusa de sa singularité, ensuite on reconnut qu'il avoit autant d'esprit que de mauvaise humeur ; alors on chercha à l'éloigner, mais il étoit établi, le Génie & la Reine l'estimoient, il resta à la Cour ; & ce qu'il y eut de plus extraordinaire, il n'y démentit point son caractère ; non-seulement jamais il ne se permit une flatterie, mais jamais un éloge ne sortit de sa bouche : enfin, quoiqu'il fut capable de servir ses amis avec zèle, il ne dit de sa vie une chose agréable ou tendre, & ne fit une protestation d'amitié.

Cependant, on approchoit du Palais de la Vérité, le Génie eut un entretien particulier avec la Reine : je vous avoue, lui dit-il, que je n'entrerai point sans chagrin dans ce Palais qui m'a été si funeste, je ne puis me dissimuler que j'aurai grand besoin de votre indulgence. Dans l'espace de dix sept ans, quel mari n'a pas eu quelques torts à se reprocher ; vous m'affligerez beaucoup si vous m'interrogez avec détail sur ma conduite passée—Eh bien, Seigneur, reprit Altémire avec humeur, je vous promets de ne vous point faire de questions—Je prends le même engagement, interrompit le Génie. Non Seigneur, répliqua la Reine, je n'ai rien à me reprocher, & je ne crains point votre curiosité. Et moi, reprit le Génie, j'en conviens, je redoute la vôtre, je serai forcé de répondre avec la plus exacte sincérité—Avouez, dit la Reine, que vous vous repentez vivement à présent d'avoir sacrifié à cette charmante Agélie, que vous avez tant aimée, ce

talisman précieux qui vous donnoit l'heureuse possibilité de déguiser vos sentimens dans le Palais de la Vérité ? Phanor soupira & ne répondit rien, & la Reine tomba dans une profonde & sombre rêverie.

Enfin on apperçoit les murs brillans du Palais magique ; plus d'un cœur fut ému, mais on sentoît trop tard toutes les conséquences de ce dangereux voyage. On descend des chars, on s'avance, & l'on passe les portes fatales. En entrant dans le Palais, le premier objet qui frappa les regards du Genie ce fut le vénérable Gélantor, ce vertueux philosophe qu'il avoit laissé plus de dix huit ans auparavant dans le Palais de la Vérité. Phanor quitte précipitamment la Reine, & charmé d'avoir un prétexte de s'éloigner d'elle, il court embrasser Gélantor & l'emmené dans les jardins. Ah ! Seigneur, dit le vieillard, avec qui venez vous dans ce Palais ?—Avec ma femme.—Votre femme, ô ciel ! y pensez-vous, Seigneur ? —Je suis sûr de sa vertu—Eh, Seigneur, depuis dix neuf ans que j'habite ces lieux j'y ai vu tant de maris arriver avec sécurité & partir détrompés pour jamais !—Je ne puis avoir cette crainte, puisque Alténaire connoissoit la vertu de ce Palais, & qu'elle a voulu l'habiter, je n'ai guères d'inquiétude sur ce qu'elle m'apprendra, je ne crains que ce qu'elle me forcera de lui dire.

Mais de grace, sage vieillard, satisfaites ma curiosité ; le temps n'a pu effacer encore Agélie de mon souvenir, & tout en ces lieux me la rappelle !—Dites moi si après mon départ elle épousa Nadir ?—Oui, Seigneur, & le jour même elle remit à Nadir le talisman qu'elle tenoit de vous. Nadir, profondément touché d'un procédé si délicat & si généreux, s'imposa la loi de ne jamais questionner son épouse ; de cette manière ils passèrent ici leurs trois mois

dans la plus parfaite intelligence : imitez cet exemple, Seigneur — J'y suis disposé, pourvu que la Reine y consente,

Tandis que Phanor s'entretenoit avec le Philosophe, Zéolide se promenoit de son côté avec sa mère & le reste des voyageurs. La jeune Princesse marchoit en avant, & Philamir étoit à côté d'elle. Après un moment de silence Philamir prenant la parole : depuis que nous sommes ici, dit-il, j'éprouve un embarras insurmontable — Je n'ose vous parler de mes sentimens, je crains que mes expressions ne vous paroissent moins tendres. — Vous exagériez donc, avant que nous fussions dans ce Palais ? — J'en ai peur — Ingrat ! — Et moi jusqu'à ce moment je ne vous ai montré qu'à demi la tendresse que vous m'inspirez — Ah Zéolide ! Quel aveu charmant ! — Dites moi donc que vous m'aimez — Oui je n'ai jamais aimé que vous, & vous seule pouvez assurer le bonheur de ma vie. Ah ! s'écria Zéolide, je suis satisfaite : — Nous prouverons, cher Philamir, que ce Palais ne peut être fatal aux vrais amans, & que loin de détruire l'amour, il l'accroît encore en dissipant tous les doutes que produit souvent une tendresse vive & délicate.

Comme Zéolide prononçoit ces paroles la Reine & Palmis se rapprochèrent d'elle, Philamir s'éloigna, les Princeses se séparèrent du groupe des Courtisans, qui se dispersèrent dans les jardins. Philamir & Chrisal prirent le chemin d'un petit bois, à l'entrée duquel ils trouvèrent une jeune personne assise sur un banc de gazon ; elle étoit jolie, Chrisal voulut absolument la voir de près & lui parler ; le Prince, au bout d'un moment d'entretien, s'aperçut facilement que cette jeune personne venoit d'arriver, & qu'elle ne connoissoit pas mieux que Chrisal l'impossibilité où elle se trouvoit de déguiser ses sentimens ; il lui demanda son nom, elle répondit qu'elle s'appeloit Azéma. Vous avez,

lui dit Chrifal, une petite mine de fantaiſſe très-agréable. Chrifal qui croyoit donner une louange fort exagérée, fut très-surpris de l'air dédaigneux avec lequel Azéma reçut ce compliment. Quoi donc, reprit-il, vous êtes femme, & la flatterie ne vous séduit pas?—Vous appelez cela de la flatterie! vous me trouvez donc laide?—Laidel! mais je viens de vous faire entendre que je n'ai jamais rien vu de ſi charmant que vous—En vérité vous extravaguez; au reſte peu m'importe, malgré toute ma coquetterie je n'éprouve nulle envie de vous plaire—Voilà de la franchise & de la naïveté.—Vous me croyez naïve? vous êtes pénétrant.—Au moins vous êtes ſincère.—Je ne dis jamais un mot de vrai, mais je fais en effet prendre un air naïf, & perſuader que je ſuis l'ingénuité même.

A ces mots Chrifal éclate de rire, & Azéma, ſe tournant vers Philamir, & vous Seigneur, pourſuivit-elle, pourquoi donc gardez-vous cet obſtiné ſilence?—Que vous importe? répondit en riant Philamir.—Votre figure m'intéreſſe—Et moi je n'en ai jamais vu d'aſſi piquante que la vôtre.—Réellement vous me plaiſez beaucoup; je parie que vous êtes bien ſenſible, bien crédule—En effet je fais aimer—Oui, comme un enfant, j'en ſuis ſûre. Auriez-vous par haſard *une grande paſſion*?—Une paſſion qui fera le deſtin de ma vie—Je m'en doutois, & cela m'enchanté—Et pourquoi je vous prie?—J'aime à déranger les grandes paſſions. Celle que vous aimez eſt-elle ici? Oui.—Je la verrai, & ſi elle eſt aſſez jolie pour piquer mon amour-propre je vous rendrai infidèle. Ce ſoir je me promènerai dans le bois d'orangers, je vous en inſtruis afin que vous veniez m'y trouver.

En diſant ces paroles Azéma ſe leva, Philamir voulut la retenir: laſſez-moi, dit-elle, je veux avoir l'air de vous trouver dangereux & de vous fuir. Alors Azéma, prenant un maintien ſérieux & modeſte, fit une profonde révérence & ſe retira.

Voilà s'écria Chrifal, la petite personne la plus folle & la plus extraordinaire!—Toutes les femmes font coquettes & artificieufes, mais celle-ci eft la feule que j'aie jamais vue en convenir avec autant d'indifcretion. Ce defir de féduire & de tromper, joint à cet excès d'imprudencce, la rend véritablement auffi piquante qu'originale. Si j'étois à votre place, Seigneur, je ne manquerois pas de me trouver ce foir dans le bois d'orangers.—Y penfez-vous, Chrifal?—Quoi! parce que vous êtes amoureux de la Princeffe? Quelle enfance! vous vous déferez de ces petits fcrupules—Croyez-vous, demanda Philamir, qu'il fût poffible de tourner la tête à une coquette du caractère d'Azéma? Affurément, répondit Chrifal; fi vous vous y prenez bien, vous en viendrez à bout. Moi, reprit le Prince, je ne forme certainement pas un femblable defsein.—Mais j'avoue que ce rendez-vous pique ma curiofité.

Palmis qui parut tout-à-coup au détour d'une allée, interrompit cette converfation, elle n'avoit pu trouver encore l'occafion de s'entretenir fans témoins avec Chrifal. Auffitôt qu'elle l'apperçut; elle s'approcha de lui, & le Prince les laiffa tête-à-tête. Palmis étoit émue, elle craignoit de queftionner fon amant; & Chrifal diftrait & préoccupé, ne remarquoit ni fon trouble, ni fon embarras. Enfin Palmis pouffant un profond foupir: Chrifal, dit-elle, vous vous taisez; mais du moins penfez-vous à moi? A cette queftion, Chrifal prenant l'air du monde le plus paftionné, & baifant tendrement la main de Palmis, non, dit-il point du tout, et jamais je ne m'occupe de vous. Je vous le protefte.—Quoi, fe peut-il, s'écria Palmis! Ingrate, en doutez-vous, interrompit vivement Chrifal. Ah! Palmis, que vous êtes injufte! Oui, continuait-il, en fe jetant à fes pieds, je n'ai jamais fongé qu'à vous tromper. L'ambition & la vanité feules m'attachent à vous. Palmis, rendez juftice à votre

amant, il est incapable d'aimer. Rassurez-vous donc, & que ces protestations si vraies ramènent la paix dans votre ame. Mais quelle vive colère se peint sur votre visage, qu'avez-vous ? Par quel caprice refusez-vous aujourd'hui de me croire ? Vous faut-il des sermens ? Ils ne me content rien. Perfide ; s'écria Palmis ; elle n'en put dire davantage, ses pleurs lui coupèrent la parole : accablée de douleur elle tomba sur un banc. Chrifal, toujours à ses genoux, feignit de verser des larmes : Vous le voyez, dit-il, je fais semblant de pleurer ! Belle Palmis vous m'exécédez ; et quoique vous soyez naturellement aussi déraisonnable qu'insipide, vous ne m'avez jamais paru aussi mortellement ennuyeuse.

A ces mots, Palmis, repoussant Chrifal avec indignation, éloignez-vous, lui dit-elle, vous me faites horreur.—Certainement, reprit Chrifal, il y a quelque chose là-dessous ; ceci n'est pas naturel. Ah ça, poursuivit-il d'un air dégagé, expliquons nous : Avez-vous envie de rompre ? Voulez vous me quitter ?—Il n'est point du tout nécessaire pour cela de prendre ce ton tragique. Restons amis du moins. Je le desire ; car, par votre crédit et par votre faveur, vous pouvez être encore utile à ma fortune. Pour toute réponse, Palmis se leva avec impétuosité, et lançant un regard terrible sur Chrifal, elle s'éloigna précipitamment.

Chrifal resta confondu. Comme il réfléchissoit à cette aventure, il entendit un grand tumulte de voix. Il marcha vers le lieu d'où partoit le bruit, et il entra dans une salle de verdure qu'il trouva remplie de voyageurs nouvellement arrivés dans le Palais. Il y avoit environ trente personnes assises sur des sièges de gazon, & formant un cercle autour de sage Gélanor. Chrifal en entrant, demanda pourquoi tous ces étrangers étoient rassemblés. Seigneur, répondit Gélanor : je suis chargé

depuis dix-neuf ans de faire les honneurs de ce Palais; je ne néglige rien pour en rendre le séjour agréable aux étrangers, & je n'exige d'eux qu'une chose: c'est le jour même de leur arrivée, de me suivre dans cette salle, et de répondre à une seule question que je fais à chaque personne—Quelle est cette question?—Je desirais savoir s'ils se trouvent heureux—Eh bien, avez-vous rencontré beaucoup de gens satisfaits de leur sort?—J'inscris les noms de ceux-là sur un livre, & j'en suis encore à la première page. Hélas! on ne doit pas s'en étonner, puisque les vertus & la raison produisent seules le bonheur.—Avez-vous déjà commencé votre interrogatoire aujourd'hui?—Oui, j'ai questionné la moitié de cette assemblée à peu près. Mais vous, Seigneur voulez-vous me répondre? Volontiers. J'ai eu les plus brillans succès dans le monde & à la Cour, j'ai fait une grande fortune, & j'ai perdu plus de dix femmes, qui, avant de me connoître, jouissoient d'une excellente réputation; cependant je ne suis point heureux, je m'ennuie, je ne fais jouir de rien, & je desirais ce que je ne possède pas avec une ardeur qui me consume. A présent, dit Gélamor, passons à un autre.

Et vous, grave Etranger, poursuivit le vieillard, en s'adressant à un petit homme dont la mine étoit aussi dédaigneuse que rembrunie, quel est votre état? On m'appelle *Philosophe*, répondit l'Etranger d'un ton impérieux & dogmatique. Eh bien, camarade, reprit Gélamor en souriant, vous êtes donc heureux?—Moi! point du tout—Qui vous empêche de l'être?—L'orgueil. Je m'étois associé avec quelques personnes de mon caractère, nous avions formé un projet vaste et hardi, nous voulions dominer, régner sur les esprits, nous avions pour chef un célèbre Magicien qui nous donna un Talisman, sur lequel étoient gravés ces trois mots: BIENFAISANCE, TOLERANCE, TRI-

LOSOPHIE. Mes amis, nous dit le Magicien, la vertu de ces trois mots est telle, que pour parvenir à votre but, il vous suffira de les répéter sans cesse, et de rester fidèlement attachés et soumis à votre Chef. Avec ce Talisman et ma protection, vous n'aurez besoin ni de talens, ni de génie ; vous pouvez hardiment dire & écrire toutes les extravagances qui s'offriront à votre esprit ; vous aurez le droit exclusif de déraisonner, d'être incohérens, de troubler l'ordre établi, de renverser les principes de la morale, de corrompre les mœurs, sans rien perdre de votre considération. Si on vous attaque, ne répondez à aucune objection ; gardez-vous d'entrer en discussion avec vos ennemis. Je vous permets les injures, des déclamations vuides de sens ; mais point de raisonnement ; répétez constamment la même chose : BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE. Si on vous prouve que vous n'êtes ni *Bienfaisans*, ni *Tolérans*, ni *Philosophes*, ne vous effrayez pas ; seulement redites & criez avec plus de force & plus d'opiniâtreté que jamais, les trois mots sacrés et magiques : BIENFAISANCE, TOLÉRANCE, PHILOSOPHIE, et vous triompherez de tous vos adversaires, du moins tant que je vivrai. Ainsi parla cet habile enchanteur. Ses promesses eurent un plein effet. Mais, hélas ! nous avons eu le malheur de perdre ce chef si digne de nos regrets, & depuis sa mort le Talisman n'a plus de vertu, notre empire est détruit. Usurpateurs détronés, nous ne pouvons plus exciter de troubles, nous tombons dans l'obscurité !—En prononçant ces mots, le prétendu Philosophe fit un profond soupir.

Dans ce moment, Zoram, un des courtisans du Génie, entroit dans la salle : tenez, s'écria Chrisal, en s'adressant à Gelanor, si vous voulez connoître un homme heureux, interrogez celui-ci, il est d'une gaite, d'une folie !—s'amusant de tout, passionné, enthousiaste—N'est-ce pas, Zoram ? Oui, répondit

Zoram, voilà mes prétensions.—Quoi, tu n'aimes pas avec fureur la musique, la chasse, les tableaux ? —La chasse me fatigue, la meilleure musique n'est pour moi que du bruit, je n'ai pas plus de goût pour la peinture—Mais j'ai un équipage de chasse, des Musiciens, un cabinet de tableaux ; je me ruine, afin de persuader que je m'amuse & que je suis heureux —Allons, allons, cesse de plaisanter, & répons sérieusement.

Il suffit, reprit Gélanor, laissez moi maintenant questionner cette femme qui est assise vis-à-vis de nous, au milieu de ce joli groupe de jeunes personnes & d'enfans. Madame, poursuivit le Philosophe, vous êtes mère de famille ?—Vous me voyez entourée de tous mes enfans.—Vous trouvez-vous heureuse ? Mes enfans, dit l'étrangère, cette question s'adresse à vous, répondez-y. A ces mots, les deux jeunes personnes attendries, se jettent dans les bras de leur mère, avec l'expression de la plus tendre reconnoissance, & tous les enfans s'écrient à la fois : Oui, oui, elle est contente de nous, & nous l'aimons de tout notre cœur.

Béni soit le ciel, s'écria Gélanor ; mes yeux auront vu aujourd'hui une personne satisfaite de sa destinée ! De grace, Madame, dites-moi votre nom ? —Je m'appelle Eudémonie —Je désirerois encore quelques détails sur votre situation. Depuis combien de temps jouissez-vous de ce bonheur si pur & si touchant dont vous offrez l'image ?—Depuis que je suis mère.—Quel genre de vie menez-vous ?—Je vis dans la retraite, je consacre à mes enfans la moitié du jour, & je donne le reste à l'étude & à l'amitié.—Avez-vous beaucoup d'amis ?—Non, j'en ai peu ; mais je puis compter sur eux.—Etes-vous riche ?—Je ne le suis, ni ne puis l'être.—Pourquoi ?—Je hais le faste ; & l'argent ne sauroit me procurer qu'un plaisir, celui de donner.—Avez-vous de l'amotion ?—Je n'en ai même pas pour mes enfans, puisque l'expérience & la raison

m'ont appris que les honneurs & les richesses ne peuvent rien pour le bonheur. Comme cette bonne mère prononçoit ces paroles, Gélantor tira de sa poche son porte-feuille, et il inscrivit sur son livre le nom d'*Eudémonie*. Chrifal et Zoram sortirent du bosquet, & prirent le chemin du Palais.

Toute la petite Cour du Génie se rassembla dans le salon. Aristée, ce courtisan caustique & frondeur, dont on a déjà parlé, s'entretenoit avec la Reine, qui s'étonnoit de lui trouver un ton beaucoup moins brusque, des manières plus douces, & de lui entendre dire des choses obligeantes. Lorsque Zoram et Chrifal entrèrent dans le salon, la Princesse alloit faire de la Musique, elle accorder sa harpe ; Philamir étoit à côté d'elle ; la triste et malheureuse Palmis, appuyée languissamment sur une colonne, pensoit au perfide Chrifal, et gardoit un morne silence. Chrifal s'approche du Génie qui se promenoit en rêvant ; voulant donner à la Reine une louange flatteuse ; lorsqu'en suivant le Génie, il fut assez près d'Alémire pour en être entendu, il s'arrêta, la regarda avec complaisance, et s'adressant au Génie : comme la Reine, dit-il, a bien l'air aujourd'hui d'avoir son âge !—Il seroit impossible de lui donner moins de trente-huit ans. Alémire, quoique belle encore, n'attachoit aucun prix à sa figure, elle sourit : vous me flattez, dit-elle. Oui, Madame, répondit vivement Chrifal, c'est bien mon projet. — Comment trouvez-vous mon habit ?—Du plus mauvais goût, et beaucoup trop jeune pour votre Majesté ? Après avoir fait cette réponse d'un ton obligeant et doux, Chrifal, très-content de lui, et de ce qu'il croyoit avoir répondu, s'éloigna et rejoignit Phanor.

D'un autre côté, Zoram s'avance vers Palmis, & desirant la tirer de sa rêverie en s'occupant d'elle d'une manière agréable : Eh, mon Dieu, Ma-

Madame, lui dit-il, comme vous avez les yeux battus & le nez rouge, vous n'êtes pas jolie ce soir le moins du monde. N'affectez point cet air dédaigneux, ne prenez pas ce que je viens de vous dire pour une fadeur, je vous assure que c'est l'exacte vérité.

Dans ce moment la Princesse s'assit, & commença à préluder. Zoram, pour soutenir sa réputation de connoisseur & d'homme passionné pour la musique, se rapprocha précipitamment de Zéolide, avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive ; la Princesse chanta en s'accompagnant, Zoram l'écoutoit en battant la mesure à faux ; de temps en temps il applaudissoit, comme s'il eût été hors de lui ; à la moitié de l'air, tout-à coup il s'écria, en redoublant ses applaudissemens : *Ah, que cela est ennuyeux ! que cela est ennuyeux !* Zéolide, un peu déconcertée, s'arrêta. Je suis charmé, dit-il, que Madame soit la dupe de ce transport affecté, c'est pour jouer l'enthousiasme que je me suis permis cette bruyante exclamation. Ce discours causa une surprise inexprimable aux autres courtisans. On crut que le pauvre Zoram perdoit la tête, qu'il devenoit fou ; & Chrisal, qui étoit particulièrement lié avec lui, voulant paroître affligé de son malheur, prit un air attendri & consterné : Pauvre Zoram, dit-il, cet événement me fait grand plaisir, j'en tirerai parti ; je demanderai ce soir sa place à Phanor. En disant ces paroles, il s'approche de Zoram, l'entraîne de force hors du salon, & disparoît avec lui.

Zéolide alors demanda en riant à Philamir, s'il pensoit comme Zoram, s'il trouvoit ennuyeux l'air qu'elle venoit de chanter ? Moi, point du tout, répondit Philamir, je ne l'ai pas écouté, j'étois en distraction. La Princesse rougit de dépit ; & Aristée prenant la parole : pour moi, dit-il, je n'en ai rien perdu, l'air est très agréable, & la voix de Madame est si charmante !—Comment donc

Aristée, interrompit le Génie, vous devenez presque galant ! Ce n'est assurément point mon intention, reprit Aristée ; je ne suis pas si caustique & si froid que je paroïs l'être. Mais j'ai de l'humeur, & le desir de me singulariser ; je passe ma vie à fronder, à critiquer, uniquement par esprit de contradiction ; en outre je me suis fait la loi de ne jamais rien louer ouvertement, & de ne flatter qu'indirectement, & dans les grandes occasions—Ah, ah ! j'entends. Dites-moi, je vous prie, m'avez-vous jamais flatté ? —Vous m'estimez, parce que vous croyez que je ne vous flatte pas, & vous m'aimez parce que je vous flatte. Vous pensez bonnement qu'un homme, avec un ton brusque & des manières grossières, ne sauroit être flatteur ; vous vous défiez des autres courtisans, & vous êtes en pleine sécurité avec moi. Mais la flatterie fait prendre tant de formes ! il n'y a qu'un seul moyen d'échapper à ses séductions, c'est d'y être véritablement insensible ; vous l'aimez, & je l'emploie avec vous ; naturellement je la hais, si vous la méprisez, je n'aurois jamais eu cette bassesse à me reprocher ; je ne pouvois qu'à ce prix obtenir votre confiance ; si je vous abuse quelquefois, c'est vous qui m'y forcez, c'est parce que vous m'avez corrompu que je vous trompe. Je sens mon avilissement, j'en gémis : il m'irrite contre vous, & je vous sers sans vous aimer. Insolent ! s'écria le Génie avec des yeux enflammés de fureur, partez, & ne vous présentez jamais devant moi.

A ces terribles paroles, la jeune Princesse effrayée se leva, et suivie de Palmis, elle sortit précipitamment & descendit dans les jardins. Hélas, dit Zéolide, je commence à connaître combien ce Palais est funeste ; ce malheureux Aristée, qui a rendu de si grands services à l'Etat, le voilà perdu !—Et moi-même, ai-je lieu d'être satisfaite de Philamir !—Comme il m'a répondu ! —C'étoit pour lui seul que je chantois, & il ne

daignoit pas m'écouter ! — A quoi donc pensoit-il ? — Ah si j'avois osé le lui demander ! — Palmis, partagez-vous mes peines ? Je ne vous trouve point du tout à plaindre, répondit froidement Palmis. — Quoi, cette indifférence, ce dédain cruel de Philamir — Vous êtes d'une susceptibilité ridicule. Cette expression est étrange ! — Hélas, je n'ai plus la possibilité de les choisir ! — Pardonnez, Madame. — Mes chagrins ne vous touchent point, je le vois, vous ne m'aimez pas ! — Ah, sans doute, il est impossible dans le rang où je suis d'être aimée pour soi-même ; que je suis malheureuse ! — En prononçant ces paroles la Princesse ne put retenir ses larmes.

Vous êtes injuste, reprit Palmis, ne calomniez point ainsi la nature humaine. Un Prince veut-il savoir si les hommages qu'on lui rend sont sincères, et s'il est véritablement aimé, qu'il descende au fond de son cœur, qu'il se juge lui-même. S'il dédaigne la flatterie, s'il est capable de s'attacher, il peut être sûr qu'il a des amis tendres et fidèles. — Eh bien, Palmis, je déteste la flatterie, je vous aime — Eh bien, Madame, je n'ai point d'amie qui me soit aussi chère que vous.

Pour toute réponse Zéolide embrassa Palmis avec transport. Soyez donc bien sûre désormais, ajouta Palmis, que votre rang ne peut nuire aux sentimens que vous êtes faite pour inspirer. Dans nos entretiens secrets, votre amitié, votre confiance établissent entre-nous la plus parfaite égalité ; vous êtes aimable et sensible, je suis comblée de vos bienfaits, le penchant et le reconnoissance, voilà les liens chers et secrets qui m'unissent à vous pour toujours. O ma chère Palmis, s'écria Zéolide, que vous me rendez heureuse ! Vous ne pouvez maintenant douter de mon attachement, reprit Palmis ; cependant je crains encore ce Palais ; songez, Madame, que sans la condescendance, les égards délicats et les ménagemens qui viennent

du cœur, l'amitié ne sauroit subsister. Zéolide assura Palmis que rien ne pouvoit désormais altérer sa tendresse pour elle.

Tandis que les deux Amies s'entretenoient ainsi, Philamir n'oublioit pas que la coquette Azéma lui avoit donné rendezvous dans le bois d'orangers ; il lui parut si curieux & si amusant de pouvoir lire dans le cœur d'une femme de ce caractère, qu'il n'eut pas le courage de résister à cette occasion ; d'ailleurs, je suis bien certain, disoit-il, qu'Azéma ne me séduira pas ; Zéolide ne saura point cette aventure, & par conséquent ne me fera point de questions : cette dernière réflexion déterminâ le Prince, & sur le champ il prit la route du bois. Il trouva Azéma nonchalamment couchée sur un lit de gazon ; elle étoit posée de manière à laisser voir un pied charmant, & la moitié d'une très-jolie jambe. Elle avoit les yeux baissés, elle paroissoit ensevelie dans une profonde rêverie, & elle n'eut pas l'air d'appercevoir le Prince qui s'approchoit doucement.

Lorsque Philamir fut à côté d'elle, Azéma fit un petit cri en se levant précipitamment. Quoi donc, dit le Prince, je vous effraie ? Je joue la surprise & la modestie, dit Azéma, mais je vous attendois, & il y a une heure que je suis dans l'attitude où vous m'avez trouvée ; je me flatte, ajouta-t-elle, en baissant les yeux d'un air confus, que vous avez vu mon pied & ma jambe. Philamir sourit, & assura qu'il n'avoit jamais rien vu de plus charmant. Azéma se cacha le visage avec son éventail. Que faites-vous donc, demanda le Prince ?—C'est pour vous faire croire que je rougis.—Je voudrois bien savoir quelle espèce de sentiment je vous inspire ?—Vous me plaisez, & j'ai le plus grand desir de vous tourner la tête.—Si je n'étois pas occupé d'une passion aussi vraie—Eh bien ?—Eh bien—ce moment ne seroit pas sans danger pour moi.—*Danger !* est plaisant.—Je crois qu'il y en a beaucoup à vous aimer ; j'ai le cœur sensible.—Et moi l'imagination

vive, cela s'accorde à merveille. Je vous séduirai, j'en suis sûre.—Votre confiance me fait peur.—Comment donc vous répondez à ma pensée.—J'ai ce talent aujourd'hui. Il faut que, sans affectation, sous prétexte du chaud, j'ôte mes gants pour vous faire voir mes mains—Elles sont charmantes, dit Philamir, en saisissant une des mains d'Azéma. Je vais, reprit Azéma, paroître offensée de cette liberté, & vous bouders ; ensuite je reprendrai l'air du sentiment.

En effet, Azéma retira sa main avec dignité, & tourna le dos à Philamir. Me bouderez-vous longtemps, dit le Prince ? Mais, répondit Azéma, ayez de temps pour vous donner celui de remarquer mes cheveux & ma taille. Quelles belles tresses ! s'écria Philamir, tout en se moquant & en se divertissant du manège d'Azéma. Le Prince ne pouvoit cependant s'empêcher de trouver qu'elle avoit de beaux cheveux, une taille élégante, & le plus joli visage du monde.

Au bout d'un moment de silence, Azéma reprenant la parole : Si vous aviez le sens commun, dit-elle, vous saisiriez cet instant, vous tomberiez à mes genoux ! alors je m'attendrirois.—Philamir ne put résister à la vive curiosité qu'il éprouvoit de savoir comment Azéma s'y prendroit pour jouer l'attendrissement, & il se jeta à ses pieds. Ah, vous y voilà donc, s'écria Azéma. Charmante Azéma, reprit Philamir, dites-moi ce qui se passe maintenant dans votre ame ? Je suis enchantée, répondit Azéma—J'ai vu Zéolide, je la déteste !—Quel sera son dépit quand elle apprendra que je lui enlève son amant ; car elle le saura bientôt, je l'en instruirai moi même ! Qu'il me sera doux de la désespérer !—Elle est si belle ! & l'on ne parle ici que de sa bonté, de sa vertu ; mais je la calomnierai ; je lui ravirai, si je puis, sa réputation.—

Azéma, en prononçant ces paroles, fut frappée de l'indignation qui se peignoit sur le visage de Philamir. Quoi, prince, dit-elle, me soupconnez-vous de fausseté? Trouvez-vous de l'exagération dans les sentimens héroïques que je m'efforce de vous montrer? Ah, s'écria Philamir, en se levant, plutôt au Ciel que tous les monstres qui vous ressemblent fussent obligées de parler avec autant de sincérité, elles n'inspireroient que du mépris & de l'horreur!

En achevant ces mots Philamir sortit avec précipitation: il fit quelques réflexions sur cette aventure. Dans quels égaremens, se disoit-il, la seule curiosité peut jeter un homme de mon âge! En voulant voir jusqu'où cette femme voudroit me mener, je me suis trouvé à ses genoux; je la méprisois, je n'étois pas sa dupe, mais elle m'amusoit, elle me paroïssoit charmante; & si elle ne m'eût pas montré une ame si noire & si vile, j'allois peut-être oublier un instant Zéolide!—

En réfléchissant ainsi le Prince retournoit tristement au Palais, lorsque Gélamor, sortant d'un bosquet, s'avança vers lui: Venez, Seigneur, lui dit le Philosophe, venez empêcher, s'il est possible, Chrifal & Zoram de se couper la gorge.—Comment? —En traversant les jardins il y a deux heures, ils s'accusoient mutuellement de folie; ils ont rencontré un voyageur qui les a informés de la vertu du Palais; alors, effrayés de ce qu'ils avoient pu dire au Génie & à la Reine, ils ont été se renfermer ensemble pour concerter les mesures qu'ils avoient à prendre. Cet entretien particulier leur a fait connoître qu'ils ne prenoient nul intérêt au sort l'un de l'autre; ils se sont questionnés, ils ont été forcés de s'avouer réciproquement plusieurs torts anciens & nouveaux, & enfin ils ont pris la résolution de se battre. Ils sont dans le parterre à deux pas d'ici. Conduisez-moi, dit Philamir, je vais tâcher de les raccomoder— Ah, Seigneur, interrompit le Philosophe, vous n'imaginez pas combien il est difficile de se réconcilier dans ce Palais!

Le Prince entra dans le parterre au moment où Chrifal & Zoram mettoient l'épée à la main. Le Prince s'élança entre-eux, & les deux Courtifans lui déclarèrent qu'ils n'avoient nulle envie de se battre, & qu'ils feroient charmés si on pouvoit les raccommoder. Eh bien, dit le Prince, oubliez le passé, & embrassez-vous. A ces mots Chrifal s'approcha de fort bonne grace de Zoram, qui vint à lui les bras ouverts ; Zoram dit le premier, d'un air riant ; je vous jure une haine éternelle ; & moi aussi, répondit Chrifal. Que dites-vous, s'écria Philamir ? Vous entendez le perfide, dit Zoram, et cependant j'allois à lui avec les mêmes sentimens !—Au nom du Ciel, interrompit Philamir, taisez-vous—et calmez-vous—Seigneur, reprit Chrifal, s'il m'étoit possible de dissimuler, je chercherois à tromper ce traître ; mais nous sommes forcés de dire ce que nous pensons, nous ne pouvons nous cacher notre ressentiment mutuel ; je vois qu'il est inutile de lutter contre l'invincible vertu de ce Palais, puisque je suis contraint de dire la vérité, moi, qui ai porté si loin l'art profond de la dissimulation ! Je perds aujourd'hui tout le fruit d'une étude de dix ans !—C'est vous, Chrifal, repartit le Prince, qui avez le premier tort, tâchez de dire un seul mot d'excuse à Zoram, qui, j'en suis sûr, aura la modération de s'en contenter. Je ne le puis, répliqua Chrifal ; si j'essayoie de lui parler, j'ajouterois encore aux outrages qu'il a déjà reçus de moi. Allons, s'écria Zoram, il faut nous battre, l'honneur l'exige. Prince, daignez être témoin du combat ; je me flatte qu'à la première blessure, quelque légère qu'elle puisse être, vous vous hâterez de nous séparer. En disant ces mots les deux ennemis reprennent leurs épées, & le combat commence. Au bout de quelques minutes Chrifal reçut une petite blessure à la main. C'est assez, dit le Prince, arrêtez. Je ne demande pas mieux,

répliqua Chrifal ; cependant, Prince, expliquez-vous, si vous croyez que nous foyons obligés de continuer, je suis prêt à recommencer ; je suis très-attaché à la vie, mais l'honneur a beaucoup plus de prix encore à mes yeux. Tels sont aussi mes sentimens, ajoûta Zoram. Il suffit, interrompit le Prince, l'honneur est satisfait, separez-vous. A ces mots Chrifal et Zoram sortirent du parterre, et le Prince retourna au Palais.

Le Génie et la Reine venoient d'avoir ensemble une scène très-vive ; Altémire, malgré ses promesses, n'avoit pu s'empêcher de questionner Phanor ; ses réponses avoient causé à la Reine autant de surprise que d'indignation, et les deux époux désunis & presque brouillés, se boudoient & ne se parloient plus. D'un autre côté Zéolide parut si triste & si froide à Philamir, qu'il craignit qu'elle n'eût quelque connoissance de l'aventure du bois. Le souper ne fut pas gai ; le malheureux Ariltée n'osoit paroître, & Zoram et Chrifal n'éprouvoient pas le moindre empressement de faire leur cour. Palmis, toujours accablée de douleur, gardoit un morne silence ; la Reine & le Génie étoient plongés dans une profonde rêverie, & Philamir, dévoré d'inquiétude, ne parloit qu'en tremblant à Zéolide, qui daignoit à peine lui répondre.

Le lendemain matin Philamir, qui avoit passé la nuit à réfléchir sur sa situation, se détermina enfin à demander une explication à la Princesse ; il fut la chercher, & lorsqu'il se trouva seul avec elle & Palmis, il se jeta à ses pieds : O Zéolide, lui dit-il, accordez-moi ma grace, je vois que vous êtes instruite, ainsi je vais vous tout avouer—Instruite, interrompit Zéolide, et de quoi ?—De mon aventure avec Azéma—Je l'ignore entièrement ; mais je veux la savoir & avec le plus grand détail. A ces mots Philamir se repentit vivement de son

indiscrétion ; mais il fallut satisfaire la jalouse curiosité de la Princesse, il fallut dire qu'Azéma auroit pu le séduire un moment, si elle n'eût pas montré tant de noirceur et de perversité. Ainsi donc, reprit Zéolide, si vous n'eussiez pas été dans ce Palais, si cette femme eût la possibilité de vous cacher l'atrocité de son ame, et qu'elle ne vous eût laissé voir que des mœurs corrompues, elle auroit dû vous rendre infidèle !—Ah ! Zéolide, s'écria Philamir, oubliez un égarement passager ; j'éprouve le repentir le plus sincère. Je vous aime, je ne puis aimer que vous. Et moi, reprit Zéolide avec emportement, je vous méprise à jamais ; vous n'êtes plus digne de moi, et je renonce à vous pour toujours. En disant ces mots la Princesse s'élança à l'autre extrémité de la chambre & courut s'enfermer dans son cabinet, Palmis vint la rejoindre.

Zéolide alors donna un libre cours à ses larmes, & répéta mille fois que Philamir étoit un ingrat, un monstre, qu'elle ne le reverroit de sa vie. Palmis se taisoit ; enfin, obligée de répondre à la Princesse : hélas, Madame, lui dit-elle, que vous dirai-je ! Si nous n'étions point ici, j'aurois l'air d'entrer dans vos sentimens, de cette manière je vous disposerois à m'écouter, ensuite je vous calmerois peu-à-peu, & je vous ramenerois insensiblement à la raison. Comment ! à la raison, s'écria la Princesse, vous me trouvez déraisonnable ?—Oui, Madame.—Il faut que vous ayiez bien peu de délicatesse.—Non, mais j'ai plus d'expérience que vous n'en avez.—Cette manière de penser diminue beaucoup mon estime pour vous.—Je vous irrite, je vous aigris, je l'avois prévu. Vous êtes dominée par la passion, & je ne puis employer les ménagemens que votre état demande.—Que vous m'impatentez !—Mais, je vous prie, essayez de me prouver que Philamir est excusable—je n'y parviendrois point dans ce moment ; permettez-

moi de me taire—Non, je veux que vous me disiez tout ce que vous pensez —Eh bien, je trouve que dans cette occasion vous n'avez pas le sens commun. Philamir n'a que vingt ans ; une curiosité très pardonnable, & non le projet de vous être infidèle, l'a conduit à ce rendez vous. Cette coquette est charmante, il s'est oublié un instant ; cet égarement est le premier qu'on lui peut reprocher depuis qu'il vous aime ; il connoît maintenant les coquettes, il les méprise sincèrement ; il a pour vous la passion la plus vraie, il mérite bien son pardon,—Cependant jamais il ne l'obtiendra.—Auriez-vous donc la folie d'exiger de votre Amant une fidélité scrupuleuse & parfaite ?—Oui, j'ai *cette folie*. Nul sentiment ne peut subsister si le retour n'est pas sincère.—Cela est vrai, & voilà pourquoi l'amour dure si peu. Il est impossible qu'un homme puisse avoir la délicatesse d'une femme honnête & sensible ; on se brouille bientôt avec l'Amant le plus tendre si l'on n'a ni indulgence ni crédulité.—Enfin vous me trouvez Romanesque ?—A l'excès.—Vous ne me plaignez point ?—Je suis fâchée de vous voir souffrir ; mais quand je compare votre situation à la mienne, il m'est impossible de vous plaindre.—Quand on s'attache à un fat, on ne mérite que trop le malheur que vous éprouvez —Lorsqu'on s'attache à un amant qui n'a pas vingt ans, on doit s'attendre à des chagrins beaucoup plus réels que ceux donc vous gémissiez—Quel reproche ! quelle dureté !—C'est vous qui avez commencé ; Je n'avois pas le projet de vous fâcher ; j'ai dit sans réflexion ce que je pensois.—Et vous m'avez cruellement blessée !—je m'en souviendrai plus d'un jour.—Et moi je n'oublierai point l'insensibilité que vous m'avez montrée.—Vous manquez également de justice, de raison. C'est assez, interrompit brusquement Zéolidé, laissez-moi ; j'attendois de vous des consolations, et vous aigrissez mes peines,

laissez-moi. A ces mots Palmis se leva avec dépit, & sortit sur le champ sans répondre un seul mot. Enfin, s'écria la Princesse, en fondant en larmes, Philamir me trahit, et Palmis ne m'aime plus ! je perds tout à la fois !—Mais, que dis-je ! Il me reste une mère, allons la trouver. Alors Zéolide essuie ses pleurs, et se rend aussi-tot à l'appartement de la Reine.

Altémire étoit la meilleure et la plus tendre mère, Zéolide lui ouvrit son cœur, et la Reine partagea ses chagrins et même son ressentiment. Combien Philamir surtout lui parut coupable ! il avoit pu oublier un moment Zéolide !—Tels sont les hommes, dit-elle. Hélas ! si vous saviez tous les aveux que j'ai arrachés à votre père !—Mais Philamir est à mes yeux mille fois plus excusable encore ! O, ma fille, le plus grand tort qu'on puisse avoir avec moi, c'est de vous affliger, vos peines sont les seules qu'il me soit impossible de supporter avec courage, elles déchirent mon cœur. Ah ! ma mère, dit Zéolide, je trouve en vous toute la tendresse que vous me témoigniez avant que nous fussions dans ce Palais ; vous êtes la seule qui n'ayez point avec moi changé de langage ! Oui, ma chère Zéolide, reprit la Reine, nulle illusion ne peut se mêler aux sentimens de la nature ; une bonne mère ne sauroit ni s'exagérer sa tendresse, ni la peindre plus vive et plus passionnée qu'elle ne l'éprouve. A ces mots Zéolide pénétrée de reconnaissance, se précipita dans les bras de la Reine, ses larmes coulèrent sur le sein maternel, & ses maux furent adoucis.

Les deux Princeses passèrent plusieurs jours enfermées tête-à-tête ; enfin elles consentirent à recevoir le sage & vertueux Gélanor. Le Philosophe fut les disposer à l'indulgence. La Reine revit Phannor, et Zéolide fut elle-même chercher Palmis ; les deux amies s'embrassèrent avec tendresse. Ce

pendant une explication faite dans le Palais de la vérité, ne put dissiper tous les nuages qui s'étoient élevés entre-elles. Gélanor conduisit Philamir aux pieds de Zéolide ; la Princesse auroit voulu pouvoir assurer Philamir qu'elle oublioit le passé ; mais elle fut forcée de lui dire qu'elle l'aimoit un peu moins, et qu'elle conservoit du ressentiment & de la défiance, Le Prince s'affligea, et ne put s'empêcher de convenir qu'il prenoit de l'humeur ; & sans les conseils de Gélanor, les deux amans se feroient brouillés de nouveau. Ils ne se brouillèrent pas, mais rien ne put rétablir entre eux une parfaite intelligence.

Le Génie ayant interrogé Aristée avec détail, connut que s'il n'étoit pas scrupuleusement vertueux, il avoit du moins des qualités estimables, de la probité et de vrais sentimens de patriotisme ; il découvrit dans Chrisal un courtisan flatteur & ambitieux, mais un sujet fidèle ; & il vit que Zoram avoit plutôt des ridicules que des vices. Croyez-moi, dit Gélanor au Génie ; traitez ces trois courtisans avec indulgence, ne leur accordez plus une confiance aveugle ; qu'ils puissent croire désormais, que le seul moyen d'obtenir votre faveur, c'est de montrer des vertus & de la droiture, et vous en ferez d'autres hommes. Quand les Souverains ont passé la première jeunesse, ils sont jusqu'à la fin de leur regne les vrais instituteurs des Courtisans ; ce sont eux alors qui les pervertissent, ou qui les rendent vertueux.

Phanor suivit les conseils du Philosophe, il rappela les trois Courtisans confinés dans un coin du Palais ; mais la société n'en devint pas plus agréable, au contraire personne n'osoit ouvrir la bouche, dans la crainte de dire une impertinence ; lorsqu'on étoit forcé de rompre ce silence obstiné, on ne parloit qu'en tremblant, et l'on ne disoit presque rien qui ne parût ou choquant, ou déplacé.

Chacun maudissoit le Palais ; & le seul plaisir qu'on y pût goûter, étoit celui de s'entretenir avec les voyageurs qui le remplissoient.

Un soir Philamir, plus mécontent de Zéolide & plus triste qu'à l'ordinaire, fut chercher Gélanor pour lui conter ce nouveau chagrin. Le Prince n'avoit jamais été dans l'appartement du vénérable vieillard, il se fait conduire ; arrivé à la chambre qu'habite le Philosophe, il ouvre la porte, il entre, il voit une jeune femme parfaitement belle, vêtue de longs habits de deuil, & qui, assise à côté du vieillard, tenoit un livre, & lisoit tout haut. Gélanor parut embarrassé en appercevant le Prince. Philamir surpris, s'avance vers la belle personne, & lui demande si elle est arrivée du jour ou de la veille. Seigneur, répondit l'inconnue, j'habite ce Palais depuis six semaines. — Depuis six semaines, & personne encore ne m'a parlé de vous ! Sans doute vous ne vous êtes point montrée, vous ne pouvez vivre ignorée qu'en vous cachant — Ma situation m'oblige à fuir la société, & mon goût me porte à chercher la solitude. Je ne vois ici que Gélanor : je l'écoute, je m'instruis avec lui, & je ne desirer point d'autres plaisirs — C'est assez, Mirza, interrompit le Philosophe d'un ton brusque, le Prince veut me parler — Je n'ai rien à vous dire de bien pressé, reprit Philamir ; & moi, dit Gélanor, je serois charmé de vous entendre sur le champ. Mirza, laissez nous. A ces mots, la belle Mirza pose son livre sur une table, & après avoir fait une profonde révérence, elle se retira.

Qu'elle est charmante ! s'écria Philamir, quelle modestie ! quelle grace ! — Mais pourquoi est-elle en deuil ? — Elle est veuve — Depuis combien de temps ? — Depuis un mois. Son mari arriva ici fort malade, il y mourut au bout de quinze jours. — Je parierois qu'elle a autant d'esprit qu'elle est

belle ?—Vous ne répondez rien ?—A quoi bon toutes ces questions ?—C'est pure curiosité.—Seigneur, vous devriez être en garde contre la curiosité trop naturelle à votre âge ; souvenez-vous qu'elle peut mener loin—Celle-ci est bien innocente—Répondez-moi, Gélamor : Mirza a-t-elle de l'esprit ?—Oui, beaucoup.—Elle possède donc toutes les perfections !—Mais Seigneur, êtes-vous venu me chercher pour me parler de Mirza ?—Ce que j'ai à vous dire n'est pas fort intéressant—Toujours la même chose, je suis mécontent—Zéolide n'est plus reconnoissable, elle a de l'aigreur, de l'humeur—Un rien la fâche, l'irrite—Des reproches éternels.—Je m'ennuie—Mirza a l'air si doux, si tendre !—A-t-elle de la gaieté ?—Eh ! Seigneur, que vous importe ? Parlons de la Princesse. Depuis que j'habite le Palais de la Vérité, je n'ai jamais lu dans une ame plus noble, plus pure & plus sensible que la sienne.—Je voudrois bien savoir si elle a aimé son mari—Comment ! De qui parlez-vous donc ?—De Mirza.—En vérité, Seigneur, vous n'êtes pas digne de posséder le cœur de la plus charmante Princesse de l'Univers. Quelle différence entre vos sentimens, & ceux que vous inspirez à Zéolide ! Parmi les hommes rassemblés dans ce Palais, il en est d'aimables, & Zéolide n'y voit que vous ! Elle fixe tous les regards. Je connois deux ou trois Princes qui sont éperduement amoureux d'elle ; Zéolide seule l'ignore, ou du moins n'y pense jamais—Aussi, reprit Philamir, j'aime Zéolide uniquement ; & comme je suis sûr que j'exciterois sa jalousie, si je revoyois Mirza, je vous promets, Gélamor, de ne plus revenir dans cet appartement. Le Philosophe loua beaucoup cette résolution, Philamir n'y manqua point.

En quittant le vieillard, le prince se rendit chez Palmis, il avoit pris beaucoup d'amitié pour

elle. Palmis n'avoit pas autant de délicatesse que Zéolide ; par conséquent il n'étoit pas possible, qu'au fond de l'ame elle approuvât toujours la Princesse ; & forcée de dire ce qu'elle pensoit. lorsque Philamir se plaignoit de Zéolide, Palmis, quoiqu'à regret, ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'elle trouvoit la Princesse déraisonnable.

Philamir & Palmis s'entretenoit ensemble ; quand tout-à-coup Zéolide survint, le Prince & Palmis rougirent. Eh quoi ! dit Zéolide, je vous embarrasse ? Oui, Madame, répondit Palmis. — De quoi donc parliez vous ? — Mais — Répondez, je le veux. — Nous parlions de vous. Le Prince se plaignoit de votre humeur. — Et vous, Palmis, que disiez-vous ? — Qu'il avoit raison, & que vous devenez insupportable — Ainsi donc vous aigrissez encore Philamir contre moi ! — Quand je serois en effet capricieuse, déraisonnable, mon amie devoit-elle en convenir, & avec qui ? — Vous oubliez, Madame, que nous sommes dans le Palais de la Vérité. Si je pouvois cacher ce que je pense, je ne m'occuperois que du soin de persuader au Prince qu'il a toujours tort, lorsqu'il est mécontent de vous.

Zéolide n'eut rien à répondre, elle prit de l'humeur, & garda le silence. Philamir & Palmis n'osoient prononcer une seule parole ; enfin la Princesse, poussant un profond soupir : en vérité, dit-elle, vous êtes l'un & l'autre d'une société tout-à-fait aimable ! — A quoi pensez-vous, Philamir ? — A Mirza — Mirza ! — Qu'est ce que Mirza ? — Une jeune & charmante veuve que j'ai rencontrée aujourd'hui par hasard chez Gelanor. — Et sans doute vous êtes amoureux d'elle ? — Je n'aime que vous, Zéolide — Mais vous reverrez cette Mirza si charmante ? — Non, je vous sacrifie le plaisir que j'aurois à m'entretenir avec elle. — Quoi donc ! me

croyez-vous jalouse ?—Il est vrai—Hélas ! je ne puis vous assurer que j'ai trop de fierté pour éprouver un semblable mouvement. Il faut que malgré moi vous connoissiez toutes mes foiblesses ?—En disant ces mots, la Princesse ne put retenir ses larmes. Toujours des reproches & des pleurs !—s'écria Philamir.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il sentit l'effet qu'elles devoient produire sur le cœur de Zéolide, & il tomba à ses genoux. Zéolide le repoussa avec colère : vous êtes, lui dit-elle, d'une dureté révoltante !—Non, vous ne m'aimez pas, ou du moins vous êtes incapable d'aimer, comme je vous aime—Osez dire le contraire ?—Hélas, si je le pouvois !—Vous m'avouez donc que vous ne m'aimez pas ?—O Zéolide, n'achevez point de m'accabler !—Je n'ai point une ame aussi pure, aussi délicate que la vôtre ; mais je ressens pour vous tout ce que je puis éprouver d'attachement.—J'entends—Vous n'avez plus pour moi que de l'estime—Si je n'ai point prononcé le mot d'*amour*, c'est que vous m'avez même interdit cette expression—Oui, avant que nous fussions dans ce Palais.—En prononçant ces paroles, Zéolide rougit, & se détourna pour cacher sa confusion. Philamir sourit, et saisissant une des mains de la Princesse, il la ferma tendrement dans les siennes ; Zéolide retirant sa main : dites-moi, je vous prie, comment il est possible qu'ayant vu une seule fois cette *personne si belle*, vous desiriez si passionnément de la revoir ?—Je ne le desire point *passionnément*—Mais vous avez dit qu'en renonçant à la voir, vous feriez un *sacrifice* ?—Cela est vrai ; si j'avois été le maître de me servir d'une autre expression, je n'aurois point employé celle-là.—Enfin vous ferez un *sacrifice*, en ne cherchant point cette étrangère.—Oui, elle est aimable, spirituelle, sa société m'auroit paru agréable ; je la regrette,

& je ne puis m'empêcher de trouver votre jalousie—Ma jalousie ! interrompit Zéolide, avec un extrême dépit, qu'elles expressions ! quel langage ? —Mais, hélas ! il n'est que trop vrai, je vous ai montré une jalousie ridicule, je condamne moi-même ce mouvement ; si nous n'étions pas dans ce funeste Palais, vous ne l'eussiez jamais connue !

Quelques jours après cette conversation, Philamir, se promenant un matin, comme à son ordinaire, dans une allée de palmiers, aperçut de loin la belle Mirza qui paroissoit fort agitée. Elle s'approcha du Prince, & d'un air inquiet & timide : Ah, Seigneur, dit-elle, pardonnez—Je cherche depuis une heure un portefeuille que j'ai perdu ; ne l'auriez vous point trouvé ?—Non, répondit le Prince, & je m'en afflige, puisque je vois à quel point vous le regrettez—Il contient mon secret—Votre secret !—J'ai eu l'indiscrétion d'écrire dans ce livre le détail de mes sentimens—Mais je n'en veux pas dire davantage. Adieu, Seigneur. Si par hasard vous trouvez mon portefeuille, daignez me promettre de me le rendre, & surtout de ne point l'ouvrir—Je m'y engage ; mais si j'ai le bonheur de le trouver, où pourrai-je vous rencontrer pour vous le rendre ?—Je reviendrai demain dans cette même allée. En disant ces mots, Mirza s'éloigna ; & en s'en allant, elle retourna deux fois la tête pour regarder le Prince qui la suivoit des yeux, & qui soupira en la perdant de vue.

Cependant Philamir se mit à chercher le portefeuille ; il parcourut tous les Jardins, mais inutilement, il ne trouva rien, & à midi il reprit le chemin du Palais ; il rencontra les trois Courtisans, Aristée, Chrifal & Zoram, qui s'entretenoient ensemble. Surpris de les voir en aussi bonne intelligence, il s'approcha d'eux, & leur en fit

compliment. Ah ! Seigneur, s'écria Chrifal, c'est notre danger commun qui nous réunit.—Comment donc ?—Quand nous aurions trahi l'Etat, nous ne ferions pas dans un plus grand péril—Rien ne peut nous sauver,—Mais expliquez-vous—Le Génie veut nous rassembler ce soir pour nous lire un Drame de sa composition—La Pièce peut-être sera bonne.—Elle est détestable par malheur ; nous l'avons entendue, il y a six mois, & nous persuadames alors à Phanor qu'il avoit fait un chef-d'œuvre.—Maintenant je conçois votre embarras. C'est apparemment pour vous éprouver, que le Génie veut que vous assistiez à une nouvelle lecture.—Point du tout : ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est à cet égard dans une parfaite sécurité ; il croit que nous l'avons flatté sur tous les points, excepté sur celui-ci.—Et pourquoi veut-il vous lire un Ouvrage que vous connoissez ? —Il y a fait plusieurs changemens ; d'ailleurs deux Auteurs célèbres viennent d'arriver, il a le projet de les étonner, de les confondre en leur lisant cette production.—Eh bien, il sera occupé de ces Auteurs, il ne vous interrogera pas.—Oui, mais il faudroit pleurer & rire à cette maudite Pièce ; il n'y a pas moyen, on voit bien, dans ce Palais, si les larmes sont sincères—Croyez-vous qu'un Auteur n'y seroit pas trompé ? En effet, dit Aritee, est-il un charme assez puissant pour empêcher un Auteur d'être la dupe des témoignages d'une approbation que la politesse ou la flatterie lui donnent ? Mes amis, rassurons-nous, gardons le silence si nous pouvons, & j'espère que le Génie ne saura pas lire sur nos visages. D'ailleurs, ajouta Philamir, toute son attention se portera sur les Auteurs qui viennent d'arriver, toute sa colère se tournera contre eux ; ils parleront sans défiance, car j'imagine qu'ils ne connoissent pas encore la vertu du Palais.—Non, Seigneur, &

afin qu'ils n'en soient pas instruits avant la lecture, on les a conduits dans les appartemens éloignés du reste des voyageurs.—Ces Auteurs sont-ils venus ensemble?—Non, & même on fait déjà qu'ils ne s'aiment pas; aussi les a-t-on logés séparément.

Comme Zoram prononçoit ces mots, le Génie parut, & l'on changea de conversation. Phanor s'avança; je parie, dit-il, que vous parliez de ma pièce? Oui, Seigneur, répondit en tremblant Zoram. Je suis bien sûr, reprit Phanor, que vous n'en disiez pas de mal. Je me souviendrai toujours de l'état où je vous ai vus tous les trois à la première lecture. Vous éprouverez bien un autre ravissement aujourd'hui, j'y ai fait des changemens sublimes. Ces Auteurs, je crois, seront un peu surpris!—Comme ils ne connoissent pas ce Palais, ils parleront en toute liberté, & je vous réponds qu'ils témoigneront autant de jalousie que d'admiration. Qu'en pensez-vous?—En vérité, Seigneur, nul Auteur ne peut être jaloux de vos talens.—A cause de mon rang, n'est-ce pas? Je vous assure que cela n'y fait rien. Il y a environ un an que j'ai lu cette même pièce à un homme de beaucoup d'esprit, mais qui travaille aussi, qui écrit; eh bien, il lui fut impossible de dissimuler sa jalousie, il me loua froidement, gauchement, avec un embarras extrême; il me fit pitié, il souffroit si cruellement! Etrange chose, que l'amour-propre d'Auteur!—Pour moi je ne fais que me rendre justice & je ne m'abuse point; on m'a trompé souvent dans le cours de ma vie, mais jamais à cet égard on ne m'a flatté? Pourquoi, c'est que cela étoit impossible.

Ces discours & cette confiance faisoient frémir les Courtisans; enfin on rentra dans le Palais; & après le dîner, Phanor fit avertir Léarque & Tarsis (ainsi se nommoient les deux Auteurs) qu'il

étoit prêt à les recevoir. Léarque vint le premier. Phanor lui fit quelques questions sur Tarsis, je le déteste, répondit Léarque ; cependant le principe de ma haine m'oblige à la dissimuler adroitement, je desirerois paroître équitable, je le déchire en secret, je le loue en public, mais d'une manière artificieuse ; mon intention n'est point de lui rendre justice, je veux seulement persuader que je ne la lui refuse pas entièrement. A ces mots, le Génie, d'un air fin, se pencha vers Chrifal, & lui dit à l'oreille : vous l'entendez ! voilà l'effet de cette envie dont je parlois tout-à-l'heure ; voyez si je connois le cœur humain

Dans ce moment Tarsis entra. Phanor, après un moment de conversation, déploya son manuscrit, les deux Auteurs se placent vis-à-vis de lui, les Courtisans & Philamir entourent le Génie, & Phanor prenant la parole : il faut d'abord vous prévenir, dit-il, que ce petit Ouvrage est un chef-d'œuvre. Oui, c'est l'usage, reprit Léarque, on ne commence guère une lecture sans dire l'équivalent de cette phrase. Au reste, Seigneur, vous pouvez être sûr que nous ne dirons pas un mot de ce que nous pensons, & que nous vous accablerons de louanges. Cette réponse confondit Tarsis, qui ne concevoit pas que Léarque pût pousser aussi loin la hardiesse & l'indiscrétion. Le Génie sourit ; oui, dit-il, je compte entièrement sur votre sincérité, & je suis certain, en effet, que vous serez forcés de louer cet Ouvrage. Vous saurez donc, Messieurs, que vous devez fondre en larmes pendant le premier & le second Acte ; rire aux éclats au troisième & au quatrième, & trouver sublime le cinquième : d'ailleurs le style de cette Pièce est élégant & pur, les caractères en sont naturels & bien soutenus, l'intrigue conduite avec art, & le dénouement admirable. Voilà de la franchise, s'écria Tarsis, ordinairement on pense & même

on dit tout cela, mais d'une manière ambiguë, entortillée. J'aime mieux l'espèce d'orgueil que vous montrez, Seigneur, au moins il est comique, & il pourroit donner le goût de la modestie. Il est vrai, reprit Phanor, que lorsque je suis chez moi, je ne puis m'empêcher de parler sans aucun déguisement. Je conçois que mon langage puisse étonner, mais vous allez voir qu'au moins en me vantant je n'exagère pas. Alors le Génie ouvre son manuscrit & commence.

Comme il falloit pleurer pendant les deux premiers Actes, dès la première Scène les Courtisans tirèrent leurs mouchoirs de leurs poches, & s'en cachèrent entièrement le visage. Le Génie s'interrompoit & s'arrêtoit presque à chaque vers, remarquez, disoit-il, que ceci est très-profond, que cette pensée est neuve, que cette réflexion est philosophique. Phanor, durant ces interruptions & les entre-actes, parloit toujours, & se louoit tellement, que les Auditeurs n'avoient absolument rien à dire. Les deux Auteurs s'efforçoient de prendre un air attentif & recueilli, & trouvant très-ingénieux l'expédient que les Courtisans avoient imaginé, ils s'en servirent & se voilèrent le visage. Phanor, triomphoit en voyant tous les mouchoirs en l'air ; quand il fut au troisième Acte, allons, allons, dit il, séchez vos larmes, je vais maintenant vous égayer.

Alors il fallut rire, Phanor en donna l'exemple. Que cela est plaisant !—Que cela est comique !—s'écrioit-il à chaque instant ; il y a des traits un peu libres & quelques pointes ; mais c'est le goût du siècle, on ne fait plus rire sans cela. Il est trop difficile d'allier ensemble la décence & la gaîté ; moi je ne veux que plaire & charmer ; par conséquent je ne m'embarrasse guères de la morale & des bonnes mœurs, & je les sacrifie sans scrupule, toutes les fois qu'un bon mot ou

un Tableau séduisant m'y invite. Cela est tout simple, reprit Léarque, c'est aussi notre manière de penser ; cependant pour la forme il est nécessaire de jeter dans son Ouvrage (quelque licencieux qu'il puisse être), une certaine quantité de petites phrases sententieuses & morales. A la suite d'une peinture bien libre, bien indécente, on est charmé de trouver un éloge de la vertu ; on ne doit pas naturellement s'y attendre, cette disparate cause une agréable surprise—Sans doute, interrompit Phanor, & vous verrez que j'ai senti cette finesse de l'art ; ma Pièce est terminée par quatre vers, qui apprennent aux spectateurs, que j'ai un *but moral*, & je puis vous assurer, sans chercher à me faire valoir, que je n'ai eu d'autre but que celui d'assurer & de montrer un talent supérieur. Mais reprenons mon quatrième Acte. Seigneur, demanda Tarsis, faudra-t-il rire encore ? Ah ! je vous en réponds, dit Phanor ; mais silence, écoutez.

Pendant les trois Scènes qui terminoient cet Acte, Léarque & Tarsis essayèrent plusieurs fois d'éclater de rire ; & le Génie se penchant vers Zoram, lui dit tout bas : remarquez-vous qu'ils ne peuvent rire que du bout des lèvres ? L'envie les ronge ! Cela est bien plus flatteur pour moi que tous les éloges qu'ils pourroient me donner, car j'ai un amour-propre aussi éclairé que délicat. Quand la lecture fut finie, le Génie se leva en se frottant les mains : à présent, dit-il en riant, ces Messieurs vont s'expliquer, & nous allons voir à découvert ce qu'ils ont dans l'ame. Seigneur, dit Léarque, je suis dans le plus mortel embarras, & moi aussi, dit Tarsis. Je m'en doutois, s'écria Phanor avec malignité.—Seigneur, il est si difficile de vous louer—C'est me dire que les expressions vous manquent ; voilà déjà un éloge qui en vaut bien un autre—Seigneur, je n'ai rien entendu de si extravagant, de si fou—Que mon troi-

sième & mon quatrième Acte ? Oh, cela est vrai ; ainsi je n'exagérois pas quand je vous annonçois que vous y trouveriez une gaieté absolument folle. Chrisfal, ajouta le Génie, en se tournant vers ses Courtisans, convenez qu'il est cependant charmant de s'entendre dire tout cela dans ce Palais ! Et vous, Tarsis, poursuivit Phanor, vous ne dites rien ? Seigneur, répondit Tarsis d'un air consterné, malgré toute l'envie que j'éprouve—Eh bien, s'écria le Génie transporté de joie, eh bien, Zoram, ne vous l'avois-je pas dit ! Vous l'entendez ! Il est dévoré d'envie !—Mais je ne veux pas abuser plus longtemps de la nécessité où se trouvent ces pauvres gens, de nous faire lire dans leurs cœurs, je dois être satisfait, et il ne faut pas humilier inutilement ses semblables.

Après cette réflexion, Phanor congédia les Auteurs. Lorsqu'ils furent partis, le Génie causa encore quelque temps avec ses Courtisans, il ne leur fit pas une seule question, il n'avoit aucun doute ; il ne les entretenoit que de sa gloire, du succès & tant qu'il venoit d'avoir ; les Courtisans en furent quittes pour la peur, et lorsqu'ils se retrouvèrent seuls : avois-je tort, dit Aristée, de concevoir l'espérance d'échapper à ce danger ? Toutes les illusions se détruisent ici, mais l'orgueil est le plus puissant de tous les enchanteurs ; & qu'est-ce que l'aveuglement de l'amour même, en comparaison de celui d'un Auteur qui s'est laissé corrompre par la flatterie et par la vanité.

Le lendemain Philamir, à la naissance du jour se rendit dans l'allée de palmiers, il n'y trouva point encore Mirza, et il se promena en l'attendant. Au bout d'un quart-d'heure il aperçut sur le gazon une feuille de papier, il voit une jolie écriture de femme, il lit ; quelle est sa surprise en lisant des vers charmans, dans lesquels Mirza parle et exprime pour Philamir la passion

la plus violente ! O malheureuse et trop aimable Mirza ! s'écrie le Prince, voilà sans doute une des pages de ce portefeuille que vous cherchiez avec tant d'inquiétude !—Le vent durant la nuit aura porté ce papier dans cette allée.—Hélas !—Le voilà donc ce secret que Mirza vouloit me cacher !—Ah ! qu'il est dangereux pour moi de l'avoir découvert !—

Dans ce moment Philamir aperçoit Mirza, il vole au devant de ses pas.—Ah ! Seigneur, s'écrie Mirza, je viens dans l'instant de retrouver mes tablettes ; mais il manque une feuille—Dieu, que vois-je, poursuit-elle, cette feuille est entre vos mains !—Vous l'avez lue ?—Infortunée Mirza ! mes maux sont à leur comble !—En disant ces paroles, Mirza tombe sur le gazon, & paroît prête à s'évanouir. Le Prince pénétré, hors de lui, mit un genou en terre : ô Mirza, dit-il d'une voix entrecoupée, dans quel trouble affreux me plongez-vous !—Quoi se peut-il ?—Vous m'aimez ! Cruel, répondit Mirza, puisque vous avez lu cet écrit, le silence que je m'étois imposé, ne sauroit désormais vous cacher ma foiblesse—Oui, je vous adore. Hélas ! vous seul m'avez fait connoître la plus violente, la plus impérieuse de toutes les passions ; je ne la surmonterai point, je le sens, elle me suivra au tombeau, ou plutôt elle m'y précipitera. Je ne puis être à vous, votre foi est promise, et vous savez mon secret, je n'ai plus qu'à mourir—Mourir ! ô ciel, s'écria Philamir, qui, moi, je serois la cause de votre mort !—Ah, plutôt !—O Mirza, concevez-vous l'horreur de ma situation !—l'engagement le plus saint me lie. Je ne le fais que trop, interrompit Mirza : & s'il étoit possible que vous voulussiez le rompre, je n'y consentirois point. Zéolide est digne de faire votre bonheur, l'amour ne me rend point injuste :

Gélanor m'a souvent parlé de la Princesse, cet entretien m'intéressoit ; n'osant faire votre éloge, j'écoutois avec plaisir celui d'un objet qui vous est si cher : je ne puis haïr Zéolide puisqu'elle vous aime. — Quels sentimens ! — Quoi, vous ne haïssez pas votre rivale ? — Sans elle vous ne pourriez être heureux, je donnerois ma vie, s'il le falloit, pour sauver la sienne. — Ah, Mirza, quelle admiration vous m'inspirez ! — Adieu, Seigneur, vous avez lu dans mon ame, je ne puis m'empêcher de vous dire encore (et songez que c'est dans le Palais de la Vérité) que je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir, et que vous régnerez à jamais dans un cœur aussi vertueux, aussi pur que noble et sensible. Incapable d'ambition, de jalousie, j'aurois pu faire votre bonheur, si — Adieu, cher Prince — Ah ! c'en est trop, interrompit Philamir, adorable Mirza ! — Eh, quoi donc, avez-vous le projet de quitter aujourd'hui ce Palais ? Je fais que vos trois mois de séjour sont expiés, et moi je suis obligé d'y rester encore trois semaines ! — Seigneur, répondit Mirza, je partirois sans délai, si Gélanor n'étoit pas malade ; mes soins lui sont nécessaires, et je reste. Mais j'exige de vous que vous ne veniez point chez Gélanor, et je vous demande encore de ne confier à personne le secret que vous m'avez surpris. On ne peut ici dire un mensonge, mais on peut se taire et ne point répondre. Adieu, Seigneur, pour la dernière fois ; en disant ces paroles Mirza s'éloigne avec une extrême précipitation. Le Prince veut l'arrêter ; mais Mirza, d'un ton imposant et d'un air majestueux, lui ordonne de ne point la suivre, et Philamir est forcé d'obéir.

L'admiration & la pitié, la beauté et l'esprit de Mirza, ne combattirent que trop dans le cœur de Philamir, la fidélité qu'il devoit à Zéo-

bide ; d'ailleurs son amour propre étoit vivement flatté. Inspirer une passion si violente à une personne si héroïquement vertueuse, paroïssoit à Philamir un triomphe aussi doux que flatteur. Enfin l'amour alloit coûter la vie à la belle et sublime Mirza ; le Prince n'en doutoit pas, et Zéolide pourroit se consoler ! Cette réflexion s'offroit souvent à l'esprit de Philamir, cependant il aimoit toujours Zéolide. Il s'avouoit que la Princesse étoit fort inférieure à sa rivale, et en même-tems il trouvoit à Zéolide un charme indéfinissable que Mirza ne possédoit pas. Zéolide l'attiroit, s'insinuoit dans son cœur, s'y gravoit profondément. Mirza l'éblouissoit, frappoit son imagination, lui tournoit la tête ; mais elle étoit trop au-dessus de lui, elle l'étonnoit trop pour le charmer. Cependant, craignant de trahir le secret de Mirza, il évitoit Zéolide autant qu'il le pouvoit. Zéolide s'aperçut bientôt que Philamir redoutoit mortellement de se trouver seul avec elle, la raison & la fierté l'engagèrent à ne plus chercher un amant qui la fuyoit. Après tant de chagrins, d'inquiétudes, de tourmens, de combats, Zéolide commençoit à souffrir moins, elle avoit perdu trop d'illusions pour que l'amour ne fût pas presque entièrement éteint dans son cœur.

Enfin les trois semaines s'écoulèrent, & Philamir vit naître le jour où l'on devoit quitter le Palais de la Vérité. En attendant que la Princesse fût éveillée, Philamir, pour la dernière fois, se rendit dans l'allée de palmiers, il éprouvoit le plus vif desir de revoir Mirza ; il lui avoit même écrit pour la conjurer de se trouver dans cette allée ; il n'osoit espérer que la sévère Mirza consentît à recevoir ses adieux ; qu'elle fut sa joie lorsque tout-à-coup il la vit paroître ! Mirza témoigna la plus grande surprise en appercevant

Le Prince, elle voulut fuir. Philamir la retint. Ah, Seigneur, dit-elle, je croyois que vous aviez déjà quitté ce Palais, et je revenois dans ce lieu trop cher à mon cœur !—Quoi, vous n'avez donc pas reçu mon billet ?—Non, assurément, Seigneur. Philamir s'affligea de ne devoir qu'au hasard le bonheur de voir Mirza, il lui dit tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus tendre. Mirza versa des larmes, et montra des sentimens si héroïques, et en même-temps si passionnés, que le Prince transporté, tomba à ses genoux, & ne put exprimer son admiration que par ses pleurs !— Dans ce moment le Prince entend derrière lui un léger bruit de feuilles, il tourne la tête ; quel est son trouble, ou plutôt son effroi, en voyant Zéolide à deux pas de lui !

La Princesse immobile de surprise, gardoit le silence ; Philamir confondu n'osoit le rompre : enfin Mirza prit la parole, et s'adressant à la Princesse, elle lui conte toute son histoire. Vous voyez, Madame, poursuivit-elle, que je n'ai rien à me reprocher, je ne crains point que ma rivale même puisse lire dans mon ame, non seulement je ne vous hais point, mais je sens vivement tout ce que vous devez éprouver dans cet instant ; je souffre de vos maux autant que des miens ; Philamir me regrette, nous ne pouvons vous le dissimuler, mais il vous aime toujours, & s'il étoit tenté de rompre pour moi l'engagement qui vous lie, je m'y opposerois. Je vais le quitter ! Je ne le verrai plus !—Cet effort me coûtera la vie !— Mais mon devoir m'est plus cher encore que mon amour !—Eh comment est-il possible, dit Zéolide qu'une passion que la raison n'approuvoit pas, puisse devenir aussi violente dans un cœur tel que le vôtre ?—Adieu, Philamir, poursuivit la Princesse, je vous rends votre liberté, & je reprends enfin la mienne ; en renonçant à vous, je renonce

nor, & que vous le prêterez à des femmes toutes les fois que vous pourrez, en le leur confiant, les préserver d'un grand péril. Soyez désormais, dans ce dangereux Palais, le protecteur du sexe le plus foible ; en méprisant celles qui feront coupables, plaignez-les surtout, & sauvez les, s'il est possible. Ainsi parla l'aimable Agélie. Je reçus le Talisman, & je me conformai aux intentions bienfaisantes d'Agélie. Depuis dix-huit ans combien de femmes ont été préservées par moi de la colère & du ressentiment de leurs maris ? Je leur prêtois le Talisman ; elles avoient trop d'intérêt à garder le secret pour que j'eusse à craindre de leur part la plus légère indiscretion à cet égard ; chaque femme, dépositaire de la boîte, me la rendoit en partant, & nul homme, jusqu'à ce jour, n'a pénétré ce mystère.

Enfin il y a environ quatre mois, qu'en me promenant dans les jardins, j'aperçus une belle personne qui versoit un déluge de pleurs, c'étoit Mirza ; elle m'apprit qu'arrivée le matin, le hasard venoit de lui faire connoître la vertu du Palais : j'ai un mari, poursuivit-elle, attaqué d'une maladie de langueur, il n'a que peu de temps à vivre, je l'ai rendu heureux, mais je l'ai trompé ; s'il m'interroge, ses derniers momens seront affreux ; avant de mourir, il voudra peut-être se venger ! — Je calmai les frayeurs de Mirza, en lui confiant le Talisman ; un mois après son mari expira doucement dans ses bras, en bénissant le Ciel d'avoir eu, disoit-il, pour compagne la plus vertueuse de toutes les femmes. Mirza devenue veuve, me conjura de lui laisser le Talisman jusqu'au moment de son départ, afin de conserver sa réputation, qu'une question indiscrete pourroit lui ravir dans ce Palais, si elle ne possédoit pas ce précieux préservatif.

Mirza parut s'attacher à moi, elle est aimable & spirituelle, sa société n'étoit pas sans charmes pour moi ; cependant je sentis combien elle pourroit être dangereuse pour tout autre, puisqu'avec autant d'esprit & de beauté, elle avoit seule ici la possibilité de feindre & de dissimuler ses sentimens, j'exigeai qu'elle vécût dans la solitude, & quand vous arrivâtes, je lui ordonnai de vous éviter ; je possédois son secret, elle me craignoit, elle étoit forcée de m'obéir. Enfin je tombai malade, Mirza, sous prétexte de me soigner, prolongea son séjour. Hier je la vis agitée, j'eus quelques soupçons, je gardai le silence ; le Médecin m'avoit ordonné de rester encore au lit quelques jours, & Mirza le savoit ; mais ce matin je me suis levé, j'ai vu la Princesse qui m'a tout conté. J'ai été sur le champ trouver le Génie qui a fait fermer les portes du Palais. La Princesse ignore la perfidie de Mirza ; je suis convenu avec Phanor qu'il ne lui parleroit pas du Talisman, afin que vous puissiez, Seigneur, si vous le desirez, vous servir de ce même Talisman pour regagner le cœur de Zéolide.

En achevant ce récit, le Philosophe remit au Prince la boîte de cristal. Dans ce moment un esclave vint de la part du Génie chercher Philamir, qui, rempli de trouble & d'inquiétude, vola chez Zéolide. Aussitôt qu'il aperçut la Princesse, il courut se précipiter à ses pieds, il lui découvrit la supercherie de Mirza, lui montra le Talisman, & le posant sur une table, je pouvois, ajouta-t-il, en vous cachant cette histoire, & en gardant le Talisman, vous persuader que je n'ai point suivi Mirza, & que j'ai su résister à toutes ses séductions ; mais quoique je ne puisse renoncer à votre main sans renoncer au bonheur, j'aime mieux encore vous perdre, que vous tromper. Oui, Zéolide, j'étois séduit, entraîné, je n'ai plus pour vous ce sentiment aveugle, cette passion impétu-

pour toujours à l'Hymen !—Adieu, puissiez-vous être heureux !

Zéolide, arrêtez, s'écria Philamir éperdu. Allez, Seigneur, dit Mirza d'une voix languissante, allez la retrouver, abandonnez l'infortunée Mirza ; ma rivale ne vous aime plus & vous l'adorez ! —Hélas, que ne puis-je au prix de tout mon sang vous rendre son cœur, puisque vous ne pouvez vivre sans elle !—O Mirza ! Quel sentiment sublime ! Oui, vous méritez seule !—Mais Zéolide !—Ah ! je ne puis démêler moi-même ce qui se passe au fond de mon ame—Ah, cruel, s'écria Mirza, pouvez-vous balancer entre une femme qui a cessé de vous aimer, & la tendre & malheureuse Mirza !—Maintenant que l'espoir s'est glissé dans mon cœur, si vous m'abandonnez, je vais mourir à vos yeux ! Mais que dis-je, ô ciel, poursuivit Mirza, je m'égare ; hélas ! je ne puis vous cacher mes plus secrets sentimens, laissez-moi vous fuir—Non, non, interrompit le Prince, je n'aurai point la barbarie de livrer à la mort l'objet le plus aimable et le plus vertueux. Grand Dieu, que dites vous, reprit Mirza, si vous voulez que je vive, vous ne promettez donc votre foi—Le Prince ne put répondre, ses pleurs lui coupèrent la parole. Eh bien, cher Philamir, ajouta vivement Mirza, sortons de ce Palais, hâtons nous, ne différons plus.

En parlant ainsi, Mirza transportée, précipite ses pas, & entraîne le Prince qui versoit un torrent de larmes. Ils approchoient des portes fatales du Palais, lorsque tout-à-coup le vénérable Gélanor s'offre à leurs regards ; Mirza frémit : Ah, Prince, dit-elle, fuyons, n'écoutez point ce vieillard—Arrêtez, s'écria le Philosophe, arrêtez, la fuite est inutile, les portes sont fermées ! A ces terribles paroles, Mirza pâlit, ses jambes tremblantes se dérobaient sous elle ; Gélanor approche, & la saisissant par le bras : Perfide ! lui dit-il,

rendez-moi le Talisman que je vous ai confié, ou je vous dénonce, & je vous livre à la vengeance de Phanor. A ces mots, Mirza n'hésite plus, elle tire de sa poche une boîte de cristal & la donne à Gélamor ; alors le Philosophe se tournant vers Philamir : écoutez maintenant, lui dit-il, cette femme à laquelle vous avez sacrifié Zéolide ! Parlez, Mirza, poursuit le vieillard, parlez, je vous l'ordonne. Eh bien, dit Mirza, je n'avois que le masque de la vertu, & l'ambition, la vanité, seules, m'ont inspiré le desir de séduire ce Prince foible & crédule. C'est assez, reprit Gélamor. Mirza, vous êtes libre.

Mirza dispaçoit, & le Prince levant les yeux au Ciel, ô Zéolide ! s'écria-t-il, malheureux ! qu'ai-je fait !—Mais pouvois-je me défendre d'une pitié si naturelle—Savez-vous ce qui rendoit cette pitié si vive ? C'étoit l'orgueil. Avec un peu moins de vanité, vous auriez pensé que si l'amour est un mal dangereux, du moins on n'en meurt pas. Enfin vous vous seriez dit que la compassion ne doit pas faire trahir un engagement sacré—Ah ! Gélamor, quel parti dois-je prendre, conseillez-moi, soyez mon protecteur, mon guide—Tout n'est pas désespéré. Phanor est instruit ; dans cet instant il tâche d'adoucir la Princesse, & de la disposer à vous accorder un généreux pardon. Quand vous pourrez paroître, il vous enverra chercher—En attendant, reprit Philamir, apprenez-moi comment ce Talisman, que Phanor donna jadis à la belle Agélie, a pu passer entre les mains de l'artificieuse Mirza. Je vais, répondit le vieillard, vous en instruire en peu de mots.

Lorsqu'Agélie quitta ces lieux, & qu'elle fut à la porte du Palais, elle reprit à Nadir cette précieuse boîte, & me la présentant : Gélamor, me dit-elle, je vous donne ce Talisman, mais à condition que vous ne le rendrez jamais à Pha-

euse que vous m'inspiriez avant notre arrivée dans ce Palais ; mais je vous aime, comme je vous aimerai toute ma vie, sans vous je ne puis être heureux, & vous seule au monde pouvez assurer mon bonheur.

A ces mots l'aimable Zéolide tendit à Philamir une main qu'il reçut avec transport : les sentimens que vous me montrez, lui dit-elle, fussent à mon bonheur ; si ce Palais ne détruisoit que les illusions qui nourrissent l'Amour, je ne me repentirois pas d'avoir voulu l'habiter, mais l'air qu'on y respire est funeste à l'amitié même ! Venez, Philamir, venez, quittons pour jamais ce dangereux séjour. En disant ces paroles, la Princesse se leve, Philamir la suit ; les deux amans vont retrouver la Reine & le Génie, on monte dans les chars.

On alloit sortir enfin du triste Palais de la Vérité, lorsqu'on vit avec une surprise inexprimable, les murs de cristal s'épaissir, se colorer, perdre leur transparence, & se transformer tout-à-coup en porphyre, & en marbre d'une éclatante blancheur. Dans ce moment, le Roi des Génies parut, & s'adressant aux jeunes Amans : le charme est détruit, leur dit-il, vous pouvez désormais rester sans danger dans ce Palais nouveau, vous y retrouverez toutes les illusions nécessaires au bonheur. Que le souvenir du Palais de la Vérité vous représente à jamais des débauches injurieuses, & vous apprenne à réprimer les mouvemens d'une indiscrète curiosité ; enfin n'oubliez point que la confiance aveugle & l'aimable indulgence forment les liens les plus doux qui puissent unir les cœurs.



